

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

www.geo.fr



GRAND REPORTAGE
**AGADEZ
LE PHÉNIX
DU DÉSERT**

N°461. JUILLET 2017

Le Québec



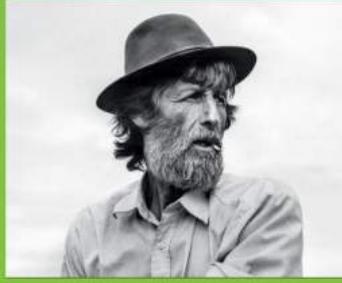
MONTRÉAL : LA «GRANDE ÎLE» CHANGE D'HORIZONS

UNE ODYSSEÉE EN BATEAU LE LONG DU SAINT-LAURENT

FORÊTS, LACS, BAIES... LES PLUS BEAUX LIEUX À DÉCOUVRIR



Mongolie
LES SENTINELLES
DE LA STEPPE



AMÉRIQUES
DE LA PAMPA
AU CANADA,
PROFESSION
COW-BOY



SÉRIE FRANCE
Corse
TERRE DE MYSTÈRES
ET DE LÉGENDES



Grow up : grandis. Drive : conduis. (1) **En Location Longue Durée.** Exemple : Nouveau GLA 180 BM Intuition, avec 37 loyers mensuels de 359 €^{TTC*}. Frais de dossier 277 €^{TTC} inclus dans le 1^{er} loyer. Modèle présenté : Nouveau GLA 180 BM Inspiration équipé du Pack Sport Black, du Pack Premium, du Distronic Plus, des projecteurs antibrouillard, de la peinture métallisée et des jantes alliage 19" (48 cm), avec 37 loyers mensuels de 464 €^{TTC*}. Frais de dossier 343 €^{TTC} inclus dans le 1^{er} loyer. *Au prix tarif remisé du 09/01/2017, hors assurances facultatives. Offre valable dans la limite des stocks disponibles pour toute commande



Grow up. Nouveau GLA.

Le SUV compact par Mercedes-Benz.

www.grow-up-mercedes.fr

A partir de **359 €^{TTC}**
/mois

Sans apport⁽¹⁾

en LLD 37 mois / 45 000 km

Drive



du 16/03/2017 au 30/06/2017 et livraison jusqu'au 30/09/2017 chez les Distributeurs participants, sous réserve d'acceptation du dossier par Mercedes-Benz Financement - 7, av. Niépce - 78180 Montigny-le-Bretonneux. RCS Versailles 304 974 249, N° ORIAS 07009177, N° ICS FR77ZZZ149071. Mercedes-Benz France SIREN 622 044 287 RCS Versailles. **Consommations mixtes (AMG inclus) : 3,9-7,4 l/100 km - CO₂ : 103-172 g/km.**

De l'Indonésie à l'Australie

Explorez de nouveaux horizons

Bali, Komodo, la Grande Barrière de Corail...

Dans ce voyage vers la lointaine Australie, GEO et PONANT vous proposent une occasion unique de «voir le monde autrement».



**ERIC
MEYER**

Embarquez pour une croisière PONANT en Océanie, en compagnie du rédacteur en chef de GEO, Éric Meyer.

Comme beaucoup de voyageurs, je garde en mémoire le souvenir, unique, d'une première arrivée en Australie. Le sentiment de poser le pied au bout de la Terre, la France soudain à peine visible sur les cartes, et l'été en hiver. L'Australie, en langage familier, s'appelle aussi "Down Under", "dessous, tout en bas", une terre, vue de chez nous très basse et très éloignée, qui vous met la tête à l'envers. Nous y arriverons cette fois par la mer, via les détours magnifiques de l'archipel indonésien (notamment Komodo !). À Cairns, nous approcherons la Grande Barrière de Corail, la plus grande structure vivante de la planète. Un lieu passionnant pour tous ceux qui s'intéressent à la protection de la terre et à son avenir. Voir le monde autrement. Mieux le connaître pour mieux l'aimer. Le programme de ce voyage résonne parfaitement avec ces promesses, que chaque mois GEO fait à ses lecteurs.



Le temple Pura Ulun Danu, Bali, Indonésie



Barrière de Corail, Australie

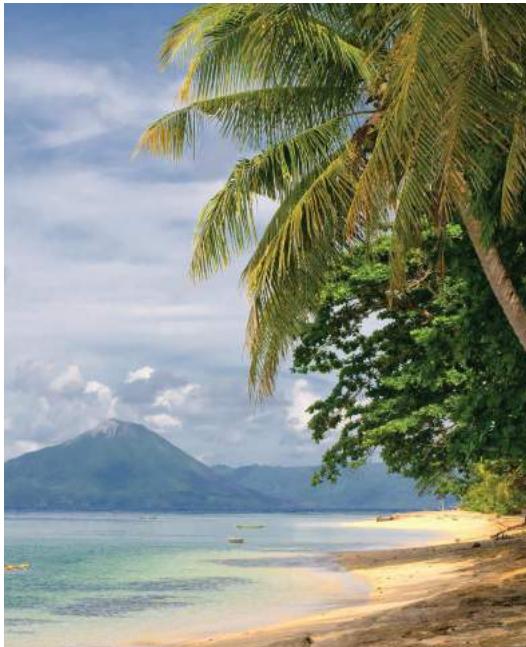


Danseuse balinaise



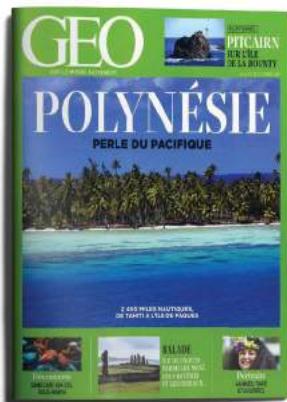
LE YACHTING DE CROISIÈRE AVEC PONANT

Accédez par la mer aux trésors de la terre à bord de luxueux yachts à taille humaine. Équipage français, expertise, service attentionné, gastronomie : au cœur d'un environnement 5 étoiles, partez à la découverte de destinations d'exception et vivez une expérience de voyage à la fois authentique et raffinée.



Plage des Moluques, Indonésie

« À travers la croisière **GEO-PONANT**, vous êtes à la fois le spectateur et l'acteur de votre voyage. »



PARTICIPEZ À LA CRÉATION **DE VOTRE GEO**

A bord d'un luxueux yacht, GEO vous propose de devenir de vrais « reporters » de voyage, à travers deux activités :

LE MINI-MAG GEO

Vous aurez l'occasion unique de participer à la réalisation d'un magazine GEO, spécialement consacré à notre voyage.

ATELIER ET CONCOURS PHOTO

Vous pourrez aussi, avec notre photographe, améliorer votre technique photographique et participer au grand concours ouvert à tous les passagers.



CROISIÈRE GEO

**BENOA (BALI) –
CAIRNS (AUSTRALIE),
15 JOURS / 14 NUITS**

DERNIÈRES CABINES DISPONIBLES

Contactez votre agent de voyage ou le **08 20 20 31 27***



Nouveau Renault **KOLEOS** Suivez vos aspirations

Le SUV au caractère affirmé

Habitabilité et confort de haut niveau avec hayon motorisé
mains-libres et toit ouvrant panoramique

Technologie tout terrain ALL MODE 4x4-i

Système multimédia R-LINK 2 avec écran tactile 8,7"

Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 4,6/5,8. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 120/156.

Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

Renault recommande 



RENAULT
La vie, avec passion



Quand nous améliorons la qualité de l'air, la qualité de votre sommeil s'améliore.



L'air ambiant impacte considérablement notre vie quotidienne. En fait, des études récentes montrent que la pollution de l'air peut augmenter le risque de problèmes respiratoires pendant la nuit, nuisant à la qualité de notre sommeil.

Nos catalyseurs contribuent à réduire fortement les émissions polluantes des véhicules et de l'industrie.

Si la qualité de votre sommeil n'est plus altérée par l'air que vous respirez, c'est parce que chez BASF, nous créons de la chimie.

Pour partager notre vision, rendez-vous sur wecreatechemistry.com



BASF

We create chemistry

Le désir du Québec



Derek Hudson

Le plus sympa, pour faire connaissance avec le Québec, est de commencer par s'attarder sur une carte. Au sud d'abord, Montréal, Québec ville, les rives du Saint-Laurent, poser les repères connus. Mais très vite, laisser dériver son regard vers le nord. Se laisser surprendre par l'immensité. Rêver d'aller à Ivujivik, tout au nord, dans les glaces. Constater qu'il n'y a d'ailleurs pas de route jusqu'à Ivujivik. Des nervures bleues sur la carte uniquement, des rivières par milliers, qui s'entre-croisent et dessinent des formes étranges, toutes différentes, des vertes et des bleues. Les forêts et les lacs, 3,6 millions pour ces derniers, selon le compte officiel. Le Québec, sur une carte, ressemble à un tableau de Jackson Pollock à qui l'on n'aurait donné que deux couleurs, le vert et le bleu.

Entre 3 000 et 4 000 Français s'installent chaque année sur ce territoire en tant que résidents permanents ; 68 000 sont inscrits au consulat général de France à Montréal, 45 % de plus qu'il y a dix ans. Interrogez-les sur les raisons qui les ont amenés au Québec – et à

ne plus revenir en France. Ils mentionneront les facilités à trouver un emploi, à créer une entreprise, l'harmonie sociale, la richesse artistique et créative, l'équilibre agréable entre la vie professionnelle et la vie personnelle. Et rapidement apparaîtront d'autres mots. Nature. Beauté. Liberté. Humilité. Voilà les termes qui sont aussi venus à l'esprit de notre reporter, Agnès Gruda, lorsqu'elle nous a relaté les conditions (difficiles) de sa remontée, en bateau, du Saint-Laurent.

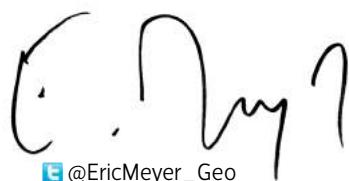
Si le Québec plaît, si le Québec attire, c'est aussi qu'il répond à notre désir de pouvoir s'évader dans des endroits reculés ou isolés. Des espaces naturels – verts, bleus, blancs, peu importe –, où le soleil, le vent et la glace sont les maîtres des horloges, pas l'homme. Des espaces imprévisibles où s'effacent ces carcanis que nous fabriquons et qui finissent par peser : la sécurité, le contrôle, la précaution. Des espaces vierges où pointe la conviction que tout n'a pas été exploré, filmé, analysé ou domestiqué par Google. Bien sûr, il ne s'agit pas forcément d'y vivre (beaucoup de jeunes Québécois d'ailleurs s'installent en ville), mais seulement de savoir que là-bas, là-haut, ces sas existent où l'on va pouvoir renouer avec l'esprit de découverte. Retrouver l'inattendu. Abandonner le superflu pour aller vers le beau et le simple. Sortir des zones de contrôle et de confort. Fuir la standardisation du monde. Le désir du Québec est, au fond, un désir rebelle. ■



UN REPORTAGE ET UNE LEÇON DE VIE

Pour **Agnès Gruda**, grand reporter montréalaise, qui était pour GEO à bord du ravitailleur *Bella Desgagnés*, le long de la Basse-Côte-Nord québécoise, naviguer au-delà du village des Escoumins était une première. «J'ai été époustouflée par les paysages, les couchers de soleil sur la banquise, l'horizon à perte de vue», raconte-t-elle. Le voyage fut épique, ralenti par des conditions météo très mauvaises. «Cela pousse à l'humilité, estime-t-elle. Nous, les urbains, pensons avoir le contrôle sur tout, sur le temps, sur là où on veut aller. Mais, là-bas, je ne pouvais que me laisser porter et patienter. Ce fut une belle leçon de vie entrecoupée de magnifiques rencontres avec des passagers viscéralement attachés à ce coin de pays et à la liberté qu'ils y trouvent.»

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



@EricMeyer_Geo

1664

OUVERTE À TOUS LES GOÛTS*



Suggestion de présentation. BK RCS Saeme 775 614 308 - HERZIE

* Le goût unique de la 1664 peut accompagner des recettes, de l'apéritif au repas.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE



Pietro Canali / Sime - Photostock

Le soleil se couche sur le phare de l'île Verte, une des îles du fleuve Saint-Laurent.

58

ÉVASION

Le Québec, de rives en îles Nos reporters ont sillonné une Belle Province qui vit au rythme du Saint-Laurent. Montréal, son île la plus célèbre, 375 ans cette année, cherche de nouveaux horizons. Et dans le golfe, à Anticosti, Havre-Saint-Pierre ou Tête-à-la-Baleine, on cultive un art de vivre... au bout du monde.

SOMMAIRE



96

Pascal Maître / Cosmos



30

Julien Faure



44

Luis Fabini

Couv. nationale : Sime/Photononstop. En haut : Pascal Maître / Cosmos. En bas et de g. à d. : Julien Faure ; Luis Fabini ; Antonin Borgeaud. Couv. régionale : Sime/Photononstop. En haut : Pascal Maître / Cosmos. Encarts abonnement : 4 cartes jetées kiosques France Suisse Belgique ; 2 lettres extension HS ADD et HS ADI, posées sur C4, diffusées sur une sélection d'abonnés ; Flyer NGE Expo, posé sur C4, diffusé sur une sélection d'abonnés.

ÉDITORIAL 9

VOUS@GEO 14

PHOTOREPORTER 18

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

LE MONDE QUI CHANGE 24

Une rivière néo-zélandaise dotée de droits.

LE GOÛT DE GEO 26

Le café turc, la potion magique des Ottomans.

L'ŒIL DE GEO 28

A lire, à voir.

DÉCOUVERTE 30

Mongolie : les sentinelles de la steppe D'étranges monolithes gravés de cerfs se dressent dans ces plaines. Que disent-ils des pratiques animistes des premières tribus nomades de la région ?

REGARD 44

Profession cow-boy Le photographe Luis Fabini a chevauché avec ces cavaliers épris d'espace et de liberté, du nord au sud des Amériques. Derrière le mythe, la dure réalité d'un métier...

EN COUVERTURE 58

Le Québec, de rives en îles L'histoire de la Belle Province a commencé à s'écrire sur ses îles. De Montréal au bout du golfe du Saint-Laurent, nos reporters vous entraînent vers un Québec poétique, à portée de pont, d'avion et de bateau.

GRAND REPORTAGE 96

Agadez Au Niger, la belle cité ocre a connu son âge d'or pendant ces dix derniers siècles. Aujourd'hui classée zone à risque, en raison de la menace djihadiste, la «porte du Ténéré» cherche à retrouver sa grandeur passée.

LE MONDE EN CARTES 114

Le top 10 des marchands de canons.

GRANDE SÉRIE 2017 : 116

LA FRANCE DES MYSTÈRES ET DES CROYANCES

Corse Toute l'année, les reporters de GEO enquêtent sur ces énigmes qui contribuent activement à l'imaginaire de nos régions.

LES RENDEZ-VOUS DE GEO 132

LE MONDE DE... 138

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 133.

franceinfo:

À LA TÉLÉ

En juillet, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 133.

arte

SUR INTERNET

GEO Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



NOS CHAMBRES VOUS FONT VOIR DU PAYS.

En quelle langue rêverez-vous cette nuit ? À Paris ou à Londres, à Bangkok ou à Johannesburg, votre chambre Mercure ne sera jamais la même. Chaque détail du décor vous raconte une histoire, inspirée par la région, son héritage, sa culture et ses paysages. Et vous, demain matin, vous saurez où vous êtes avant même d'ouvrir les rideaux.

Mercure
HOTELS
VOYAGEZ PLUS VRAI

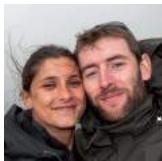
JUSQU'À **-10%*** SUPPLÉMENTAIRES EN RÉSERVANT VOTRE CHAMBRE SUR MERCURE.COM OU ACCORHOTELS.COM

*Offre réservée aux membres "Le Club AccorHotels". La réduction s'applique, sous réserve de disponibilité, sur le tarif public. Voir conditions et liste des hôtels participants sur mercure.com.

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageur(s). Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

UNE INVITATION AU VOYAGE



Laura Le Guen et Sébastien Frogé

|| Né il y a quatre ans d'un long voyage en Amérique latine, notre blog est une invitation à la découverte de la planète. La vie des Kichwas en Equateur, la préservation des orangs-outans à Bornéo, l'immensité du Sud-Lípez en Bolivie... Découvrir ces réalités a changé notre regard sur la relation entre l'homme et la nature, et nos périples demeurent pour nous une source d'émerveillement inépuisable. || lesglobeblogueurs.com



Le village d'Azenhas do Mar, près de Lisbonne, au Portugal.



Incroyables couleurs à la Laguna rosada, au Sud-Lípez.

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

LUXE, LAC ET VOLUPTE



L'OEIL D'ÉDOUARD

Le lac Bramant et les aiguilles de l'Argentière, au-dessus du col de la Croix-de-Fer (Savoie).
Edouard C. photos.geo.fr/member/38288-loeil-d-edouard



Marc
Thiébaut

UN SUJET BRÛLANT, MAIS TOUT EN NUANCES

Permettez-moi d'adresser toutes mes félicitations à l'équipe de GEO Histoire pour le remarquable numéro sur *L'Extrême-droite en France, 1870-1984* [GEO Histoire, avril-mai 2017]. Par des articles très synthétiques, vous parvenez à faire un point à la fois clair et nuancé sur des sujets controversés et difficiles à traiter. Encore bravo !



@lagirafequivole

Whaou le magazine de @GEOfr ! Fantastiques animaux, c'est vraiment C.A.N.O.N ! Immersion dans le monde animal garanti ! Bravo @EricMeyer_Geo



Christophe
Cynthia Cazalot

Il faut absolument venir à Teahupoo [dossier Polynésie, n° 455]. Même si on ne surfe pas, c'est fabuleux. Prendre un poti marara et aller vers le récif, il y a des sensations fortes. Notre Polynésie est magique et son mana (esprit) puissant.

Le Sud-Tyrol cherche ceux qui vivent au naturel.

Le Sud-Tyrol vous cherche.



Cet été, partez à la rencontre d'une nature sauvage et majestueuse. Découvrez les plus beaux paysages des Alpes Italiennes, la grandeur des Dolomites. VTT, escalade... profitez des nombreuses activités de plein air que peut vous offrir les grands espaces. Savourez vos meilleurs moments de relaxation et de bien-être en famille et laissez-vous emporter par la gastronomie des nombreux restaurants, qui font le renom de la région.

www.suedtirol.info/ete



südtirol
Alpes italiennes

NOUVEAU SUV 7 PLACES PEUGEOT 5008

ENTREZ DANS UNE NOUVELLE DIMENSION



BTC Automobiles PEUGEOT 552144 603 RCS Paris.

ORIGINE
FRANCE®
GARANTIE

BVCert. 6033203

À PARTIR DE
299 €/MOIS⁽ⁱ⁾

Après un 1^{er} loyer
de 4 200 €

3
ANS D'ENTRETIEN
INCLUS

PEUGEOT RECOMMANDÉ TOTAL Consommation mixte (en l/100 km) : de 4,1 à 6,1. Émissions de CO₂ (en g/km) : de 106 à 140.

(i) En location longue durée (LLD) sur 37 mois et pour 30000 km. Exemple pour la LLD d'un nouveau SUV 5008 Access 1,2L PureTech S&S BVM6 130 neuf hors options, incluant 3 ans de garantie, d'entretien et d'assistance. Montants exprimés TTC et hors prestations facultatives. **Modèle présenté :** 5008 Allure 1,2L PureTech S&S BVM6 130 options peinture métallisée Emerald Crystal, toit ouvrant panoramique et toit Black Diamond : **353 €/mois** après un 1^{er} loyer de 5 800 €. Offre non cumulable valable du 02/05/2017 au 30/06/2017, réservée aux personnes physiques pour un usage privé pour toute LLD d'un nouveau SUV PEUGEOT 5008 neuf dans le réseau PEUGEOT participant, sous réserve d'acceptation du dossier par CREDIPAR, loueur et SA au capital de 138 517 008 €, RCS Nanterre n° 317 425 981, ORIAS 07004921-9, rue Henri-Barbusse 92230 Gennevilliers. Le PCS Maintenance peut être souscrit indépendamment de toute LLD aux conditions disponibles dans le réseau PEUGEOT participant.

NOUVEAU SUV PEUGEOT 5008

MOTION & EMOTION



**NOUVEAU PEUGEOT i-COCKPIT®
VOLET DE COFFRE MOTORISÉ
NAVIGATION 3D CONNECTÉE**

ESPACE INTÉRIEUR MODULABLE
GRÂCE À SES 2 SIÈGES SUPPLÉMENTAIRES
ESCAMOTABLES ET EXTRACTIBLES



PEUGEOT

PHOTOREPORTER





MONT JINFO, CHINE

UNE MODE QUI DONNE LE VERTIGE

La scène peut faire penser à une Fashion Week version «designer, fais-moi peur». Vêtues du qipao, la robe traditionnelle d'origine mandchoue remise à la mode sous une forme moulante à Shanghai au début du XX^e siècle, ces dizaines de jeunes filles munies d'ombrelles multicolores participent à un défilé organisé en mars dernier par une association dans le but de valoriser l'élégance de la femme chinoise. Leur podium ? La vertigineuse passerelle qui, à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ceinture le mont du Bouddha d'or – le mont Jinfo, en chinois. Ce pic, qui domine un paysage de gorges couvertes de forêts, est l'un des trois sites autour de Chongqing à être inscrit au patrimoine mondial de l'humanité. Une trentaine de photographes au cœur bien accroché étaient là, dont Qu Mingbin, l'auteur de cette image.



QU MINGBIN

Employé de la ville de Chongqing, cet amateur spécialisé dans les sujets folkloriques travaille à l'occasion pour l'agence de presse Chine nouvelle.





DISTRICT DE BOGRA,
BANGLADESH

TAPIS ROUGE POUR LA STAR DES ÉPICES

Ces paysannes en train de trier des piments rouges dans le district de Bogra, dans le nord du Bangladesh, font partie des quelque 2 000 salariés d'une centaine de fermes spécialisées approvisionnant des fabricants de sauces et poudres aromatiques à base d'épices. Composant essentiel de la cuisine bangladaise, ce condiment sert notamment à assaisonner de nombreux plats à base de poulet et de bœuf. Le photographe local Abdul Momin, dont l'œil a été attiré par ce rouge intense et vibrant, s'est perché sur un arbre au-dessus de l'océan de piments. De là, il a constaté l'extrême application des travailleuses et la pénibilité de leur tâche. «C'est très dur pour elles, car les piments font mal aux yeux et irritent les poumons», précise Abdul, qui dit avoir voulu montrer le courage des femmes dans son pays.



Abdul MOMIN

Ce diplômé en chimie de 26 ans consacre ses loisirs à photographier sa région natale, avec une préférence pour les compositions colorées.

SITE DE JUYONGGUAN, CHINE

COMME UN DRAGON EN SON ROYAUME

Au milieu des pêchers en fleur, la silhouette furtive d'un train qui fonce, comme vivant. Avec ses forêts et ses prairies bucoliques, Juyongguan, à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Pékin, est un site bien connu des touristes pour abriter une intéressante section de la Grande Muraille. Au printemps, il est aussi l'un des plus emblématiques de la beauté de la campagne chinoise. Li Zhiming a bien réfléchi à l'image qu'il voulait. «Pour des raisons de sécurité, il est interdit de monter sur la colline qui domine la voie ferrée, raconte Zhiming. Je suis donc arrivé très tôt, à 5 heures du matin, pour éviter les gardiens, et j'ai patienté plusieurs heures dans un vent glacial avant que passe le train.» Choisissant un temps de pose lent, il espérait obtenir l'aspect d'un dragon blanc en mouvement. Pari réussi !



Li ZHIMING

Photographe depuis quarante ans, ce Pékinois associé à l'agence Chine nouvelle s'attache à mettre en valeur les paysages proches de la capitale.







Pour la première fois, un fleuve, le Whanganui, en Nouvelle-Zélande, est devenu aux yeux de la loi une «personne juridique». Dans plusieurs pays se dessine une tendance à accorder des droits aux animaux ou à la nature pour leur préservation.

Une rivière néo-zélandaise dotée de droits

La décision est historique. Le 15 mars dernier, le parlement néo-zélandais a reconnu le fleuve Whanganui comme personne juridique. Ce cours d'eau de l'île du Nord, depuis sa source jusqu'à la mer, avec ses affluents et, précise le texte, «tous ses éléments physiques et métaphysiques», est désormais considéré comme une entité vivante et indivisible. Une première mondiale pour un fleuve, et une grande victoire pour la tribu maori des Whanganuis, qui vit sur les rives. «Polythéistes, ces peuples entretiennent un lien très fort avec leur environnement : une forêt, une montagne ou une rivière peut faire partie de la généalogie d'une tribu et être vue comme un ancêtre direct», explique Natacha Gagné, spécialiste du monde maori à l'université d'Ottawa. Les Maoris recevront aussi de l'Etat l'équivalent de 50,6 millions d'euros de dommages et intérêts – notamment pour la spoliation de leurs droits sur le fleuve depuis le XIX^e siècle –



et 19 millions pour un fond destiné à préserver le Whanganui. La décision n'a pas tardé à inspirer d'autres pays. En Inde, le Gange et son affluent, la Yamuna, ont reçu en mars le statut «d'entités vivantes» par la Haute cour de l'Etat d'Uttarakhand, tandis que la Cour constitutionnelle de Colombie faisait quelques jours plus tard du rio Atrato un sujet de droit et ordonnait sa protection par l'Etat. «Cette tendance à accorder des droits à la nature prend de l'ampleur, car elle est la contrepartie d'une aggravation des atteintes qu'on lui porte», analyse Laurent Neyret, spécialiste français du droit de l'environnement. Ainsi, en 1999 déjà, le parlement néo-zélandais avait débattu d'un projet lancé en 1994 par des primatologues et des philosophes visant à «promouvoir les droits au-delà de l'humanité» pour les grands singes. Relayé

par une résolution du parlement espagnol en 2008, le projet Grands singes a inspiré divers tribunaux, au Brésil, à New York, en Argentine... De leur côté, en 2010 et 2011, l'Equateur et la Bolivie ont fait une place aux droits de la Pachamama, la «Terre mère» et, en 2013, l'Inde reconnaissait les dauphins comme des «personnes non humaines». Le XX^e siècle a vu la diffusion internationale du concept de droits de l'homme. Le XXI^e siècle sera-t-il celui des droits de la Terre ? ■

Jean Rombier

FORD RANGER

À PARTIR DE

299€
/mois**

NON ASSUJETTI AU MALUS

LLD 48 MOIS.

1^{ER} LOYER DE 3 990€.

ENTRETIEN ET ASSISTANCE 24/24 INCLUS.



N°1 des ventes de pick-up en France*

*Source AAA des immatriculations sur les produits de même segment jusqu'à fin décembre 2016. **Exemple de Location Longue Durée avec prestation « maintenance/assistance » d'un Ford Ranger Double Cabine XL PACK TDCI 160 ch 4x4 Euro 6 Type 05-16 neuf, sur 48 mois et 60 000 km, soit un **1^{er} loyer de 3 990€** et **47 loyers de 299€/mois**. **Modèle présenté**: Ranger Double Cabine WildTrak 3.2 TDCI 200 ch BVM Stop&Start 4x4 avec options au prix remisé de 37 560 €, soit **1^{er} loyer de 3 990€** et **47 loyers de 418€/mois**. **Consommation mixte (l/100 km) : 8,4. CO₂ (g/km) : 221** (données homologuées conformément à la Directive 80/1268/EEC amendée). Loyers exprimés TTC hors malus écologique et carte grise. Restitution du véhicule à la fin du contrat avec paiement des frais de remise en état standard et des kilométrages supplémentaires. Offres non cumulables réservées aux particuliers pour toute commande de ces véhicules neufs, valables du 01/07/17 au 31/08/17, dans le réseau Ford participant en France métropolitaine, selon conditions générales LLD, et sous réserve d'acceptation par Bremany Lease, SAS au capital de 39 650 €, RCS Versailles n°393 319 959, 34 rue de la Croix de Fer, 78100 St-Germain-en-Laye. Société de courtage d'assurances n°ORIAS 08040196 (www.orias.fr).

Ford France, 34, rue de la Croix de Fer - 78122 St-Germain-en-Laye Cedex. SIREN 425 127 362 RCS Versailles.

ford.fr



Go Further



Le café turc



La potion magique des Ottomans

Sous l'Empire ottoman, siroter un petit noir pouvait valoir d'avoir la tête coupée. Au XVII^e siècle, épée à la main, les sbires du sultan Murad IV sillonnaient les rues d'Istanbul pour châtier les buveurs de café, considéré comme un poison pour le corps et l'esprit. En réalité, c'était sans doute moins le breuvage que les conversations politiques autour de la tasse qui défrisaient les moustaches du monarque (fameuses d'après les portraits de l'époque).

Synonyme de contestation à l'origine, le café est devenu, dans ce qui est aujourd'hui la Turquie, un rituel social incontournable. Pas une visite ou une réunion sans lui. Sa préparation est un passage obligé pour toute demande en mariage, y compris dans la communauté turque d'Europe. On déjeune, on parle foot et météo puis, quand arrive le moment du café, les choses sérieuses commencent. D'abord pour la promise, qui doit le préparer dans les règles de l'art : mousseux, sucré à la perfection (ni trop, ni trop peu) et versé dans une tasse en porcelaine. Meilleur

il est, meilleure épouse elle se révélera ! Mais certaines préfèrent tester l'abnégation de leur futur époux en lui offrant un café salé, qui sera avalé stoïquement... ou recraché – ce qui peut compromettre les noces !

Importé d'Ethiopie au milieu du XVI^e siècle, le café s'est vite répandu dans l'Empire ottoman. A la grecque, à la libanaise, à la chypriote... chaque pays a ses rituels mais respecte la même méthode de préparation. Premier liquide à avoir été inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité en 2013, le café turc est une affaire de la plus haute importance, qui requiert un tour de main [voir ci-contre]. Mais tout est aussi dans l'art de le siroter. Symbole de l'hospitalité orientale et de la célébration de l'amitié, sa cérémonie invite à la lenteur. A la rapidité de l'espresso italien avalé en quelques gorgées sur un bout de comptoir s'oppose la longue dégustation du café à la turque, qu'on boit en inclinant délicatement la tasse, pour éviter d'avaler le précieux marc auquel les Turcs prêtent des qualités divinatoires. Une fois séché, son sillage noir dessine un cœur, une croix, un arbre, un escargot... qui annoncent l'amour, la mort, la fertilité ou un déménagement pour qui sait les interpréter. Un peu fort de café ? On s'en tiendra à ce proverbe turc : «Ne crois pas à ce que dit le marc de café, mais ne t'en prive pas pour autant.» ■

Carole Saturno

BREUVAGE DE COMPÉTITION

Chaque année, les meilleurs préparateurs de café turc s'affrontent lors d'un championnat du monde, qui s'est tenu à Budapest en 2017. Pour les néophytes, voici comment procéder.

L'USTENSILE Munissez-vous d'une cezve, cafetière à long manche en cuivre, en fer blanc ou en céramique, qu'on trouve dans les épiceries orientales.

L'INGRÉDIENT Prenez un café 100 % arabica fraîchement torréfié et moulu très fin.

LA MÉTHODE Mettez dans la cezve 7 g de café par tasse et ajoutez des morceaux de sucre. Versez 70 ml d'eau à 70 °C par tasse. Remuez et portez à frémissement. Dès les premières bulles, retirez du feu pour qu'une crème mousseuse se forme à la surface. Servez délicatement en retenant le marc. Le café à la turque n'est jamais mélangé à de la crème ou du lait, mais parfois parfumé (pistache, fleur d'oranger, cardamome...).



NEPAL

CIRCUIT EXCLUSIF POUR LES LECTEURS DE GEO!

GEO

CIRCUIT DÉCOUVERTE

EN PARTENARIAT AVEC

AMPLITUDES

Créateur de Voyages

Du 17 au 28 novembre 2017

12 jours / 10 nuits

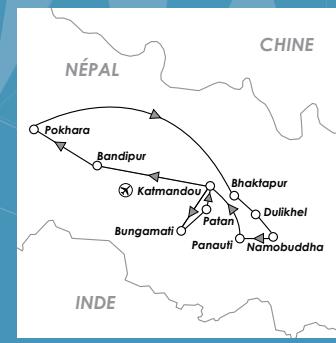
Départ toute France

3 400€ par personne

Ce prix comprend :

Les vols, les transports, l'hébergement en hôtels de charme, la pension complète, un accompagnateur

Amplitudes, un guide culturel francophone, les visites et excursions, le visa, les droits d'entrée et l'assistance rapatriement.



PARTEZ AVEC AMPLITUDES, le spécialiste des circuits au Népal

A l'écart des grandes routes touristiques, ce voyage extraordinaire vous transporte au pied des plus hauts sommets de l'Himalaya dans les riches vallées de Katmandou et de Pokhara. Temples millénaires, villages médiévaux,

monastères flamboyants, rencontres avec un peuple singulier perpétuant l'art de l'artisanat ponctuent cet itinéraire fascinant servi par de superbes hôtels de caractère. Un dépaysement bouleversant qui change à jamais l'œil du voyageur!

Plus de détails sur www.amplitudes.com/geo/nepal
ou appelez-nous au 01 44 50 18 59

L'ITALIE



RMN-Grand Palais (MUDO-Musée de l'Oise) / Thierry Ollivier

EXPOSITIONS

DES HAUTS-DE-FRANCE AUX COULEURS TRANSALPINES

Entre le XVII^e et le XIX^e siècle, Rome était une étape obligatoire du grand tour d'Europe. Les jeunes aristocrates désireux de parfaire leur éducation s'y rendaient pour admirer vestiges antiques et toiles des maîtres de la Renaissance. L'écrivain américain Henry James, qui effectua le périple au XIX^e siècle, en tira un récit, *Heures italiennes*. Les Hauts-de-France ont repris ce titre pour un festival dédié à l'art transalpin. Au fil de dix-huit expositions disséminées dans la région se dévoile le meilleur des collections de ses musées et de ses églises. En particulier *la Querelle d'Achille et d'Agamemnon*, d'Annibale Carracci (ci-dessus), au MUDO-Musée de l'Oise, à Beauvais. Ou ce plafond vénitien du XVIII^e siècle, lumineuse

Allégorie de l'Aurore, accroché à l'entrée de l'exposition du palais de Compiègne. Ou encore les inventions des membres du Design radical qui, dans les années 1960, refusaient les objets uniquement fonctionnels et créaient à partir d'un chapiteau de colonne romaine un siège avant tout esthétique, visible au Frac de Dunkerque. Des kilomètres à parcourir pour comprendre l'essence de la beauté, comme le faisaient les honnêtes hommes d'hier. ■

Faustine Prévot

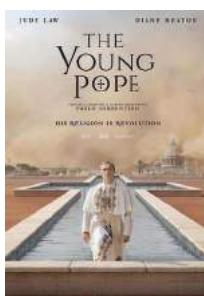
Heures italiennes, jusqu'en décembre. heuresitaliennes.com



DVD

Le Vatican en rêve

À 47 ans, le cardinal américain Lenny Belardo (Jude Law) devient le plus jeune pape de l'histoire, sous le nom de Pie XIII. Héros de cette série imaginée par le cinéaste Paolo Sorrentino, cet être à la fois réactionnaire et iconoclaste regrette la messe en latin mais fume en public, traite avec hauteur les cardinaux mais prend dans ses bras les plus démunis. Faute d'avoir obtenu l'autorisation de tourner au Vatican, le réalisateur a utilisé la villa Médicis et la villa Doria Pamphilj. Un monde clos où prélats et laïcs n'échappent pas aux tourments de l'âme et sont renvoyés à leur solitude.



The Young Pope, saison 1, de Paolo Sorrentino, éd. Studio Canal, 25 €.

ROMAN

Passions à Naples



Elles sont les deux faces d'une même pièce. Lila et Elena ont grandi dans la Naples miséreuse de l'après-guerre. Sauf que la première est restée pour travailler à l'usine, tandis que la seconde est devenue écrivain à Pise. Voici le troisième tome de la saga à succès d'Elena Ferrante : une peinture des passions dans l'Italie des années de plomb.

Celle qui fuit et celle qui reste, L'Amie prodigieuse, tome III, d'Elena Ferrante, éd. Gallimard, 23 €.

BEAU LIVRE

L'autre Florence



Ils l'aiment malgré ses façades austères et ses touristes.

Le photographe Ferrante Ferranti révèle Florence par des jeux de lumière, et l'écrivain Dominique Fernandez donne ses raisons d'arpenter cette cité, berceau de la Renaissance, qui a créé la perspective et l'opéra, et qui fut la première à célébrer le corps humain.

Florence, de Dominique Fernandez et Ferrante Ferranti, éd. Philippe Rey, 39 €.

FESTIVAL

Paris, ça la botte !



Jusqu'au 4 juillet, la place d'Italie n'aura jamais aussi bien porté son nom. Ce sera le cœur battant de la Semaine italienne : marché gastronomique, concerts, exposition photo sur l'immigration transalpine... Le cinéma L'Escurial, lui, rendra hommage au comédien Marcello Mastroianni. Un début d'été aux airs de dolce vita.

Semaine italienne, jusqu'au 4 juillet, place d'Italie et au cinéma L'Escurial, 75013 Paris.



Innovation
that excites

NISSAN INTELLIGENT MOBILITY



Comme Les 2 Vaches, faites-nous naturellement confiance.

Nissan e-NV200, l'utilitaire 100% électrique.



DU 27 MAI AU 11 JUIN DERNIER, « LES 2 VACHES » ONT FAIT LEUR TOUR DE FRANCE ET ONT EMBARQUÉ LEURS CÉLÈBRES YAOURTS BIO À BORD DU NISSAN e-NV200, REBAPTISÉ POUR L'OCCASION LA « MEUHMOBILE ». DE MARSEILLE JUSQU'À PARIS, EN PASSANT PAR

AIX-EN-PROVENCE ET LYON, ELLES ONT SILLONNÉ LES ROUTES HEXAGONALES POUR FAIRE DÉGUSTER LEURS PRODUITS. ET AVEC UNE CAPACITÉ DE STOCKAGE DE 800 POTS, ON PEUT VOUS ASSURER, QU'ELLES ONT FAIT BEAUCOUP D'HEUREUX.

NISSAN, LEADER MONDIAL DES VÉHICULES 100% ÉLECTRIQUES.

zEro Emission**

Innover autrement. *En France, garantie constructeur 5 ans limitée à 160 000 km (sauf gamme e-NV200 2017 : garantie 5 ans limitée à 100 000 km - dont 3 ans de garantie constructeur et 2 ans d'extension de garantie - et à 3 ans pour les pièces de carrosserie et peinture). Voir détails sur les conditions générales de garantie et d'extension de garantie. **Zéro émission de CO₂ à l'utilisation, hors pièces d'usure. **Modèle présenté** : version spécifique. Nissan West Europe : nissan.fr



LES SENTINELLES DE LA STEPPE

D'étranges monolithes couverts de gravures de cerfs et d'autres symboles se dressent dans les vastes étendues de Mongolie. Que disent ces stèles des pratiques animistes des premières tribus nomades de la région ? L'enquête est en cours.

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE) ET JULIEN FAURE (PHOTOS)





Les sites archéologiques de Tsatsyn Ereg et de Jargalant, à cinq cents kilomètres de la capitale, Oulan-Bator, comptent des centaines de pierres gravées datant de l'âge du bronze.



«Attention, cerfs bondissants !» pourrait servir de devise à ce site,

T'herbe rase semble moutonner à l'infini. A perte de vue, la steppe mongole déroule son tapis vert jusqu'aux crêtes des montagnes dessinant, dans le lointain, la ligne d'horizon. L'immensité donne le vertige. Plantés dans le sol ça et là, d'étranges monolithes se dressent sur les plaines rabotées par des millénaires d'intempéries. Dans le paysage lisse, les blocs de granite incongrus, aux formes oblongues, certains légèrement inclinés, font penser à des géants égarés. Qui les a érigés ? A quelle époque ? Dans quel but ? Lorsqu'on s'approche, le mystère s'épaissit. Les faces de ces pierres dressées, hautes de trois à quatre mètres, sont ornées de curieuses gravures. La plupart représentent des cerfs stylisés s'élançant vers le ciel par groupes entiers. Chacune des bêtes a été gravée en plein bond, toujours de profil, et paraît animée d'un irrésistible élan vital. Ces étonnantes pictogrammes sur roche rappellent un peu la petite

silhouette noire des panneaux triangulaires qui, sur nos routes de campagne, invitent à prendre garde aux animaux susceptibles de surgir à tout moment. «Attention, cerfs bondissants !» pourrait servir de devise emblématique au site archéologique de Tsatsyn Ereg, à 500 kilomètres à l'ouest d'Oulan-Bator, la capitale de la Mongolie.

Dans la province d'Arkhangai, au centre du pays, Tsatsyn Ereg révèle des centaines de ces représentations de cervidés, fixées sur le granite par le burin d'artistes appartenant aux toutes premières tribus nomades de haute Asie, à l'âge du bronze final, entre 1 300 et 700 ans avant J.-C. Des populations encore mal connues des chercheurs. Les stèles, pour la plupart enfouies dans le sol au fil des siècles et dont seul le sommet affleurait, furent peu à peu dégagées, sans toutefois livrer leurs secrets aux archéologues russes qui les étudièrent au XIX^e siècle, puis à partir des années 1960. D'une vingtaine il y a trente ans, le nombre de mégalithes connus est passé ici à plus d'une centaine.



dont les dessins sur la roche rappellent nos panneaux routiers

Depuis 2006, une mission menée conjointement par Monaco et la Mongolie mène chaque été sur le site des fouilles pour percer les mystères de ces «pierres à cerfs», comme les ont baptisées les chercheurs. «Il ne s'agit là que d'une petite fraction d'un ensemble beaucoup plus vaste», précise Jérôme Magail, du musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco et codirecteur des fouilles avec Gantulga Jamian-Oombo, son collègue de l'Académie des sciences de Mongolie.

Position du corps, forme des pattes, taille des yeux... Les codes graphiques sont immuables

Sur un territoire de 1,5 million de kilomètres carrés, qui s'étend bien au-delà de la province d'Arkhangai, de l'extrême orientale de la Russie à la frontière chinoise, environ 850 de ces monuments ont été répertoriés à ce jour. «Ce qui frappe, c'est le caractère très précis et répétitif de l'iconographie relevée sur les pierres à cerfs», ajoute le chercheur. En effet, d'une stèle à l'autre, les

dessins sont étonnamment semblables, comme obéissant à des codes graphiques immuables : position du corps, forme des pattes, taille immense des yeux... Des similitudes qui indiquent une grande cohérence culturelle sur un territoire pourtant très vaste. Il n'est pas question de scènes de chasse, telles qu'elles figurent sur certains rochers des alentours, gravées à la même époque. Autre constat, il ne s'agissait pas, pour les artistes de l'époque, de montrer l'animal au plus près de ce qu'il est en réalité, les gravures étant très éloignées d'une représentation naturaliste ou figurative. La morphologie des cerfs était subtilement modifiée pour en faire des êtres surnaturels. Les bois, démesurés, sont anormalement étirés vers l'arrière, évoquant ceux des mâles en automne, mais bien au-delà de leur taille maximale. Plus étrange encore, la tête est invariablement pourvue d'un museau allongé, en forme de bec d'oiseau. Par ailleurs, les animaux étant très rapprochés les uns des autres sur une même stèle, comme s'ils •••

Les stèles sont toujours situées à côté de nécropoles. Sur le site de Tsatsyn Ereg, on dénombre plus de 500 tombes. Chacune nécessite deux à trois jours de fouille par l'équipe d'archéologues mongols et français. Ici, les chercheurs examinent des vestiges humains.

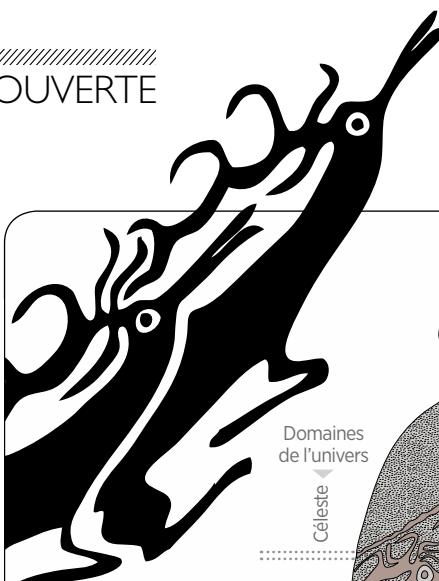
Seule une société assez développée a pu composer des œuvres aussi élaborées, ces gravures au millimètre près





Sur les stèles, les cervidés, censés faciliter le passage des défunt vers l'au-delà, voisinent avec le soleil, la lune, et l'attirail guerrier (arc, bouclier, poignard, hache...) de ces farouches combattants des steppes.

UN UNIVERS FASCINANT GRAVÉ DANS LE GRANITE



CERF

Les cerfs sont toujours représentés selon des codes graphiques précis : de profil et par groupes, ils montent vers le ciel et sont pourvus de bois démesurés et de bouches allongées comme des becs d'oiseaux. Animaux sacrés pour les nomades mongols, ils conduisaient l'âme des défunt vers l'au-delà.

Domaines de l'univers

Céleste

Intermédiaire

Terrestre

Souterrain

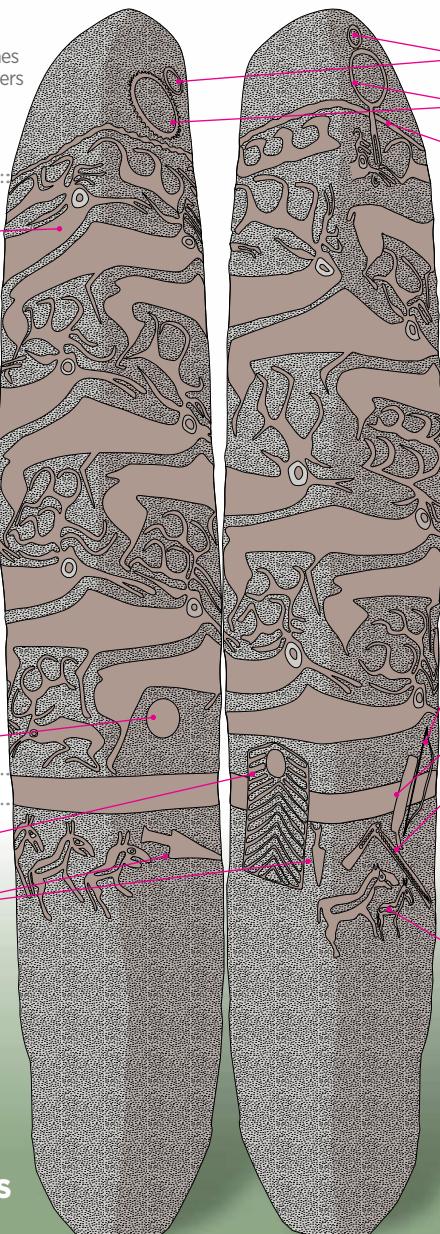
SOLEIL AU ZÉNITH

BOUCLIER

POIGNARD

DES ANIMAUX SAUVAGES JOUENT LES FIGURANTS

Animistes, les peuples de l'âge du bronze vivaient en étroite relation avec les esprits de la nature. Outre les cerfs, certaines stèles portent aussi des gravures de félin, de sangliers ou de bouquetins qui y figurent comme des créatures auxiliaires.



Le félin

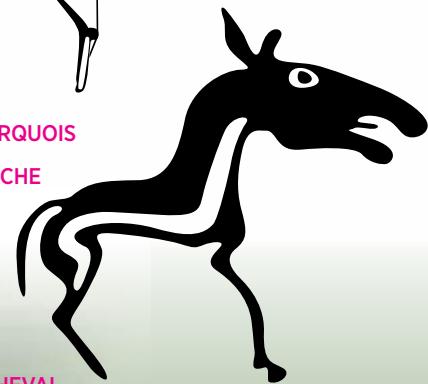


Le sanglier



ARC

Il constituait l'arme par excellence du guerrier des steppes. Composite, il alliait bois de bouleau, corne de bouquetin et tendons de bœuf. Asymétrique, il permettait au cavalier de tirer en selle sur un cheval au galop, exercice délicat nécessitant un long entraînement.



Indissociable de la vie nomade, le cheval, animal dompté et domestiqué, ne disposait pas d'autant de prestige que le cerf, animal sauvage. Néanmoins, signe de richesse matérielle et d'importance sociale, ce fidèle compagnon figure aussi sur certains monolithes.

••• s'envolaient ensemble pour gagner les cieux, leurs bois sont étroitement imbriqués, sans jamais se superposer. Des compositions réalisées au millimètre près qui indiquent un haut niveau de maîtrise dans la gravure sur pierre, et suggèrent l'utilisation d'ébauches préalables. Conclusion : seule une société assez développée, en tout cas bien davantage que ce que les archéologues ont longtemps imaginé, pouvait assurer la diffusion de techniques aussi élaborées. La multiplication de ces créatures mi-réelles, mi-fantastiques, suggère donc la répétition d'un rituel et l'existence d'un lien sacré entre ces animaux et les hommes de l'âge du bronze, qui s'appliquèrent à les immortaliser dans le granite.

Tsatsyn Ereg est avant tout une nécropole : un site funéraire utilisé par les populations qui contribuèrent à la formation, quelques siècles plus tard, de la grande civilisation scythe et du premier empire des steppes, celui des Khunnu. Il fut fréquenté par les nomades durant six cents ans, comme l'a révélé récemment l'analyse de certains squelettes encore en bon état retrouvés sur place.

Une société belliqueuse, vouant un culte à la force et où chaque homme est un guerrier

En plus de ses étranges monolithes gravés, le site a réservé bien des surprises aux chercheurs. A commencer par sa taille. Gigantesque. «Il s'étend sur une vallée entière et m'a beaucoup impressionné par son ampleur», se souvient Clémence Breuil, doctorante en sciences de l'antiquité, dont la thèse porte sur les pierres à cerfs et la cosmologie des nomades de cette époque. «En arrivant la première fois, j'avais l'impression d'être une fourmi et de ne pas savoir par où commencer.» Il est vrai qu'avec ses 1 800 hectares et ses quelque 560 tombes répertoriées (et sans doute davantage non encore localisées), constituées de petits tas de pierres sèches, Tsatsyn Ereg est à la mesure des grands espaces sauvages qu'avaient coutume d'arpenter les tribus de l'âge du bronze.

Pour ces populations dites préscythes, le mode de vie nomade correspondait à un choix culturel : celui du pastoralisme à cheval, à la place de l'agriculture sédentaire qu'ils pratiquèrent longtemps. Cette évolution fut encouragée par la domestication du cheval, parfaitement adapté à la géographie des prairies eurasiennes. Les hommes de ces âges protohistoriques découvrirent que des groupes de cavaliers entraînés et bien équipés pouvaient maîtriser de très vastes étendues pour y élever et y faire transhumer d'immenses cheptels, au gré des saisons. Ils menaient leurs troupeaux près des rivières en été et les protégeaient du vent en les conduisant vers les contreforts montagneux et abrités en hiver. Animistes, ces tribus vivaient en étroite relation

avec les esprits de la nature. A commencer par ceux des animaux sauvages, dont le cerf, qu'ils chassaient tout en admirant sa beauté, sa vigueur, son courage et le fait qu'il soit impossible à domestiquer. Les hommes de l'âge du bronze étaient surtout fascinés par sa combativité. En période de rut, les mâles s'affrontent dans des combats singuliers spectaculaires et d'une grande violence, ce qui, à l'époque, devait faire écho au bellicisme des nomades et à leur culte de la force, leur société faisant de chaque homme un guerrier en puissance. Sans doute le vénéraient-ils aussi pour le mystère entourant ses bois. Tombant et repoussant chaque année, telles des branches d'arbre en phase avec les rythmes de la nature, ils devaient les impressionner par leur surprenante faculté à se régénérer. Pourvus d'une double nature, animale et végétale, terrienne et aérienne, dotés d'une puissance vitale hors du



commun, «les cerfs étaient sacrés dans la cosmologie de ces peuples», souligne Clémence Breuil. Quant aux bouquetins, sangliers, félin et, bien sûr, chevaux, ils appartenaient à un bestiaire plus ordinaire. Ils figurent donc, en petit, sans doute comme esprits auxiliaires, aux côtés des cerfs gravés sur les monolithes.

Passés maîtres dans l'art de naviguer sur ces océans d'herbes, les cavaliers de l'âge du bronze étaient aussi des guerriers, qui surent faire de l'espace de la steppe leur meilleur allié. Ils laisseront les expéditions militaires des envahisseurs chinois s'enfoncer, se perdre dans ce vide géographique pour mieux les prendre à revers, les couper de leurs lignes d'approvisionnement et parfois les vaincre. Notamment grâce à une cavalerie bien organisée et équipée d'arcs asymétriques sophistiqués, facilitant, depuis un cheval au galop, le tir de flèches filant à la vitesse phénoménale de soixante-dix mètres par seconde •••

Sur le site de Jargalant, chaque tas de pierres autour des stèles indique qu'est enterrée là une tête de cheval. Des dépôts votifs, dédiés aux esprits de la nature.

En trente siècles, le mode de vie des nomades de Mongolie a peu changé,

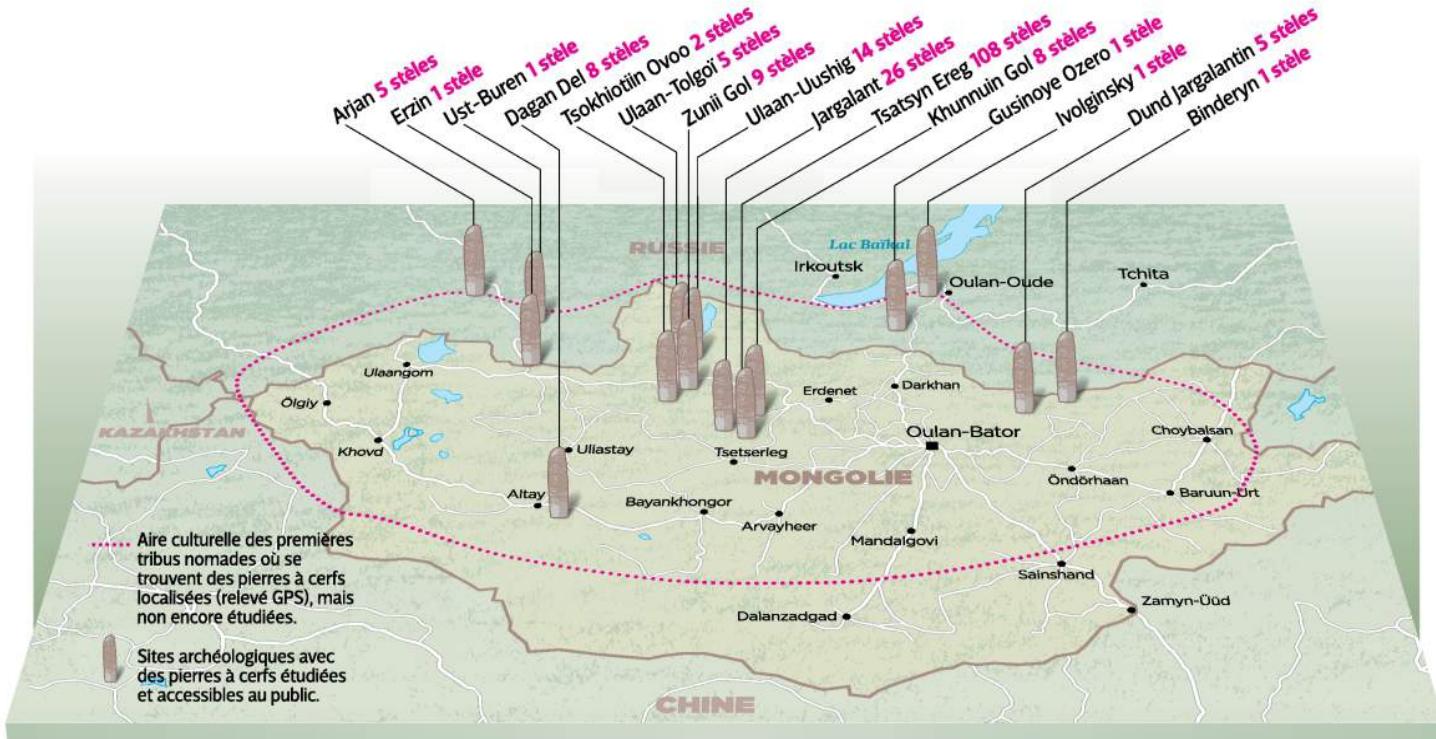


centré sur le lien indéfectible avec la nature et l'animal



Dans ce pays vaste comme trois fois la France, deux millions de Mongols pratiquent toujours un pastoralisme nomade proche de celui de leurs ancêtres. Les animaux fournissent les deux principales composantes de leur alimentation : la viande et le lait.

DES CENTAINES DE STÈLES SUR 1,5 MILLION DE KILOMÈTRES CARRÉS



••• (par comparaison, les *longbows* anglais de la guerre de Cent Ans, une référence en matière d'archerie, fabriqués plus de trois mille ans plus tard, propulsaient la flèche à environ cinquante-cinq mètres par seconde). Les *Annales de bambou*, une chronique chinoise datant du III^e siècle avant notre ère et rédigée sur des lames de bambou, relatent comment les Mongols de la tribu des Khiouen-joung parvinrent, en 771 avant J.-C., à pénétrer dans la capitale chinoise de Thsoung-tcheou et à tuer, dans son palais, le roi Yeou-wang. Les pierres à cerfs portent d'ailleurs la trace des armes, symboles de puissance, avec lesquelles ces peuples se disputaient territoires et pâturages ou se liguaient à l'occasion, plus de 1 800 ans avant Gengis Khan (1155-1227), pour repousser des conquérants étrangers. On voit sur les stèles la panoplie complète du guerrier : poignard, hache, bouclier et le fameux arc, l'une des spécialités des combattants d'Asie centrale.

Etudiant la disposition, l'architecture et le contenu des tombes, archéologues et anthropologues ont fait quelques découvertes inattendues. Chaque grand tumulus central – appelé *kherig-suur* – correspondant à la tombe d'un aristocrate, probablement un chef valeureux choisi par les siens pour diriger le clan, est environné des fameuses stèles gravées. Cette sépulture principale est également entourée de milliers de tertres

recouvrant chacun... une tête de cheval ! Animal emblématique de la vie nomade depuis l'âge du bronze, le cheval constitue en effet en Mongolie un capital économique et un élément important de prestige social. Un compagnon aussi qui, à l'occasion, sauve des vies. Surpris par une tempête de neige, le cavalier mongol s'enroule dans sa peau de mouton, ferme les yeux et s'en remet à sa monture. Et son petit cheval, la crinière hérissée de givre, bravant les bourrasques glacées, retrouve tout seul le chemin de la *yourte*.

Les plus beaux chevaux étaient choisis pour accompagner le défunt dans l'au-delà

Jadis, cet allié fidèle devait donc accompagner le défunt dans l'au-delà. Les dépôts commémoratifs de têtes de chevaux recouvertes de pierres sèches, censés protéger les morts et aider les vivants, se sont poursuivis jusqu'à aujourd'hui. «Au sommet de certaines montagnes sacrées, des habitants continuent d'ériger des *ovoo*, ces monticules de roches sur lesquels ils déposent des têtes de chevaux, parfois de bovins, indique Clémence Breuil. De préférence celles de leurs plus belles bêtes.» Le but ? S'attirer les bonnes grâces des esprits. Comme il y a trois mille ans.

Dans les sépultures proches des pierres à cerfs, les archéologues n'ont pas trouvé grand-chose. Les campagnes de fouilles ont montré que le •••

Où lirez-vous la presse quand les smartphones auront disparu ?



Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.*

Aujourd'hui, 93 % des jeunes entre 15 et 24 ans lisent la presse au moins une fois par mois quel que soit le support*. Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.

Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur demainlapresse.com

GEO

avec

#DemainLaPresse
DEMAIN LAPRESSE.COM

Certains chamans officient encore coiffés de calottes pourvues de cornes factices évoquant les bois de cerf



Josef Wilczek,
doctorant au CNRS
à Lyon, effectue
un relevé de
photogrammétrie
sur un tertre : les
pierres sont
photographiées sous
différents angles,
puis la tombe est
reconstituée en 3D.

●●● mobilier funéraire, précieux et abondant dans les grands tombeaux scythes, en est totalement absent. Même les squelettes humains complets sont rares. Pour une raison simple : les nomades n'inhumaient pas leurs défunt à plus de cinquante centimètres de profondeur, certains étant simplement déposés sur le sol et couverts de pierres afin de matérialiser l'emplacement de leur tombe. Une tradition qui a beaucoup facilité les pillages et la dispersion des ossements, voire la consommation des corps par les animaux sauvages. Rien d'étonnant : selon les croyances animistes de l'époque, l'enveloppe charnelle devait retourner à la nature le plus vite possible et servir à la régénérer. Ce qui n'empêchait pas de surprenantes coutumes funéraires. Nombre de corps ont ainsi été découverts avec une omoplate de mouton posée sur l'épaule droite. Conclusion des chercheurs : on les enterrait avec un gigot de bonne viande afin de leur fournir un casse-croûte substantiel pour leur voyage vers l'autre monde.

Et les cervidés bondissants, quelle était leur fonction sur les mégalithes plantés au milieu de ces immenses nécropoles ? Inventoriant l'icônerie des stèles, relevant l'emplacement et la taille des gravures, les comparant entre elles, les chercheurs ont recomposé peu à peu un puzzle multimillénaire. «Notre hypothèse est que les

cerfs étaient là pour prendre soin des âmes des défunt et leur assurer un passage harmonieux vers l'au-delà», explique Jérôme Magail. Des intercesseurs, en somme, entre le monde des vivants et celui des esprits. A l'appui de cette conclusion, les spécialistes font remarquer que les animaux sont toujours représentés dans un mouvement ascendant vers le ciel. Et rapetissent en montant, comme s'ils s'éloignaient. A la base de plusieurs monolithes, donc au ras du sol, des dessins tronqués représentent seulement leur buste, donnant le sentiment d'un jaillissement depuis le monde souterrain. A l'inverse, certaines pierres montrent des groupes de cervidés se dirigeant vers le bas, comme s'ils plongeaient dans les entrailles de la Terre. Tout ceci laisse supposer que la multiplication des pierres à cerfs, six siècles durant et sur des centaines de milliers de kilomètres carrés, correspondait à la répétition d'un rituel de protection *post mortem*.

La croyance veut que ce soient les cerfs qui apportent leur âme aux nouveau-nés

Que reste-t-il, quelque trente siècles plus tard, des croyances de ces populations ? En Mongolie, l'animisme fut mis à mal au XIII^e siècle par le bouddhisme tibétain, qui s'imposa comme religion d'Etat. Lequel, au XX^e siècle, subit à son tour le rouleau compresseur culturel du bloc soviétique. Mais, dans ce pays grand comme trois fois la France et qui affiche la plus faible densité de population au monde, d'interminables océans de prairies ondulent toujours sous les caresses du vent, et deux millions de Mongols continuent à pratiquer un pastoralisme nomade très proche de celui de leurs ancêtres. Les cerfs sont protégés, leur chasse réglementée et, dans les contes populaires, ce sont toujours eux qui apportent leur âme aux nouveau-nés, à l'image de nos cigognes. Le retour du chamanisme, observé depuis la fin du communisme, assure même un regain de prestige à ces animaux. Les habitants de la région racontent que des cérémonies se déroulent parfois à l'ombre des stèles gravées ou sur certains sites sacrés. Des chamans y officient coiffés de curieuses calottes pourvues de cornes factices évoquant les bois, piquant les mauvais esprits pour protéger leurs adeptes. Comme si le cerf, poursuivant sa course ancestrale, détenait toujours le pouvoir de faire galoper l'imagination des hommes. ■

Nicolas Ancellin



RETRouvez d'autres images sur
bit.ly/geo-photos-steles-mongolie



DÉCOUVREZ LES STÈLES EN VIDÉO
SUR bit.ly/geo-video-steles-mongolie



1-23 JUILLET 2017
104^e édition

Venez encourager les coureurs
sur la route du Tour !

DÜSSELDORF
Grand Départ

samedi 1^{er} juillet

dimanche
2 juillet

lundi
3 juillet

mardi
4 juillet

jeudi
6 juillet

vendredi
7 juillet

samedi 8 juillet

dimanche
9 juillet

mercredi
19 juillet

vendredi
21 juillet

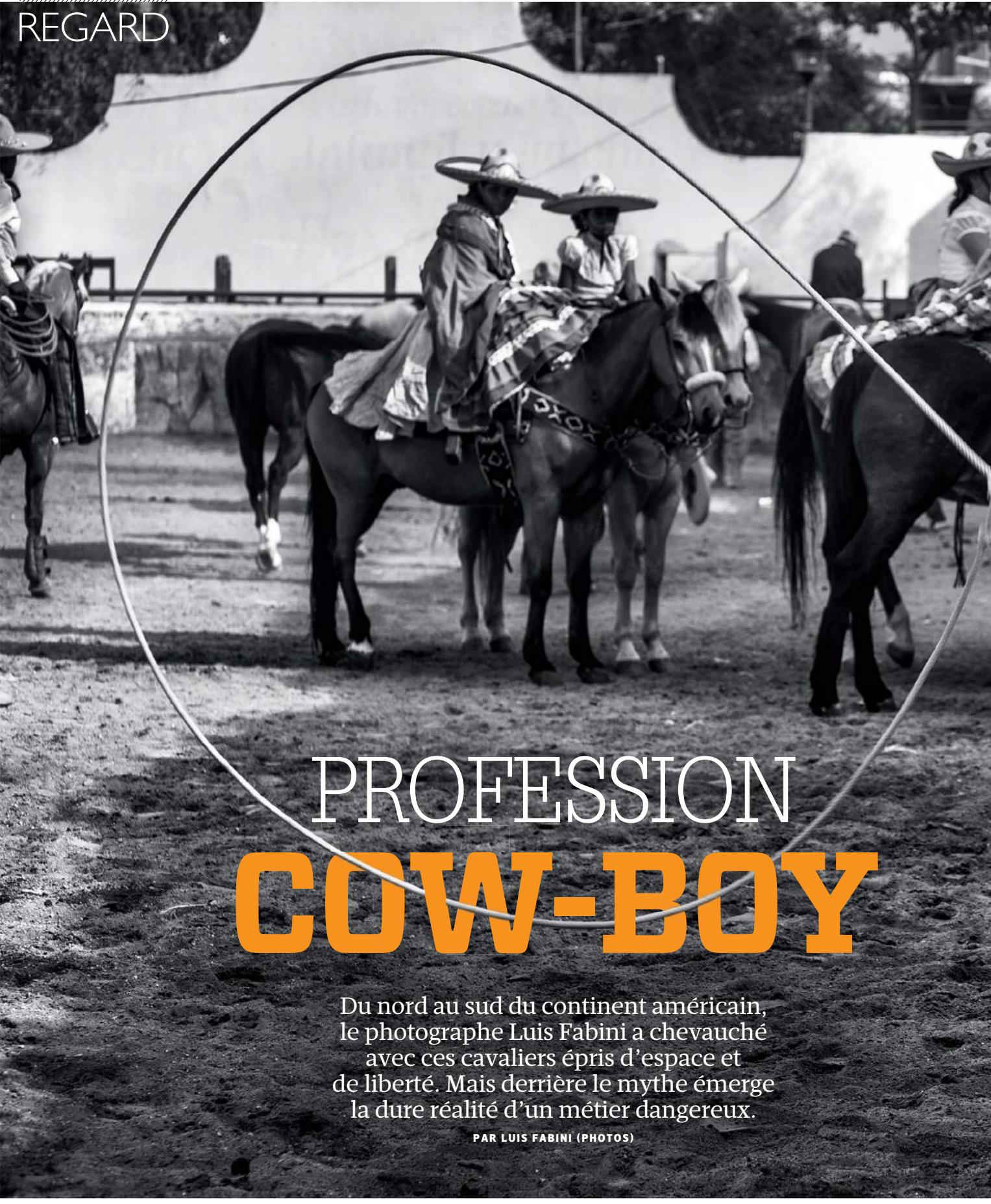
jeudi
20 juillet

samedi
22 juillet



LÉGENDE | THE KEY

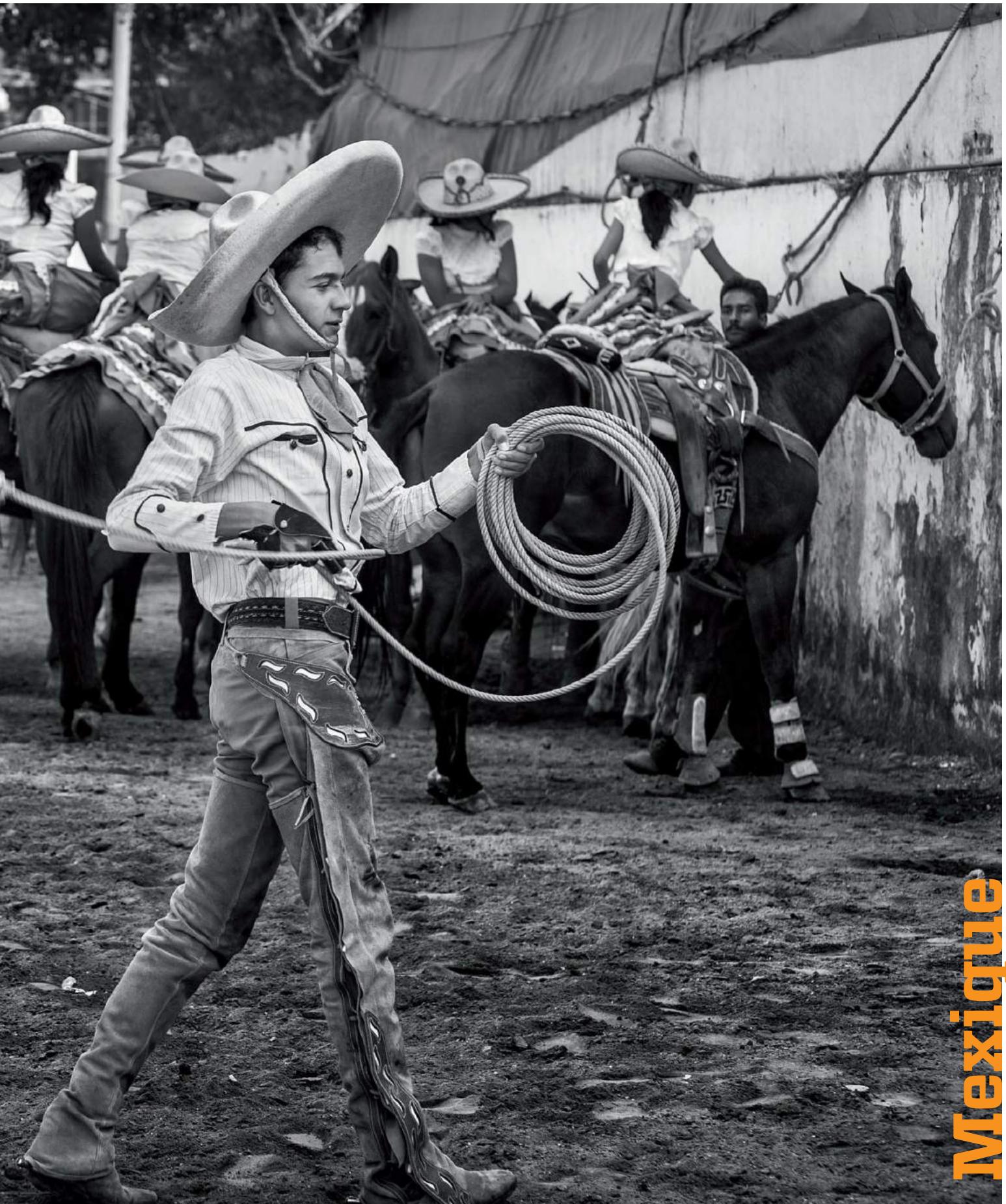
- Grand Départ
Race Start
- Ville départ
Start town
- Ville arrivée
Finish town
- Ville repos
Rest town
- Arrivée finale
Race finish
- Étape en ligne
Stage
- C.I.m. individuel
Individual time-trial



PROFESSION **COW-BOY**

Du nord au sud du continent américain, le photographe Luis Fabini a chevauché avec ces cavaliers épris d'espace et de liberté. Mais derrière le mythe émerge la dure réalité d'un métier dangereux.

PAR LUIS FABINI (PHOTOS)



Mexique

Chaque année, près de la ville de Puebla, située à une centaine de kilomètres au sud-est de Mexico, les meilleurs charros du pays (les cow-boys mexicains) s'affrontent au cours d'une dizaine d'épreuves. L'une d'elles concerne le maniement du lasso fabriqué à la main à partir de fibres d'agave tressées.





Equateur

Le páramo de Chalupas, haut plateau andin d'Equateur, culmine à plus de 4 000 mètres et sert de pâture à des taureaux qui, après y avoir passé plusieurs mois, retournent à un état quasi sauvage. Les faire transhumer vers d'autres lieux constitue une activité à haut risque pour ces chagras, les cow-boys équatoriens.

Etats-Unis



Cigare en bouche et Stetson sur le crâne, Norman Denley marque des veaux appartenant au ranch Haythorn, dans le Nebraska. Le nuage de fumée provient du brasero où sont rougis les fers. L'homme succombera quelques semaines après la prise de cette photo, suite à un accident de cheval.



Pause bien méritée pour ces travailleurs du ranch Pitchfork, fondé en 1883 dans l'ouest du Texas et qui couvre aujourd'hui 73 000 hectares. A gauche, David Ross, 65 ans, s'occupe des chevaux du domaine. Placé dans ce ranch comme orphelin à l'adolescence, il ne l'a jamais plus quitté.



Appelés vaqueiros au Brésil, ces hommes en charge du bétail mènent une existence dangereuse. Comme lorsqu'il faut poursuivre une bête égarée au milieu de taillis aux épines acérées (en h. à g.), ou maîtriser une vache à mains nues pour la soigner (en bas). Leurs vêtements de cuir (en h. à d.) n'offrent pas toujours une protection suffisante : Francisco, au centre, a perdu un œil lors d'un accident.

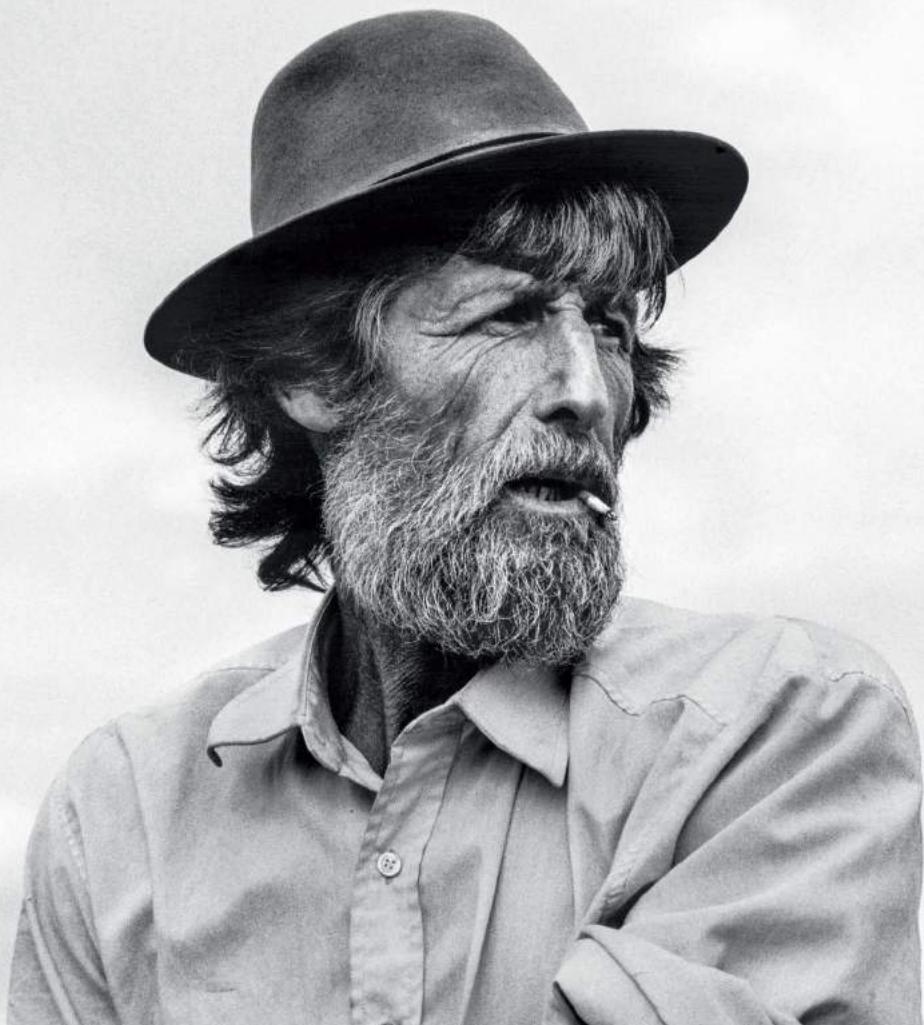
Brésil





Il faut parfois plusieurs jours aux gauchos (les cow-boys des grands espaces sud-américains) pour mener leurs bêtes sur les lieux de vente. Ces cavaliers (en bas) spécialisés dans la conduite des cheptels passent jusqu'à dix heures par jour en selle (en h. à g.). Durant ces déplacements, chacun transporte son nécessaire à maté composé d'une calebasse et d'une pipette en argent (en h. à d.).

Uruguay





Chili

Dans la cordillère des Andes, les huasos (les cow-boys chiliens) convoient leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre en traversant de vastes zones arides et caillouteuses. Pour franchir les passages difficiles où les éboulements menacent à chaque pas, il leur faut parfois mettre pied à terre et avancer très lentement.





LUIS FABINI | PHOTOGRAPHE

Né en Uruguay, vivant à New York, ce photographe autodidacte a d'abord travaillé comme guide de trekking dans les Andes et effectué des reportages pour des magazines d'aventure. Après une décennie à suivre les cow-boys du continent américain, il vient de commencer un nouveau travail au long cours baptisé Harvest, consacré à la vie des petits paysans d'Amérique latine.

d

urant des mois, il a été en selle à leurs côtés. Sous le soleil écrasant du Pantanal, au Brésil, par les froids mordants des plaines du Canada, sous la pluie et la neige, dans la boue et la poussière... Au cours de ses dix ans de voyages dans sept pays du continent américain, le photographe Luis Fabini, né en Uruguay en 1965, a approché, côtoyé et immortalisé les cow-boys, leurs chevaux et leur bétail. Et lorsqu'il évoque les conditions d'existence de ceux que l'on nomme gauchos en Uruguay, charros au Mexique ou vaqueiros au Brésil, c'est toujours avec un grand respect. De cette exceptionnelle odyssée, il a rapporté des images bouleversantes d'humanité, qui ont donné naissance à un livre intitulé *Cowboys of the Americas* (Greystone Books, Canada, 2016, non publié en France). Un témoignage unique sur l'un des plus rudes métiers au monde.

GEO Comment vous est venue l'idée de ce thème sur les cow-boys ?

Luis Fabini J'ai débuté par un projet sur les cow-boys uruguayens. L'envie est apparue au début des années 2000, alors que je pratiquais la méditation, et que, tel un archéologue de la mémoire, je me suis mis à exhumer mes souvenirs d'enfance. Avec ma famille, je passais des étés entiers dans l'estancia El Cencerro [une estancia est une vaste exploitation agricole comparable aux ranches nord-américains] située dans le département de Paysandú, dans l'ouest du pays, observant la magie du lever du soleil, galopant sur de grands espaces avec les gauchos, admirant leur dextérité au lasso,

reniflant l'odeur des chevaux, de la viande qui grille sur le barbecue, des feuilles d'eucalyptus... Tout un monde a refait surface dans mon esprit et dans mon cœur, avec ses bruits, ses images, ses couleurs, ses personnages. S'y mêlaient le rituel du maté [infusion stimulante faite avec une plante appelée *yerba mate*], la vision de mains calleuses et de visages marqués par des années de dur labeur, le profond silence qui plane sur cette terre austère... En 2003, le matin de mon trente-huitième anniversaire, simplement muni d'un appareil photo, de quelques rouleaux de pellicule et avec vingt dollars en poche, j'ai fait de l'auto-stop vers le nord de l'Uruguay depuis Montevideo, à la recherche de ce qui restait de mes racines.

Quel est le souvenir le plus intense que vous conservez de ce premier voyage ?

Un jour, à la frontière entre le Brésil et l'Uruguay, j'ai partagé un maté avec un vieil homme assis sous un arbre, au bord de la route. Je lui ai demandé : «Qu'est-ce qu'un gaucho ?» Il a aspiré une gorgée, laissé passer un moment, puis répondre : «Le gaucho est la terre sur laquelle il travaille.» Pour moi, ce fut un déclencheur. L'idée que le cow-boy, son cheval et la terre ne font qu'un s'est imposée comme le cœur de ma quête et du travail que j'entreprendais. Elle a fixé mon cap et, pendant les deux ans qui ont suivi, j'ai écumé l'Uruguay à la recherche des authentiques gauchos, pour vivre parmi eux, les écouter et les prendre en photo.

Le cheval, justement, semble étroitement associé à la vie quotidienne des cow-boys, et ce, dans tous les pays des Amériques...

C'est en effet une collaboration magnifique, où se mêlent force et esprit. Pour un cow-boy, qui est chargé de prendre soin du bétail, sa monture représente un allié indispensable. La relation homme-cheval me semble la plus noble qui puisse exister entre un être humain et un animal. Nous sommes parvenus à domestiquer ces bêtes sauvages et à leur mettre une selle sur le dos, alors qu'elles •••

«Lever de soleil, chevaux au galop, odeur des feux de camp : tout un monde a refait surface»

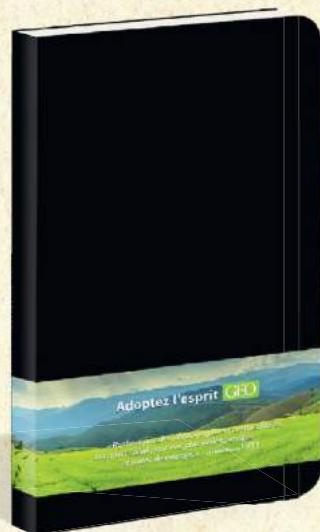
Adoptez l'esprit **GEO**

Une nouvelle gamme de **papeterie élégante** pour voyager au rythme de magnifiques photos et citations inspirantes et noter toutes ses idées et envies d'escapades.

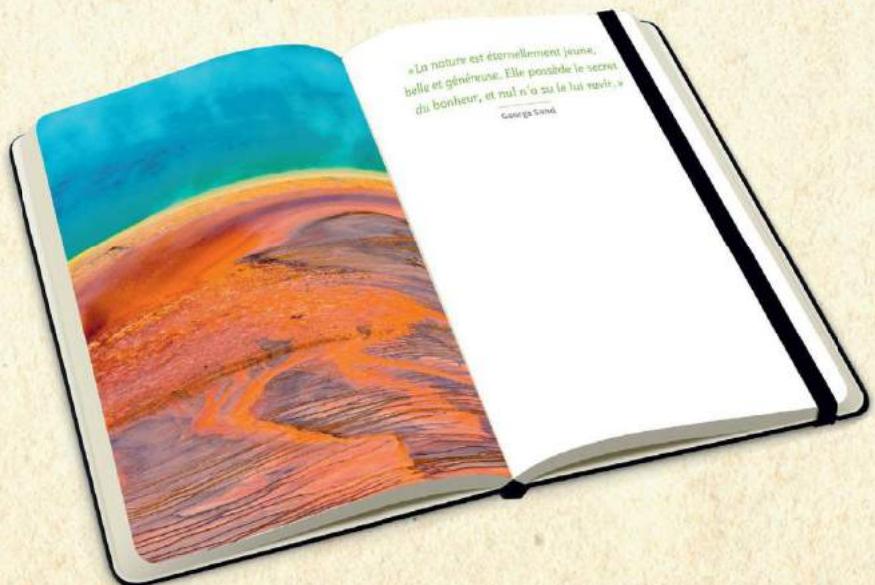


CARNET M LIGNÉ
13,7 x 21,2 cm

192 pages
Couverture reliée, soft touch, coins arrondis,
tranchefile, signet, soufflet, pages lignées



CARNET S LIGNÉ
9,2 x 14,3 cm



EN VENTE EN LIBRAIRIE
www.editions-prisma.com



Par -30 °C, ce cow-boy s'apprête à conduire 900 bêtes au ranch de Douglas Lake. Situé en Colombie-Britannique, ce domaine qui s'étend sur 875 000 hectares est l'un des plus vastes d'Amérique du Nord.

«C'est un travail très physique. On ne naît pas cow-boy, on le devient par choix personnel»

●●● sont particulièrement farouches de nature. D'ailleurs, dresser un cheval change une personne, cela la constraint à se montrer sensible. Car, plus que de brutalité, c'est d'intelligence qu'il faut faire preuve. Ce n'est pas un hasard si, parmi les cow-boys, les dresseurs bénéficient d'un statut à part et jouissent d'un grand prestige. Le rapport aux chevaux constitue un trait d'union entre tous ces hommes. En 2012, lorsque a eu lieu, à Montevideo, le vernissage de ma première exposition consacrée à ce sujet, j'avais invité les cow-boys que j'avais déjà rencontrés lors de précédents reportages, et beaucoup ont fait spécialement le voyage. Bien sûr, ils ne se connaissaient pas entre eux, mais, une fois réunis, la première chose dont ils se sont mis à parler, c'était de chevaux.

Quels autres points communs rapprochent ces hommes que les frontières séparent ?

Leur mode de vie. Et il est très dur. On ne naît pas cow-boy, on le devient par choix personnel et en connaissance de cause. Car, dans la plupart des cas, ceux qui exercent ce métier pourraient en choisir un autre, comme devenir conducteur de camion ou travailler dans le bâtiment. En tout cas, trouver un job qui ne les forcerait pas à rester en selle du lever au coucher du soleil, par tous les temps. Ou à partir des semaines entières loin de chez eux en vivant dans des conditions impossibles.

Ou affronter les risques physiques liés au bétail qu'il faut regrouper, guider, marquer, soigner... Des activités à haut risque, qui provoquent beaucoup d'accidents, parfois mortels, comme dans ce ranch du Nebraska où l'un des cow-boys que j'ai photographiés est mort quelques semaines plus tard.

Les cow-boys sont réputés pour être des durs à cuire. Avez-vous toujours été bien accepté ?

Oui, même s'il y avait une certaine distance entre nous, car ce sont des gens souvent timides et parfois, comme aux Etats-Unis, très pieux et conservateurs. Pourtant, très vite, s'est imposé un respect mutuel, indispensable à mes yeux pour travailler. Tous ont compris que je n'étais pas là seulement cinq minutes, pour faire des photos spectaculaires et repartir aussitôt. Au contraire, je leur ai consacré toute mon attention pendant des semaines, parfois des mois, et j'ai totalement partagé leur quotidien. J'ai d'ailleurs fait la moitié de mes photos à cheval, à leurs côtés. J'ai vécu les mêmes nuits de bivouac à la belle étoile, je les ai accompagnés dans des moments difficiles, lorsqu'il fallait partir chercher des taureaux à moitié sauvages dans des pâturages d'altitude, passer au galop dans des taillis épineux ou maîtriser un bronco [un cheval indompté] au lasso. Et c'est au Brésil, dans le sertão [une immense zone semi-aride, dans la région du Nordeste], que j'ai compris pourquoi ils sont patients et parlent peu. Là vivent les cow-boys les plus pauvres, qui ne possèdent que de minuscules troupeaux, qu'il faut faire paître sur une terre où deux années peuvent passer sans qu'il ne pleuve. Leur vie à tous est très rude. Mes photos sont une façon de leur rendre l'hommage qu'ils méritent pour leur immense humilité et leur courage.

Propos recueillis par Jean Rombier

2 Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début juillet sur **Télématin**, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.



RETRouvez d'autres images
sur bit.ly/geo-photos-cow-boys



Gala

LA VIE, LE RÊVE EN PLUS.

EN COUVERTURE

BASSE-CÔTE-NORD

Chez les cousins
du bout du golfe **P. 64**

MONTRÉAL

Une «grande île» qui
change d'horizons **P. 74**

ÎLE D'ORLÉANS

Le Saint-Laurent
côté jardin **P. 84**

ANTICOSTI

L'île de la tentation...
pour l'or noir **P. 90**



Dans le golfe du Saint-Laurent, un air d'Irlande souffle sur Le Havre-aux-Maisons, l'une des terres habitées de l'archipel des îles de la Madeleine.

CARTE

Un grand bol
d'air québécois P. 94

LE QUÉBEC DE RIVES EN ÎLES

Nos reporters ont sillonné une Belle Province qui vit au rythme du Saint-Laurent. Montréal, son île la plus célèbre, 375 ans cette année, cherche de nouveaux horizons. Et, dans le golfe, à Anticosti, Havre-Saint-Pierre ou Tête-à-la-Baleine, on cultive un art de vivre... au bout du monde.

DOSSIER DIRIGÉ PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

BAIE DES

Saisis par le froid de l'hiver, Bonaventure et son phare sont bordés par un bras du golfe du Saint-Laurent, qui est pourtant réputé pour son microclimat tempérant ses eaux. Quant à son nom torride, la baie le doit à Jacques Cartier qui découvrit cet endroit du sud du Québec un jour caniculaire de juillet 1534.



CHALEURS



EN COUVERTURE | Québec

PARC NATIONAL

Plutôt tournés vers la mer, les Indiens Micmacs venaient aussi pêcher dans les rivières à saumons atlantiques du centre de la péninsule, comme ici la Cascapédia. Haut lieu de la randonnée, ce parc de plus de 800 km² abrite également les plus importantes populations d'originaux de la province.



DE LA GASPÉSIE





Criques et maisons colorées... Un chapelet de hameaux vieillissants, vivant de la pêche, jalonnent la côte desservie par le *Bella Desgagnés*.



CHEZ LES COUSINS DU BOUT DU GOLFE

Oubliés par la route, une dizaine de petits ports disséminés sur 400 kilomètres de rives vivent suspendus au passage d'un navire ravitailleur. Quand la banquise le permet...

PAR AGNÈS GRUDA (TEXTE)
ET MATHIEU DUPUIS (PHOTOS)



Ia proue glisse sur les plaques de glace. La timonerie est plongée dans un silence tendu. Sous les phares qui balaien la nuit, le golfe du Saint-Laurent – la mer, comme on l'appelle ici – semble recouvert de meringues reliées par des liserés de dentelle blanche. L'image est féerique. Mais, pour le *Bella Desgagnés*, ce délicat assemblage est synonyme de danger. Sous la surface de l'eau se cachent des masses de glace dure qui risquent d'abîmer la coque du navire. «Gros morceau à gauche !», lance Philippe Hémar, le capitaine d'origine bretonne, à un officier scrutant l'horizon. A bord, des caisses d'aliments, des bidons de carburant, des containers de meubles,

des voitures, des motoneiges, et des passagers, encore rares à cette période, qui embarquent et débarquent au gré des escales.

En cette mi-avril 2017, le *Bella Desgagnés* affronte des conditions de navigation exceptionnellement difficiles. Le vent s'entête à souffler du nord-est et repousse les glaces qui dérivent depuis le Groenland vers la côte québécoise, où elle forme une masse de plus en plus compacte. Or, quelque 5 000 habitants des villages de la Basse-Côte-Nord, une terre rocaillueuse couverte de lichen s'étirant sur 375 kilomètres le long du golfe du Saint-Laurent, comptent sur ce navire de ravitaillement qui relie normalement en quatre jours et 1 100 kilomètres Rimouski, sur la rive sud, à Blanc-Sablon, à la frontière de la province de Terre-Neuve-et-Labrador.

Jacques Cartier l'appelait «la terre que Dieu donna à Caïn»

Au XVI^e siècle, le navigateur et explorateur Jacques Cartier avait trouvé si inhospitalière cette région qu'il la décrivit à l'époque comme «la terre que Dieu donna à Caïn». Il fallut d'ailleurs attendre le XIX^e siècle pour qu'elle soit colonisée par des vagues d'Acadiens, de Terre-Neuviens et de Jersiais, attirés par les richesses dont regorgent le golfe et les rivières qui y affluent : morue, saumon, coquille Saint-Jacques, homard ou bar. •••

Passagers, pizzas congelées, nouvelles motoneiges : le cargo transporte tout

••• Le bateau, qui fait relâche durant l'hiver, vient d'amorcer son deuxième cabotage de la saison. Ici, la plupart des quinze bourgs, anglophones et francophones, que voisinent quelques réserves amérindiennes, comptent entre cinquante et mille habitants chacun et sont inaccessibles en voiture. La 138, route nationale bordant la rive nord du Saint-Laurent, se termine à Kegaska. Suit un trou blanc de centaines de kilomètres de côtes survolées par les *moyaks*, ces canards sauvages dont les amateurs évoquent avec gourmandise la saveur de la chair grillée. On n'y accède que par avion ou à motoneige via la «route blanche» entre les villages en hiver. Ou par bateau. Le *Bella Desgagnés*, exploité par

une compagnie privée, Relais Nordik, mais dont les frais d'opération sont assumés partiellement par le gouvernement du Québec, sert donc de ligne de vie dans la région. «Nous sommes son camion, son train et son service postal», résume Roberto Thomassin, responsable du service aux passagers.

Du pont du *Bella Desgagnés*, on contemple les icebergs

Voilà des décennies que les maires de la région supplient le gouvernement du Québec de prolonger la route 138 jusqu'à Blanc-Sablon. A défaut de bitume, les communautés ont eu droit, en 2013, à ce navire de quatre-vingt-dix-sept mètres de long et dix-neuf de large, taillé pour ces latitudes avec son petit tirant d'eau qui lui facilite l'accès aux minuscules ports du parcours. Ses deux propulseurs azimutaux qui pivotent à 360 degrés permettent aussi à l'imposant bâtiment de changer de cap rapidement et de se déplacer avec une étonnante précision. Une grue pouvant soulever quarante tonnes, située à l'arrière, sert



à extraire des soutes objets et matériaux. Antoine Hamel, premier officier, se souvient d'avoir un jour livré une porte d'écluse de trente-huit tonnes pour un barrage.

En été, le bateau offre aussi des croisières agrémentées d'excursions dans les communautés portuaires. Mais, en ce début de printemps, les passagers sont majoritairement des voyageurs du Nord de retour d'un rendez-vous «en ville» ou des enfants du pays ayant hâte de retrouver leur famille après une longue absence. Les ponts supérieurs peuvent accueillir 381 clients, dans des fauteuils ou en cabines. Le restaurant de bord privilégie les produits locaux : crabe des neiges en salade, morue, homard, sans oublier la chicouté, cette baie orangée qui pousse dans les tourbières et les marécages, et que l'on transforme en coulis ou en confiture. Ici, les espaces communs, de la cafétéria aux fauteuils

du huitième pont, d'où l'on peut contempler les phoques qui se prélassent au soleil et les icebergs qui dérivent depuis le Groenland, sont autant de lieux de rencontres. Les passagers ne se font pas prier et racontent leur vie pour tromper l'attente. Il y a cet homme qui fuit Montréal après un divorce douloureux, ou cet amoureux attendu par sa belle, qui vit dans un autre village que lui, ou encore cette Amérindienne innue, qu'un AVC a forcée à déménager à Sept-Îles, près d'un hôpital, et qui retourne passer une semaine auprès des siens près de La Romaine. Joanie Beaujieu, elle, a 21 ans, des yeux qui pétillent et des projets plein la tête. Diplômée d'art dramatique à Vancouver, elle rêve d'explorer le monde. En attendant, elle a mis le cap sur son village natal de Tête-à-la-Baleine, communauté d'une centaine d'habitants où l'attend sa mère, qu'elle n'a pas vue depuis

dix-huit mois. Là-bas, Joanie connaît tout le monde. «Tous les jeunes sont mes cousins, plus ou moins proches !», confie la jeune femme. Elle piaffe d'impatience «de sauter sur une motoneige et d'aller pêcher la truite sur le lac !»

Mais plus le bateau progresse, plus la glace s'épaissit. D'escale en escale, les retards s'accumulent. Le *Bella Desgagnés*, censé accoster à Natashquan, village d'origine du chanteur Gilles Vigneault, le mercredi après-midi, n'y parviendra que le jeudi, en pleine nuit. Le lendemain, le soleil décline déjà quand le bateau rejoint Kegaska, un hameau de pêcheurs de pétoncles et de homards •••





Blanc-Sablon, 1 000 habitants, est la «capitale» de ce bout du monde québécois colonisé durant le XIX^e siècle par des Terre-Neuviens et des Acadiens.

Pour voir le dentiste ou l'ophtalmo, il faut naviguer pendant plusieurs jours

••• établi tout au bout de la route 138. Chaque fois que le commandant Hémart annonce de nouveaux retards, il conclut avec philosophie : «Ce n'est pas moi qui décide, c'est la glace...» Car, le vrai chef, ici, ce n'est pas lui, mais le golfe du Saint-Laurent.

Sur le quai de Kegaska, l'immeuble grue du *Bella Desgagnés* tourne entre les cales et le quai, déchargeant des caisses de tomates, de concombres et de pommes. Une vingtaine d'Innus attendent devant la passerelle pour prendre place à bord et remonter à La Romaine, le village qui jouxte leur réserve d'Unamen Shipu. Kegaska est aussi le dernier village avant Blanc-Sablon à disposer d'un réseau GSM. Entre les deux, de La Romaine à Saint-Augustin, il n'y a plus que le téléphone fixe. Assez pour se sentir coupé du monde. Matthieu Boivin, qui revient d'un séjour médical à Sept-Îles, dirige l'école

de La Romaine. Originaire de Montréal, ce pédagogue a eu un coup de foudre pour la Basse-Côte-Nord, où il réside avec sa compagne, Jacinthe Huot, conseillère pédagogique. «Ici, on chasse le caribou, le porc-épic et le castor», raconte-t-il. Et puis, il y a l'air du large, la mer à perte de vue. Mais, à la longue, la solitude pèse lourd. «Il faut vivre dans la région pour comprendre qu'à l'arrivée du premier bateau de la saison on a juste envie d'embarquer», soupire Jacinthe.

Quand le bateau est en retard, les magasins se vident

A chacune des arrivées du *Bella Desgagnés*, c'est le même spectacle. Les habitants descendent vers le quai pour charger les caisses de lait, les boîtes de pizzas et de poulets congelés dans des camions ou sur des traîneaux. Les étalages des magasins généraux se remplissent. «Le navire apporte absolument tout ce que vous voyez ici», confirme Mark Rowsell, propriétaire de l'un des deux supermarchés de Harrington Harbour, coquet village aux trottoirs de bois entre La Romaine et Tête-à-la-Baleine. C'est dans ce hameau, sur l'île de Harrington, à trois kilomètres de la côte, que le cinéaste québécois Jean-François Pouliot a

tourné *La Grande Séduction*, un film racontant les efforts déployés par un bourg isolé pour inciter un médecin à s'y installer. Sorti dans la province en 2003, le long-métrage a connu un immense succès. Quatorze ans plus tard, toujours pas de blouse blanche à Harrington Harbour. Un généraliste passe une ou deux fois par mois. Mais si l'on a besoin d'un psychologue, d'un dentiste ou d'un ophtalmologiste, il faut aller jusqu'à Sept-Îles, deux jours de navigation plus au sud... si le temps est favorable.

Habitués à un climat instable, les habitants de la Basse-Côte-Nord savent que les horaires du *Bella Desgagnés* sont aléatoires. Ils stockent leurs aliments, au cas où, mais quand les délais s'allongent trop, leur frustration finit par éclater. C'est le cas cette fois-ci. Le bateau a fini par atteindre le détroit de Belle-Isle, qui sépare le Québec de l'île de Terre-Neuve, et cherche désormais à traverser la banquise jusqu'à Blanc-Sablon. Depuis la côte, le maire de cette municipalité, Armand Joncas, voit le navire avancer, puis redescendre avec la masse de glace sans parvenir à atteindre le port. Joint au téléphone, l'homme peste contre ce gouvernement qui n'en fait pas assez pour améliorer l'accès à la Basse-Côte-Nord. «On



Avec son petit tirant d'eau, le *Bella Desgagnés* (à d.) peut se faufiler jusqu'aux ports minuscules de la région. A bord, 42 membres d'équipage (à g.).

nous traite comme le tiers-monde. Nos magasins sont vides et la nourriture à bord du bateau va se perdre s'il n'arrive pas à accoster. Imaginez si ça se passait à Montréal ! Il n'est pas le seul à s'énerver. «Nous sommes pris en otages», déplore la mère de Joanie Beaulieu, Geneviève Monger, depuis Tête-à-la-Baleine. Faute de lien routier, cette massothérapeute doit se contenter de la clientèle de son village, le plus petit de la région. «Je ne peux quand même pas transporter ma table de massage à motoneige !» Pour compléter ses revenus, elle doit donc donner un coup de main à l'école du village, fréquentée par treize élèves.

La Basse-Côte-Nord a découvert il y a une vingtaine d'années ce qui est devenu sa grande richesse : la pêche au crabe. Au port du Havre-Saint-Pierre, le poissonnier vend ses premières prises de la saison à un prix prohibitif : trente dollars canadiens (vingt euros) le kilo. «C'est beaucoup plus cher que l'an dernier, il y en a qui seront millionnaires», soupire la caissière. Robert Wellman, de La Tabatière, explique qu'il pêche quatorze semaines par an, avec trois associés. L'an dernier, 160 000 livres (72 600 kilos) de crustacés leur ont permis de se partager un demi-

million de dollars (332 000 euros). Mais cette manne saisonnière ne suffit pas à faire vivre ces villages, plombés par un taux de chômage d'environ 15 % (6,2 % en moyenne dans le reste du Québec, selon Statistique Canada).

Comme Joanie Beaulieu, les jeunes partent étudier «en ville» et ne reviennent plus que pour les vacances. Alors la région se vide. À 23 ans, Jordan Nadeau, de Harrington Harbour, a vu partir la plupart de ses amis de lycée. «Sur les dix élèves de ma classe, sept vivent en ville.» Lui gagne sa vie dans une usine de transformation de poisson en Ontario. Même phénomène à Blanc-Sablon, bourgade d'un millier d'habitants, qui ne compte qu'une école. Malgré les emplois liés à l'hôpital, les jeunes s'en vont.

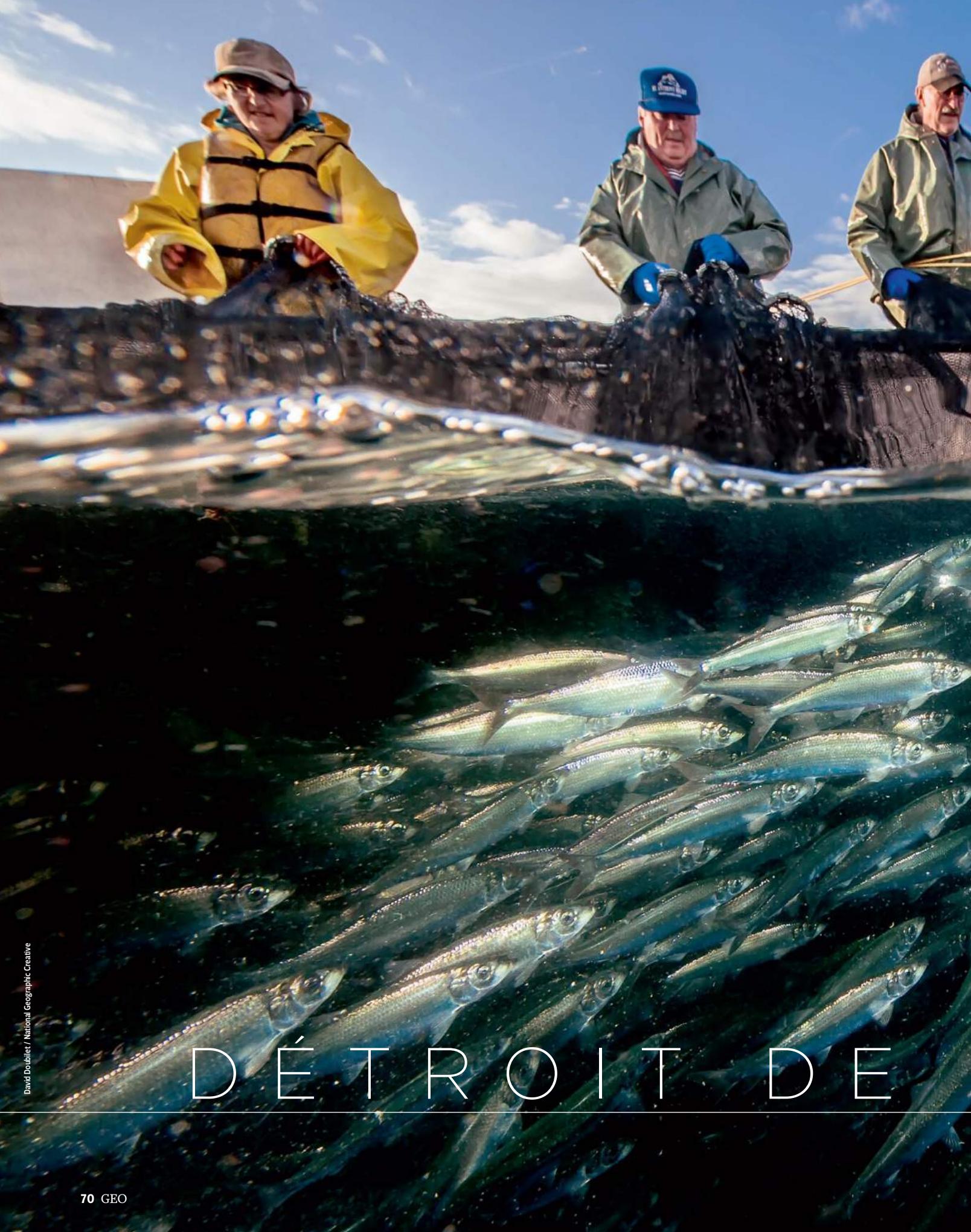
Les passagers du bateau finiront leur épopée... en avion

En temps normal, le *Bella Desgagnés* met donc quatre jours à relier Rimouski à Blanc-Sablon, et trois à faire le chemin inverse, avec ses soutes presque vides. Mais, cette fois-ci, après huit jours à longer la Basse-Côte-Nord, dont trois à dériver avec la banquise entre Saint-Augustin et Blanc-Sablon, le capitaine Hémarth finit par déclarer forfait. Aucun des trois brise-glaces qui ont tenté d'escorter le navire

n'est parvenu à tracer un canal jusqu'au terminus. Même habitués aux changements d'horaires imposés par la météo, les passagers commençaient à s'inquiéter. Diabétique, Jordan Nadeau n'avait plus qu'une dose d'insuline. Un couple voyageant avec une fillette de 2 ans avait épuisé sa réserve de couches. Et la météo n'annonçait aucun répit. Depuis Blanc-Sablon, le maire, Armand Joncas, a donc vu le bateau disparaître à l'horizon, en direction de la côte de Terre-Neuve, quarante-cinq kilomètres plus loin. C'est à Sainte-Barbe que seront débarqués les passagers, qui finiront leur épopée... en avion.

Joanie Beaulieu, elle, a pu s'épargner ces moments d'incertitude, puisqu'elle était descendue trois jours plus tôt à Tête-à-la-Baleine, où elle avait retrouvé sa mère. Dès le lendemain, elle était partie pêcher la truite sur un lac. «Aah, ma Basse-Côte m'avait tant manqué !», a-t-elle écrit avec bonheur par courriel quelques jours plus tard. Joanie passera toute la belle saison au village, où elle a décroché un boulot d'animatrice à la radio communautaire. Un jour, le monde sera à elle. En attendant, c'est l'eau salée du golfe du Saint-Laurent qui coule dans ses veines. ■

Agnès Gruda



DÉTROIT DE



B E L L E - I S L E

Dans le golfe du Saint-Laurent, ces pêcheurs remontent un filet frémissant de harengs. Réputé également pour sa morue, le détroit de Belle-Isle, aux confins du Québec et frontalier de la région du Labrador, fut, à partir du XVI^e siècle, sillonné par les marins scandinaves, bretons et basques.

RIVIÈRE

Sous le 60^e parallèle, dans le Grand Nord, au Nunavik, la Koroc étire ses méandres au pied des monts Torngat. Ce cours d'eau, qui sillonne le grandiose parc national Kuururjuaq, fut longtemps emprunté par les Inuits de la région afin de rallier la baie d'Ungava, où ce dernier se jette après 160 km de parcours.



K O R O C



Depuis l'île des Sœurs, celle de Montréal dévoile ses reliefs, dont la colline de Mont-Royal, au fond, ceinturée par l'un des plus vastes espaces verts de la ville.



UNE «GRANDE ÎLE» QUI CHANGE D'HORIZONS



Voilà que certains habitants de Montréal ont franchi le fleuve pour s'installer au vert. Alors, pour rester l'une des villes les plus attrayantes du Québec, la métropole redouble d'imagination.

PAR SUZANNE DANSEREAU (TEXTE)

Pietro Canali / Sime / Photononstop

Ieur pavillon vert avec jardin et piscine n'est qu'à cinq minutes à pied de la gare. Quelques centaines de mètres plus loin, la piste cyclable qui pénètre dans la forêt mène au parc national d'Oka, où une plage de sable doré invite à la baignade dans les eaux du lac des Deux-Montagnes. Avant la naissance de leur premier enfant, Rachel Tousignant, 37 ans, chargée de projets, et Frédéric Ouellet, 32 ans, mécanicien, ont déménagé à Deux-Montagnes et dit adieu à l'île de Montréal, située à une quarantaine de kilomètres de là : la deuxième île fluviale la plus peuplée au monde après

Manhattan, enserrée entre le fleuve Saint-Laurent et la rivière des Prairies. Pour le couple, fini le stress du déneigement obligatoire de la voiture en hiver sous peine d'amende, oublié les problèmes de stationnement. En train, Rachel rejoint plus vite son bureau du centre-ville que lorsqu'elle demeurait à Anjou, arrondissement mal desservi par le métro. Et, ici, une maison s'achète en moyenne l'équivalent de 195 000 euros, contre 336 000 dans la métropole. Irrésistible.

Ringarde, quêteine comme on dit ici, la banlieue de Montréal ? Peuplée de personnages fracassés comme dans *Mommy*, le film de Xavier Dolan ? Plus aujourd'hui. Il y a trente ans, 60 % de la population de la région métropolitaine de Montréal résidait sur l'île, selon les chiffres officiels. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 41 %. Désormais, on habite Longueuil ou Boucherville, sur la rive sud, Saint-Jérôme, Saint-Colomban ou Mirabel, sur la rive nord. Alors, face à cette hémorragie, l'île de Montréal, terre en forme de boomerang qui s'étend sur cinquante kilomètres de long et seize kilomètres en son point le plus large, est contrainte de réagir. De faire revenir l'emploi. De parier sur la jeunesse de sa population cosmopolite et les nouvelles technologies. Et, à •••

Longue de cinquante kilomètres, cette île fluviale ne connaît qu'une seule rivale : Manhattan

••• l'occasion de ses 375 ans cette année, de se refaire une beauté. C'est un phénomène inconnu en France : l'île de Montréal, 1,7 million d'habitants, un alignement de petits villages dont chacun a une histoire, est redopée par... sa banlieue. Pas de cités, peu de zones de non-droit minées par la pauvreté et le chômage, mais plutôt un paysage de maisons individuelles, le territoire des classes moyennes francophones avec enfants : la périphérie de Montréal ne ressemble pas à celle des métropoles françaises. Et, aujourd'hui, la vie est en train d'y prendre un tour complètement nouveau. «Finis les villes-dortoirs dépourvues de vie sociale, constate l'urbaniste Gérard Beaudet. Désormais, la périphérie offre aux habitants les mêmes avantages que le centre de Montréal.» Il y a encore une dizaine d'années, s'ils voulaient prendre le soleil à la terrasse d'un café, aller au théâtre, visiter des galeries d'art, découvrir la nouvelle gastronomie, s'approvisionner dans des épiceries fines ou encore goûter à la vie nocturne et aux festivals, les banlieusards devaient rejoindre, via l'un des nombreux ponts qui relient le continent à l'île, les boutiques de la rue Sainte-Catherine ou le quartier des Spectacles, à l'est du centre-ville, avec ses cabarets et ses théâtres. Même rituel de passage du fleuve pour étudier et travailler. Aujourd'hui, de grandes entreprises sont implantées en périphérie, comme Bell Canada, l'un des principaux opérateurs télécoms du pays, sur l'île des Sœurs, au milieu du Saint-Laurent. Et trois universités ont construit des annexes, à Laval, Longueuil et Saint-Jérôme, au pied des montagnes laurentiennes.

Cinémas, festivals... La culture franchit le Saint-Laurent

Toujours à Laval, 400 000 habitants, troisième ville du Québec, s'ouvrent désormais chaque année trois fois plus d'établissements qu'à Montréal. Et certaines adresses, comme le Boating Club, établi dans un ancien club nautique chic, figurent parmi les meilleures tables du Québec. Et pourtant, dans les années 1970, rappelle son maire, Marc Demers, on ne comptait aucun restaurant



le Santa Teresa, dans le centre-ville de Sainte-Thérèse, à quelques kilomètres de chez eux. La culture a franchi le Saint-Laurent. A Boucherville, située sur la rive droite, les maisons du XVIII^e siècle côtoient des manoirs à la française construits dans les années 2000. «Pourquoi exposer mes toiles à Montréal alors qu'ici le centre d'art me prête un local gratuitement et que mes invités n'ont pas de mal à se garer ?», remarque le peintre abstrait Claude Chartier, lors de son vernissage. Et puis il y a les nouveaux temples marchands, comme le DIX30, au sud de Montréal. Dans ce complexe commercial surgi de terre en 2006 sur d'anciennes

terres agricoles, on peut croiser des familles avec enfant, qui, plutôt que de chercher à se garer dans les artères congestionnées du centre-ville, ont préféré traverser le pont Champlain dans le sens inverse du trafic, pour «magasiner» (comprendre : faire leurs courses) dans les quelque 200 boutiques de cet empire du shopping ou déjeuner dans l'un de ses multiples restaurants.

Pendant ce temps, sur l'île, les commerçants de la rue Saint-Denis ou du boulevard Saint-Laurent, qui hier encore réignaient sur la mode et la décoration, accusent le coup. Là où la création et l'inventivité québécoises s'affichaient jadis, les pancartes «A louer» se multiplient à vitesse grand V. «Montréal n'est pas en déficit d'attraction», assure •••

sur le boulevard Saint-Martin, pourtant très bien situé.

Lorsque Rachel Tousignant et Frédéric Ouellet vivaient encore sur l'île de Montréal, il leur arrivait de sortir le samedi soir place des Arts, jouxtant le musée d'Art contemporain, pour assister à un concert pop dans le plus vaste complexe culturel du Canada. Terminé. En ce jour d'avril, ils reviennent de la première édition d'un nouveau festival de musique,



Photos : Philippe Renault / hemis.fr

Convertie au vélo, Montréal a aménagé près de 800 kilomètres de pistes cyclables.



Dans le quartier de la Petite-Bourgogne, la rue de Coursol est réputée pour ses maisons colorées à escalier.



Sur le Saint-Laurent, la Vague à Guy est un spot couru par les amateurs de kayak de rivière et de surf urbain.

●●● Max Wesler, l'un des responsables municipaux des politiques et stratégies résidentielles. En revanche, sa population change. Le départ en banlieue des familles est compensé par l'arrivée de nouvelles vagues d'immigrés italiens, haïtiens ou marocains qui, sur les traces de leurs aînés, s'installent dans l'arrondissement de Saint-Laurent – plus de 160 nationalités –, dans le nord de l'île. Pendant ce temps, les Français continuent à arriver au Plateau-Mont-Royal, surnommé par les agents immobiliers le nouveau département outre-mer. Une bonne partie des 68 000 Français inscrits au consultat général à Montréal y a déjà élu domicile. Débarquent aussi de jeunes créatifs canadiens anglophones venus de métropoles devenues inabordables, telles Toronto et Vancouver. Les étudiants étrangers, eux, sont plus de 30 000, dont un tiers de jeunes Français. Qualité de vie et d'enseignement : Montréal, qui compte quatre universités, dont la célèbre McGill, vient d'ailleurs d'être nommée, début 2017, ville universitaire la plus prisée au monde par les étudiants, dans le classement international QS Best Student Cities. Bref, la jeunesse est ici chez elle, particulièrement dans le vibrant arrondissement central de Ville-Marie, où 40 % de la population a entre 18 et 34 ans.

Au café du centre d'arts de Boucherville, un groupe de quatre garçons de 16 ans en débattent : «La ville, c'est là que tout se passe», dit l'un. «Moi, je suis trop bien ici, en banlieue, réplique l'autre. J'irai peut-être étudier et vivre ma vie de célibataire en ville, mais quand j'aurai des enfants, ce sera ici.» Alors, pour les retenir, Montréal

redouble d'efforts. Il a fallu en particulier s'attaquer aux friches industrielles couvrant un tiers de la superficie de l'île. Le projet Campus MIL, développé autour de l'ancienne gare de triage ferroviaire d'Outremont, inclut le nouveau complexe des sciences de l'université de Montréal, 1 000 logements, une bibliothèque, une école primaire et des incubateurs d'entreprises technologiques. Et c'est à Mile-Ex que les travaux ont démarré. Au milieu des années 2000, cet ancien quartier industriel ne payait pas de mine. Avec ses petites maisons d'ouvriers immigrants et ses usines de textile abandonnées tapissées de graffitis, il était l'un des plus pauvres du Canada. Il contrastait avec l'élégant Outremont, tout proche, avec ses folies architecturales et ses parcs égayés de fontaines et cascades.

Un Mile-Ex aux airs de Meatpacking District

Aujourd'hui, le Mile-Ex, de son vrai nom Alexandra-Marconi – l'entreprise Marconi, pionnière des télécommunications, y régnait jadis –, est le nouveau quartier en vue. Architectes, artistes et designers affluent vers ses anciens ateliers transformés en lofts, tout comme les entreprises du numérique et du jeu vidéo en quête de grands espaces industriels ouverts et lumineux. Rue Saint-Zotique, on fréquente le restaurant Manitoba, dont la cuisine à base de plantes sauvages attire jusqu'aux hipsters new-yorkais. Même effervescence trentenaire dans le bar Alexandra-platz – réputé pour ses cocktails, son vin nature ou sa bière locale – et au Dispatch, qui veut être le



Du belvédère de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, l'une des plus anciennes, on domine le Vieux-Montréal.



Le Festival international de jazz s'installe en juillet place des Festivals, immense agora du quartier des Spectacles.



Sable et brumisateurs. Chaque été, le Vieux-Port ouvre la plage éphémère de l'Horloge. Attention, baignade interdite !

Les rives du Saint-Laurent, assainies, font à nouveau rêver les Montréalais

meilleur café «troisième vague» de Montréal, comme on appelle ici un établissement où l'on choisit soi-même l'origine des grains torréfiés sur place. «On se croirait dans le Meatpacking District [ancien quartier des abattoir devenu un haut lieu de la vie culturelle new-yorkaise], vous ne trouvez pas?», dit Simon Quentin, le propriétaire du Manitoba. Et ce n'est pas fini! Après le Mile-Ex, et avant lui le Mile-End, siège de l'entreprise Ubisoft, et aujourd'hui en voie de gentrification, la nouvelle adresse qui monte est celle du DCMTL, pour District Central Montréal, à proximité du marché central, près du boulevard Saint-Laurent. Signe qui ne trompe pas: c'est ici, dans un ancien entrepôt, qu'a été organisée TEDxMontréal en 2016, une journée de conférences très courtes, où scientifiques, architectes, entrepreneurs et ingénieurs parlent de leurs idées ou de leur parcours original.

Cet été, serviettes et parasols envahiront la nouvelle plage

Et voilà que les rives du Saint-Laurent font à nouveau rêver les urbanistes. Les Montréalais reprennent contact avec leur fleuve alors que les activités du port et les autoroutes les en avaient longtemps éloignés. «Ils ont une relation à géométrie variable avec leur insularité, dit en riant Claire Poitras, spécialiste d'histoire urbaine à l'Institut national de la recherche scientifique, le CNRS québécois. A pied, dans le centre-ville, ils oublient qu'ils sont sur une île. Mais dès qu'ils sont bloqués sur un pont en voiture, elle leur revient rapidement à l'esprit!» La ville a entrepris de corriger le tir, d'assainir

les eaux du fleuve, très polluées jusqu'ici, et de créer un réseau de pistes cyclables et de parcs publics ouverts sur les berges. A la fin de l'été 2017, pour le 375^e anniversaire de leur ville, les Montréalais pourront sortir serviettes et parasols sur une nouvelle plage, celle de Verdun, un arrondissement proche du centre-ville. Dans la zone touristique du Vieux-Port, on ambitionne d'ouvrir une immense piscine flottante. La ville prévoit aussi d'aménager et de sécuriser l'accès à ses deux spots de surf fluviaux où se produit un étonnant phénomène naturel de vagues stationnaires - créées par la vitesse de l'eau sur le fonds rocheux -, baptisées Vague à Guy et Habitat 67, pour le plus grand bonheur des fans de glisse.

Les baby-boomeurs, parmi les premiers à avoir choisi la banlieue pour sa qualité de vie, n'entendent pourtant pas quitter la périphérie. Et leurs enfants? «Je viens pas de la banlieue/ Je viens de Laval/ Et je la vois dans ta face/ La petite indifférence», écrit la jeune auteure Mélanie Jannard, emblématique de cette génération, dans un récent recueil de poésie dédié aux nouvelles voix qui s'élèvent de l'autre côté du fleuve (*Cartographies II : Couronne nord*, éd. La Mèche). Une chose est sûre: cet été, à l'occasion de l'anniversaire de leur ville, tous viendront assister sur le Vieux-Port au grand spectacle multimédia gratuit du metteur en scène Daniele Finzi Pasca, dédié à l'histoire du Saint-Laurent, ce fleuve qui, avant d'ouvrir le Québec sur le monde, donne un destin commun à la «grande île» et à sa banlieue. ■

Suzanne Dansereau

EN COUVERTURE | Québec

ROCHER

C'est l'un des symboles de la Gaspésie. Face au village de Percé, ce gros rocher calcaire avec son obélisque était jadis rattaché au continent. Ses falaises de 90 m de haut servent de nichoirs aux oiseaux marins – guillemots, mouettes et autres cormorans. A marée basse, un cordon littoral le relie à la terre.

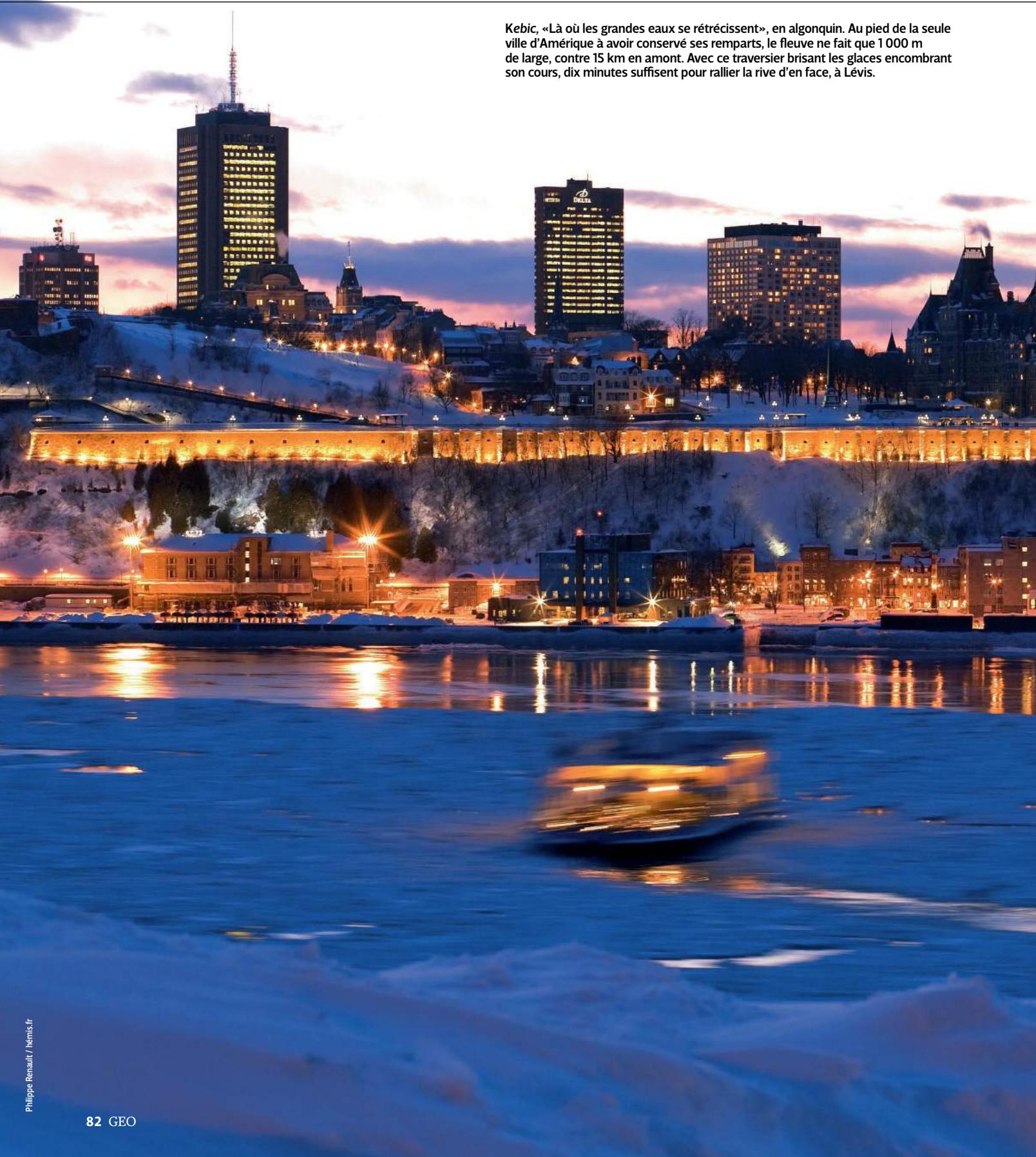


PERCÉ



VILLE DE

Kebic, «Là où les grandes eaux se rétrécissent», en algonquin. Au pied de la seule ville d'Amérique à avoir conservé ses remparts, le fleuve ne fait que 1 000 m de large, contre 15 km en amont. Avec ce traversier brisant les glaces encombrant son cours, dix minutes suffisent pour rallier la rive d'en face, à Lévis.



QUÉBEC



LE SAINT-LAURENT CÔTÉ JARDIN

On y produit fraises et cidre, poutine au foie gras et fromage... Cette terre où vécut le chanteur Félix Leclerc est restée fidèle à sa vieille devise, accueillir et nourrir.

PAR JULES PRÉVOST (TEXTE)

Alexandre Faille rapporte au centre-ville de Québec des trésors trouvés sur une île. Mais, dans le coffre de son pick-up, ni pièces d'or, ni joyaux. Seulement les premières asperges, la rhubarbe, la camomille, les pissenlits, les radis et les livèches fraîchement cueillis dans son potager de l'île d'Orléans, à une quinzaine de kilomètres de là. Des pousses de printemps aux ultimes récoltes de la mi-novembre, le maître jardinier du Panache de l'auberge Saint-Antoine, célèbre table gastronomique de la capitale de la province, fournit son chef, Julien Ouellet, en légumes bio, cultivés dans l'un des berceaux de l'Amérique française [voir notre chronogiel], qui est aussi l'un de ses plus anciens garde-manger. De cette époque où le Québec était encore un mor-

ceau de la Nouvelle-France, l'une des colonies françaises sous l'Ancien Régime, l'île d'Orléans a conservé un exceptionnel patrimoine d'églises et de demeures bicentenaires qui lui ont valu d'être classée, en 1970, arrondissement historique de la ville de Québec. Et sa devise : «J'accueille et je nourris.» Plus de 90 % des sols fertiles de cette terre nourricière de trente-quatre kilomètres de long sur huit de large, soumise au microclimat du fleuve Saint-Laurent, sont toujours occupés par des parcelles agricoles appartenant à 173 fermes. Des bandes de terres cultivées qui remontent du rivage jusqu'au centre de l'île, et dont la forme rectangulaire n'a pratiquement pas changé depuis l'attribution, dans les années 1650, des concessions aux premiers colons.

L'été, quand les rayons du soleil donnent des reflets dorés aux champs de céréales, jouent avec les branches des érables ou des pommiers et réchauffent les grappes de raisin sur leur cep, les épicuriens de la capitale du Québec affluent ici. Juste avant la chute Montmorency, ils tournent sur le pont de l'île d'Orléans, qui enjambe le fleuve sur 1 700 mètres. Quelques minutes suspendues au-dessus du Saint-Laurent, durant lesquelles certains coupent l'autoradio pour «laisser les actualités du côté de la ville», alors que d'autres ouvrent les fenêtres pour sentir le vent frais, admirer le paysage et le tapis blanc des oies sauvages, avant d'emprunter la

route qui ceinture l'île. Les soixante-huit kilomètres de l'ancien chemin Royal, tracé en 1744, relient les six villages et leurs 7 000 habitants, dont certains, comme les Roberge, les Létourneau ou les Pouliot, descendant des 300 premières familles à s'être implantées ici.

On se laisse alors guider par ses sens aux aguets. Cidre, fruits, vin, mais aussi chocolat, produits laitiers – le paillason de l'île, une faisselle séchée six jours et rôtie à la poêle, qui aurait été le premier fromage fabriqué en Amérique – ou confitures : des centaines de pancartes invitent à faire de l'autocueillette ou à acheter les préparations locales, pour certaines serties du logo «Savoir-faire Ile d'Orléans», qui garantit la provenance des produits.

Ici, comme l'explique Jean-François Emond, 52 ans, éleveur d'oies et de canards, on vient «partager une expérience et un mode de vie». Chez lui, à la Ferme d'Oc, dans le hameau de Sainte-Famille, il a installé un *food truck*, ou plutôt une *food roulotte*, comme on dit au Québec, où l'on peut déguster, l'été, des classiques de la cuisine de la province : la *guédille* (un pain à hot dog garni, ici de salade, d'œufs de cane et de mayonnaise), ou la fameuse poutine, un copieux casse-croûte à base de frites... L'une des meilleures de la province, et pour cause : la sauce est au foie gras produit sur place. «Tout vient de l'île, sauf le café, précise Jean-François Emond. Même notre eau

ORLÉANS



Robert Chiasson / All Canada Photos / Agefotostock

Sur l'île, les champs rectangulaires s'étirent depuis l'eau jusqu'en son centre, comme à l'époque des premiers colons.

pétillante est parfumée de sirops locaux, comme le cassis de chez Monna & Filles.» Une institution depuis cinq générations, fondée par un natif de l'Hérault.

Dans l'exploitation familiale de Jean-Pierre Plante, producteur de fraises à Saint-Laurent-de-l'Île-d'Orléans, la quatrième génération d'agriculteurs travaille certaines parcelles depuis deux ans sans engrais ni pesticides. Jean-Julien Plante, le fils de Jean-Pierre, espère devenir un jour le sixième exploitant certifié bio de l'île. Il peut prendre exemple sur le fameux potager d'Alexandre Faille, un lopin de 2 000 mètres carrés appartenant au restaurant le Panache mais situé au milieu de ses terres. Dans son sanctuaire «bio-intensif» – une technique agricole employée sur de petites surfaces et qui optimise les cultures avec des plantations plus serrées –, Alexandre a installé des nichoirs pour attirer des oiseaux qui serviront d'insecticides naturels. Pendant ce temps, à quelques centaines de mètres de son

potager, des travailleurs agricoles venus d'Amérique centrale – certains s'installent sur l'île six mois par an à l'occasion de la saison des semis puis des récoltes – s'emploient à planter des graines de fraisiers. Si Horatio Walker, figure de la peinture canadienne, né en 1858 et ayant vécu sur l'île, était venu au monde cent ans plus tard, il aurait pu immortaliser ces personnages courbés plutôt que ses célèbres paysans en plein labour, accrochés à leurs charrues. Mais il aurait retrouvé les mêmes paysages bucoliques.

En été, le jaune des foin tranche avec le vert des épinettes

Cathy Lachance, 45 ans, est l'une de ses héritières spirituelles. Son chevalet presque toujours dans le coffre de sa voiture, elle sillonne l'île à la recherche «de lumières et d'ambiances». Elle installe souvent son matériel dans ce que les îliens appellent «le désert», un surplomb du centre, que l'on rejoint par la route du Mitan, l'une des plus

belles, bordée de champs puis de forêts d'épinettes et de sapins. «En été, le jaune des meules de foin contraste avec le vert des épinettes [épicéas, en québécois], explique l'artiste. Quand je suis ici, j'ai l'impression de vivre à une autre époque.»

En ce matin de mai, le temps, c'est vrai, semble s'être arrêté. Vent, calme et silence : on s'attendrait presque à voir surgir le fantôme de Félix Leclerc, mort en 1988, qui passa sur l'île les dix-huit dernières années de sa vie. «Pour supporter/ Le difficile/ Et l'inutile/ Y a l'tour de l'île/ Quarante-deux milles/ De choses tranquilles/ Pour oublier/ Grande blessure/ Dessous l'armure/ Été, hiver/ Y a l'tour de l'île/ L'île d'Orléans», chantait-il. Aux Ancêtres, une auberge-restaurant de Saint-Pierre que fréquentait le plus célèbre auteur-compositeur du Québec, la famille Gosselin a pris soin de conserver au menu la soupe aux pois jaunes qu'il aimait savourer. Parfois, on entend un coq chanter : c'est celui du voisin. ■

LE BERCEAU DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

1535

Jacques Cartier est le premier Européen à découvrir cette terre. L'explorateur la nomme île de Bacchus, en raison de ses vignes sauvages, puis la rebaptise en l'honneur du duc d'Orléans, qui deviendra le roi Henri II.

1650

Des colons français arrivent sur l'île et démarrent une agriculture de subsistance.

1888

Le peintre Horatio Walker s'installe à Sainte-Pétronille et immortalise sa nature et ses scènes paysannes.

1935

Le pont reliant l'île à la ville de Québec est inauguré.

1970

Orléans est classée arrondissement historique. Le chanteur Félix Leclerc déménage à Saint-Pierre après y avoir construit lui-même sa maison.

2007

L'île est le premier territoire québécois à être protégé par un label garantissant la provenance de ses produits.



DÉCOUVREZ L'ÎLE EN VIDÉO SUR
bit.ly/geo-video-ile-orleans



ARCHIPEL -DE -

Le littoral de ce parc national, sur la côte nord du golfe du Saint-Laurent, est bordé d'étonnantes monolithes de calcaires érodés par les éléments. A chaque terre ses sculptures naturelles. Celle au premier plan, plantée sur les rives de l'île de Niapiskau, est surnommée la Bonne Femme.

MINGAN



EN COUVERTURE | Québec

ÎLES DE LA



MADELEINE



Des pétoncles et des histoires de marins... Dès que la neige s'efface devant la belle saison, les îles de la Madeleine sont une destination courue par les Montréalais. Cet archipel, situé au centre du golfe du Saint-Laurent, recense plus de 10 000 insulaires, les Madelinots, la plupart descendant d'Acadiens.





Plongeant de 76 mètres dans un canyon de 3 kilomètres de long, la chute Vauréal est l'une des merveilles de cette terre sillonnée de cours d'eau, à une



L'ÎLE DE LA TENTATION... POUR L'OR NOIR

Ignorée par les ferries, peuplée de 211 habitants et 200 000 cerfs, la «perle du Saint-Laurent» avait du mal à imaginer l'avenir. Jusqu'à ce qu'elle se découvre d'énormes réserves de pétrole. Et que la zizanie commence.

PAR JULES PRÉVOST (TEXTE)

Des cascades, aux reflets arc-en-ciel, dans un théâtre naturel à l'exceptionnelle beauté. Des forêts de résineux percées de lacs poissonneux et striées de rivières à saumons. Près de 200 000 cerfs de Virginie et la plus grande colonie québécoise de pygargues à tête blanche, ce rapace au bec jaune emblème des Etats-Unis. Et tout juste 211 habitants, vivant à Port-Menier, village dont la rue aux maisons colorées qui suit le trait de côte salue les premiers jours du printemps, après de longs mois sous la neige. L'île d'Anticosti, une terre de la taille de la Corse – 8 000 kilomètres carrés, dont 572 protégés dans un parc national – n'est pas

surnommée pour rien «la perle du Saint-Laurent». C'est un joyau posé dans l'écrin du golfe. Mais, depuis quelques années, elle doit compter avec un nouveau venu : le pétrole. Selon un rapport de consultants spécialisés, paru en 2011, Anticosti recèlerait des réserves de quarante milliards de barils de pétrole de schiste, soit environ trois siècles de consommation pour la province du Québec. Impossible de savoir ce qui est réellement exploitable. La canadienne Pétrolia souhaiterait y mener «trois forages exploratoires avec fracturation hydraulique d'ici fin 2017», explique Jean-François Belleau, son directeur des relations publiques. Les premières forées pourraient débarquer dans les mois à venir. Sauf qu'ici la perspective de devenir un émirat du golfe... du Saint-Laurent n'est pas du goût de tous les insulaires.

Découverte par Jacques Cartier en 1535, Anticosti fut pendant plus de quatre cent cinquante ans la propriété privée de riches hommes d'affaires venus exploiter ses forêts. Au tournant du XIX^e siècle, le chocolatier français Henri Menier y introduisit les premiers cerfs de Virginie, pour satisfaire ses appétits de chasseur, et obligea à déménager les villageois qui vivaient vers la côte, dans un lieu qu'il baptisa Port-Menier. De là, il était plus facile d'exporter le ●●●



Mathieu Dupuis

centaine de kilomètres des côtes du continent.



••• bois vers le continent. En 1926, Anticosti passa entre les mains d'une autre firme forestière. Et ce n'est qu'en 1974 que l'île fut rachetée par le gouvernement québécois. Aujourd'hui, on n'y compte que trente-neuf personnes de moins de 34 ans, et Port-Menier a perdu 20 % de sa population en vingt-cinq ans. Pour l'instant, l'île survit grâce aux 5 000 chasseurs qui viennent chaque année traquer les cerfs de Virginie. Avec ses 575 kilomètres de côtes, l'endroit est un paradis potentiel pour la grande randonnée. Mais promouvoir cette activité est compliqué, en raison de la grande difficulté d'accès à l'île. Aucun service quotidien de traversier (ferry) ne la relie au continent. En hiver, les habitants dépendent des Piper Navajo, les avions à cinq places de la compagnie Air Liaison, souvent bloqués par la brume. Dix mois durant, il y a aussi le passage du bateau *Bella Desgagnés* (voir notre reportage p. 64).

Alors certains, inquiets de voir leur village mourir, sont prêts à franchir le Rubicon et à laisser faire ce qu'on nomme ici «les pétrolières». Anne-Marie Dredsell, 73 ans, gérante de Chez Anne-

BAMBI, TERREUR DES SAPINS

Chacun les voit partout, du phare de Pointe-Carleton (ci-dessus) aux rues de Port-Menier, dans les forêts de l'intérieur ou en bord de mer. Les rares touristes débarquant à Anticosti les trouvent exotiques et «mignons». Pourtant, les cerfs de Virginie sont une plaie pour les arbres de l'île, en particulier les sapins. Car rien ne résiste à leur voracité, y compris les épicéas, dont ces animaux ne sont pas habituellement friands. Lorsqu'ils furent introduits sur l'île, en 1896, par le chocolatier français Henri Menier, les cerfs n'étaient que 220. Mais, sans prédateur autre que l'homme, leur population a explosé, pour atteindre désormais 200 000 têtes. Les scientifiques estiment qu'Anticosti devrait prendre des mesures drastiques et réduire leur nombre à environ 60 000. En attendant, faute de mieux, les plus beaux arbres sont soigneusement entourés de clôtures, qui se dressent jusqu'à quatre mètres de haut.

Marie, l'un des deux gîtes du village, avoue «ne pas être nécessairement pour l'exploitation du pétrole... mais il faut bien créer des emplois. Ici, il n'y a plus aucune activité, et les jeunes abandonnent Anticosti.» Anne-Marie elle-même envisage de s'installer sur le continent. Tout comme le guide de chasse Michel Charlebois, qui a mis en vente sa maison, pourtant construite de ses propres mains.

Un risque de pollution des nappes phréatiques

Installé depuis vingt et un ans sur l'île, John Pineault, le maire de Port-Menier, est quant à lui l'un des plus farouches opposants aux compagnies pétrolières. «Si elles débarquent avec leurs foreuses, j'irai sur le quai avec les habitants pour les empêcher», tonne ce paysagiste taillé comme un bûcheron. Son élection, l'an dernier, n'a pas été facile. La campagne s'était transformée en référendum pour ou contre le pétrole. John Pineault l'a emporté avec... huit voix d'avance seulement. Pour sanctuariser son île, l'élu a monté un dossier, transmis au gouvernement canadien, demandant qu'elle soit inscrite au patrimoine mondial de l'humanité. John Pineault y décrit les trésors de son île. Parmi eux, les fossiles de trilobites et de céphalopodes le long des rivières, qui datent de la première grande extinction. Il y est aussi question du patrimoine immatériel. Car, pour les marins, l'île serait maudite. Les récits de naufrages sont innombrables, et un tour en kayak le long des côtes suffit pour constater la réalité de la légende. Epaves de chalutiers échoués et de balayeurs de mines encastrés dans la roche... Plus de 400 navires reposeraient ici. Des destins funestes qui valurent au XIX^e siècle à «la perle du golfe» le

L'hiver, l'île dépend des Piper Navajo, de petits avions à cinq places

surnom moins sympathique de «cimetière du golfe» et incitèrent les autorités à construire sept phares, entre 1831 et 1918.

L'île était sur le radar des industries extractives depuis les années 1960. Mais ce sont les techniques récentes de fracturation hydraulique permettant d'exploiter les gisements non conventionnels de pétrole de schiste, auparavant considérés peu rentables, qui ont relancé le sujet. Les membres de l'ONG de défense de l'environnement Nature Québec, engagée dans le combat «contre ce projet insensé», pointent une «aberration économique». Car, en réalité, seuls 1 à 10 % des réserves de pétrole recensées à Anticosti seraient exploitables. «Il faudrait construire pratiquement toutes les infrastructures : routes, oléoducs, terminal, fait remarquer Sophie Gallais, chargée de projet pour Nature Québec. De plus, avec la fracturation hydraulique, il y a un risque de contamination des nappes phréatiques par un déversement de pétrole brut dans cette zone karstique, riche en gouffres.»

Un courant de sympathie à travers tout le Québec

En avril dernier, face aux campagnes d'associations écologistes, dont une pétition signée par plus de 25 000 personnes, le Premier ministre du Québec, Philippe Couillard, a annoncé avoir engagé des négociations avec Pétrolia pour arrêter son programme d'exploration. Problème : la firme réclame au gouvernement québécois 200 millions d'euros pour les investissements déjà menés. «Il est de l'intérêt du gouvernement québécois de poursuivre les travaux», maintient Jean-François Belleau, de la compagnie pétrolière.

En attendant, un vent de zizanie souffle discrètement à Port-Menier, entre deux bourrasques



Mathieu Dupuis

de neige. «Le sujet est tabou, souligne le fermier Eric Perreault. Les insulaires n'aiment pas afficher leur opinion, de peur d'être mal jugés par la communauté.» Barbe rousse piquée de poils blancs, l'homme accueille le visiteur sur son terrain au milieu des bois, parmi les poules et les bœufs. Dans sa serre, où poussent des légumes bio, tourne en boucle une chanson reggae-funk de Captain Dandelion, une figure de la scène engagée québécoise. «Manger local, c'est tout à fait génial», répète le morceau. «Je suis venu sur l'île il y a huit ans pour profiter de sa beauté, de sa qualité de vie, et y élever mes enfants, pas pour voir s'élever des forages», résume Eric Perreault, l'un des rares résidents à prendre publiquement position contre Pétrolia.

Le fait qu'une partie des habitants ne se prononce pas ouvertement s'explique par l'histoire des lieux, remarque John Pineault : «L'île a longtemps vécu selon le bon vouloir de son propriétaire, dans une forme de management patriarcal. Alors les

plus anciens se disent : pourquoi pas aujourd'hui la Pétrolia ?»

Désormais, l'élu entend bien «que les Anticostiens prennent en main leur destin». D'ici à la fin de l'année, leur avenir sera éclairci. Confiant, le maire reconnaît avoir déjà gagné un combat, celui de la communication. «Grâce à notre lutte, nous avons suscité un courant de sympathie chez les Québécois, dit-il. Le téléphone de la mairie sonne, et nous recevons par courriels des demandes d'information tous les jours. L'histoire est de notre côté. Si nous sortons victorieux, ce sera enfin l'occasion de passer au développement durable et de mettre en valeur notre capital nature. Les investisseurs verts sont prêts.» Parmi les messages de soutien, des demandes de jeunes Français cherchant à s'installer sur place. Frederick Lee, l'un des fonctionnaires de Port-Menier, a proposé de les héberger en attendant de leur trouver un logement... ■

Drossé sur le rivage, le navire de pêche Le Calou est l'une des 400 épaves recensées sur les côtes de l'île. Anticosti, souvent entourée de brouillard, est réputée pour ses récifs et ses hauts fonds piégeux.

Jules Prévost



DÉCOUVREZ L'ÎLE EN VIDÉO
SUR bit.ly/geo-video-anticosti

UN GRAND BOL D'AIR QU'ÉBÉCOIS

En mer ou sur terre, du Grand Nord au sud de la province, dix étapes pour profiter pleinement de l'été.

PAR JULES PRÉVOST ET JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTES), HUGUES PIOLET (CARTE)





LES PARTENAIRES QUI NOUS ONT AIDÉS POUR CE DOSSIER

S'ENVOLER VERS LE QUÉBEC

Air Canada (aircanada.com), principale compagnie aérienne nationale, propose des vols long-courriers depuis Paris, Lyon, Nice et Marseille, en période estivale, avec escale à Montréal ou Québec. À partir de 679 € A/R Paris-Québec, tel. depuis la France : 0825 880 881 (0,15 €/min).

EMBARQUER À BORD

En été, il faut réserver très à l'avance auprès de la compagnie Relais Nordik (relaisnordik.com) afin de prendre place à bord de son cargo ravitailleur qui cabote le long du littoral méconnu de la Basse-Côte-Nord. Compter 442 € et 7 jours de mer, pour faire l'A/B entre Rimouski et Blanc-Sablon.

VISITER L'ÎLE D'ANTICOSTI

Depuis Québec, on prend d'abord l'avion pour Sept-Îles à bord d'un vol Air Canada. Puis on poursuit vers Port-Méier avec Air Liaison (airliaison.ca). Pour découvrir la chute Vauvrel et autres merveilles naturelles, contacter les guides du parc national d'Anticosti (sepaq.com).

GRAND REPORTAGE



La Vieille Ville, avec ses édifices en banco (un mélange d'argile et de paille), a été inscrite au patrimoine mondial de l'humanité en 2013. Sa richesse architecturale témoigne des années fastes, quand tout le Sahara venait y commercer.



AGADEZ LE PHÉNIX DU DÉSERT

La belle cité ocre, carrefour de l'Afrique saharienne, a connu son âge d'or entre le XI^e et le XX^e siècle. Avant de tomber dans l'oubli, dans une région classée zone à risque en raison de la menace djihadiste. Aujourd'hui, la «porte du Ténéré» fait tout pour retrouver sa grandeur passée.

PAR ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI (TEXTE)
ET PASCAL MAITRE (PHOTOS)





APRÈS DES ANNÉES PASSÉES DANS L'OMBRE, LA VILLE REVIENT DANS LA LUMIÈRE

Une petite révolution, alors qu'ici l'électricité est rare. La nuit, ces panneaux solaires installés en 2016 illuminent la principale artère d'Agadez, rebaptisée boulevard Kaocen en hommage à un guerrier touareg qui combattit les troupes françaises en 1916.



**CHAQUE JOUR,
DES CAMIONS DÉBARQUENT LEUR FLOT DE MIGRANTS DÉSÉSPÉRÉS**

Agadez est le passage obligé des migrants en partance pour la Libye. Ils espèrent y trouver un emploi ou rejoindre l'Europe par la Méditerranée. Mais beaucoup finissent par rentrer, sans le sou, après avoir été maltraités ou réduits en esclavage.







D

es troupeaux de chèvres et des marchands tirant leurs ânes se hâtent dans le dédale des maisons en terre crue. Il est 17 heures, et l'harmattan se lève. Comme souvent en hiver, Agadez s'enveloppe d'un épais nuage de sable, qui ne parvient pas à masquer les boubous éclatants. Au loin se dresse le minaret de la grande mosquée, le plus haut jamais construit en banco, ce mélange d'argile et de paille qui fait la beauté ocre de la cité historique d'Agadez, inscrite au patrimoine mondial de l'humanité depuis 2013. A l'abri dans son palais du XV^e siècle, le sultan Oumarou Ibrahim Oumarou, 50 ans, yeux cernés de khôl et visage encadré par un long turban indigo, s'apprête à recevoir ses ministres. Symbole de l'autorité traditionnelle, doté d'une fonction plus morale qu'officielle, le sultan de l'Aïr – du nom du massif qui s'étend au nord de la ville – veille à faire régner la paix et l'unité sur une région de 667 779 kilomètres carrés. La moitié nord du Niger. Et le contexte international ne joue pas en sa faveur.

Ancienne cité caravanière, foyer multiculturel où cohabitent Touaregs, Haoussas, Toubous, Peuls et Arabes, Agadez entend renouer avec son âge d'or, du XI^e au XX^e siècle, lorsqu'elle était un carrefour du commerce transsaharien (son nom viendrait de *tegadast*, «visite» en tamacheq, la langue des Berbères). «Porte du désert» – le Ténéré que sillonnaient les bolides du Paris-Dakar, mais aussi les tranquilles amoureux du Sahara –, elle vécut du tourisme jusque dans les années 1990. Les rébellions touarègues, puis l'implantation de groupes djihadistes aux frontières du Niger – Boko Haram au Nigeria, Aqmi (Al-Qaïda au Maghreb islamique) au Mali, Daech en Libye – déstabilisèrent la zone. Et plongèrent la ville dans l'oubli.

Sur la carte du Quai d'Orsay, Agadez est le seul point orange («Déconseillé sauf raison impérative») dans un immense secteur, de la Mauritanie à l'Egypte, classé rouge («Formellement déconseillé»). «Il faut sortir le désert de la zone rouge ! tonne le sultan. Agadez sans ses étrangers n'est pas Agadez.

Le soir, les jeunes Touaregs aiment se retrouver dans les bars à chicha. Oasis de relative sécurité, Agadez est une ville où l'on peut sortir.

Nous sommes fiers du rôle de carrefour qu'a joué notre cité, et les Agadéziens regrettent ces voyageurs qui nous ouvraient sur le monde.» Isolée, en proie aux coupures d'eau et d'électricité, manquant de tout dans un pays classé 187^e sur 188 selon l'Indice de développement humain des Nations unies, Agadez semblait sur le point de s'asphyxier.

Pourtant, depuis peu, un vent nouveau souffle sur la belle saharienne. En 2016, le Niger a débloqué quarante milliards de francs CFA (soixante millions d'euros) pour rénover les infrastructures locales lors de la fête de l'Indépendance à Agadez, en décembre dernier, baptisée pour l'occasion Sokni («exposition de la beauté» en tamacheq). Du jamais-vu. L'idée était de promouvoir la ville auprès

des investisseurs et d'affirmer son retour sur la scène touristique. Au crépuscule, le minaret de la mosquée du sultan s'illumine désormais comme par magie. «C'est le XV^e siècle en lumière», plaisante son aîtesse. Des panneaux solaires ont fait leur apparition depuis la fête. Ils bordent sur sept kilomètres la principale artère, le boulevard Kaocen.

Sur le tarmac de l'aéroport Mano-Dayak, des hommes d'affaires, des commerçants nigériens et des expatriés européens débarquent dans la chaleur suffocante : 40 °C en moyenne pour l'une des villes les plus chaudes du monde. Le tout nouveau salon VIP accueille ministres et personnalités locales.

Agadez se désenclave par la voie des airs. Depuis 2014, la compagnie nationale Niger Airlines dessert la ville quatre fois par semaine depuis la capitale, Niamey. Permettant ainsi d'éviter un trajet infernal par la «route de l'uranium», 1 000 kilomètres de bitume construits par Areva dans les années 1970 pour acheminer le *yellow cake* depuis les mines d'Arlit, au nord d'Agadez, jusqu'à Cotonou, au Bénin. «Les investissements de l'Etat pour Sokni ont permis une importante transformation de la ville, se félicite Rhissa Ag Boula, ancien chef rebelle touareg, président du comité d'organisation de Sokni. L'implication de la population dans la

OBJECTIF : SORTIR LE DÉSERT DES ZONES DÉCONSEILLÉES PAR LE QUAI D'ORSAY



ARTISANAT, NÉGOCE, AGRICULTURE... LES AGADÉZIENS RÊVENT DE REBÂTIR LEUR ÉCONOMIE

La ville vit surtout des activités liées aux migrants. Mais beaucoup d'habitants espèrent le retour des touristes, misant sur le patrimoine exceptionnel d'Agadez, dont témoigne le minaret de la grande mosquée, à gauche, mis en lumière depuis peu.





Ces jeunes Gambiens ont trouvé refuge dans un «ghetto» du quartier de Katanga, un centre d'hébergement clandestin pour les migrants illégaux. Leur objectif final : l'Allemagne. Chacun doit réunir 450 euros pour passer en Libye. Le tarif a triplé en quelques mois.

••• consolidation de la paix promet une reprise des activités touristiques. Nous y croyons, malgré le contexte d'insécurité qui entoure le Niger.» Rhissa Ag Boula est à l'initiative du premier vol Paris-Agadez depuis 2007, qui a marqué la fête. «L'émotion était à son comble à l'aéroport, les gens pleuraient !» raconte Moussa Hama Bachar, ancien guide touristique au chômage. La ville a accueilli une centaine de visiteurs, familiers de la région, souvent membres d'associations. Mais l'impressionnant dispositif militaire et les consignes du Quai d'Orsay les ont dissuadés de pousser le voyage plus loin. Injustifié pour les habitants : «Les attentats ont lieu à des centaines de kilomètres, dans le triangle frontalier avec le Mali et le Burkina Faso, ou à la frontière tchado-nigériane», souligne Mawli Dayak. Né à Agadez il y a quarante ans, le fils de Mano Dayak – ardent promoteur de l'unité touarègue et l'un des principaux chefs de la rébellion avant sa mort dans un crash aérien en 1995 – est convaincu qu'il faut relancer l'activité touristique : «Il n'y a pas de problèmes de sécurité à l'intérieur du Niger, assure-t-il. Ici, les gens ont hâte de renouer avec les années généreuses.» En attendant, dit-il, la plaie du pays, c'est le chômage et l'absence de perspectives qui poussent les jeunes vers le djihad ou le trafic.

Il est 14 heures, et la voix du muezzin retentit sur Agadez. Comme tous les vendredis, des centaines de fidèles occupent les ruelles qui entourent la grande mosquée et se prosternent, formant un patchwork de couleurs qui s'étend jusqu'au marché. Dans ce pays où 95 % de la population est musulmane, l'islam traditionnel soufi représente le courant majoritaire. Réputé modéré, est-il pour autant un rempart face à l'extrémisme religieux ? «Ce qui est arrivé dans le nord du Mali n'est pas une fatalité, assure Liman Ahar Fidjaji, l'imam de la grande mosquée. Mais il faut se montrer très vigilant, car les groupes terroristes recrutent parmi les musulmans en les attirant par l'argent ou la drogue.»

L'imam préside depuis 2006 l'Observatoire religieux pour la prévention et la gestion des conflits : «Nous organisons des tournées de sensibilisation contre la progression du radicalisme religieux dans la région. Les nomades nous informent dès qu'un prêcheur étranger se manifeste», explique l'imam, vieil Agadézien qui a fait cinq fois le hadj, le pèlerinage à La Mecque. A l'heure de la prière, le temps s'arrête, plongeant la ville dans le silence. Puis la vie reprend son cours, les moteurs vrombissent, les barbiers et marchands de fruits installent leurs étals. Les Agadéziens



échangent des nouvelles, tapis de prière sous le bras. Et le soir, face au luxueux hôtel de la Paix, la jeunesse locale, filles et garçons mélangés, fume le narguilé dans les bars à chicha.

Agadez serait-elle une oasis de paix dans un pays en proie aux incursions de groupes djihadistes ? Depuis l'enlèvement de sept employés d'Areva par Aqmi en 2010, plusieurs attentats revendiqués par des terroristes venus du Nigeria ou du Mali ont ensanglanté le sud du Niger. Le Nord, lui, subit les répercussions du chaos libyen. Ainsi, la passe de Salvador, carrefour désertique et stratégique aux confins du Niger, de la Libye et de l'Algérie, est-elle devenue un refuge pour les djihadistes et un

repaire de trafiquants d'hommes, d'armes et de drogues. C'est là qu'en 2015 des parachutistes sont intervenus dans le cadre de Barkhane, l'opération française au Sahel, pour tenter de contrôler la zone et de déstabiliser le trafic. Les forces françaises, qui collaborent avec l'armée nigérienne, ont deux bases

avancées, l'une à Aguelal, près des mines d'uranium d'Arlit, l'autre à Madama, à 100 kilomètres de la Libye. «Il s'agit de protéger les intérêts d'Areva, de stopper les éventuelles incursions djihadistes et d'avoir une influence dans la passe de Salvador, zone de connexion essentielle», analyse Yvan Gui-

chaoua, chercheur à la Brussels School of International Studies et spécialiste du Sahel.

Ce couloir stratégique n'échappe pas non plus à la vigilance de l'armée américaine, qui finit d'installer une immense base militaire (la deuxième d'Afrique après Djibouti) destinée aux drones, près de l'aéroport d'Agadez. Selon les services de communication d'Africom, le commandement des Etats-Unis

pour l'Afrique, cette base, qui vise à «soutenir les efforts des partenaires africains sur les problèmes de sécurité régionale», est conçue pour accueillir 350 militaires et abriter deux mégadrônes, capables de frapper au Nigeria, au Mali ou en Libye. Son enceinte hérissée de barbelés s'étend sur •••

À L'HEURE DE LA PRIÈRE, LE SILENCE ENVAHIT LES RUES

En février dernier, 300 passeurs étaient rassemblés à la Bourse du travail d'Agadez, à l'initiative de l'Union européenne et du gouvernement local. Une réunion qui avait pour but d'inciter ces acteurs de l'immigration clandestine à la reconversion.



A Tabelot, à l'est d'Agadez, ces hommes qui creusent dans la fournaise ont l'espérance de tomber sur une pépite. La découverte récente de gisements d'or dans la région a provoqué un essor de l'orpaillage artisanal, une alternative au business dangereux des migrations.

••• quinze kilomètres sur sept (selon des sources anonymes, car Africom refuse de donner ces informations). Des miradors équipés de caméras thermiques dominent la zone désertique, où patrouillent des soldats nigériens et américains. Selon *The Intercept*, site d'investigation anglo-saxon, le Pentagone aurait investi cent millions de dollars ici. Des habitants d'Agadez y ont trouvé du travail, mais d'autres se plaignent de son emprise sur leur territoire.

La paisible routine d'Inditali Kinna, éleveur nomade d'une cinquantaine d'années, a été bouleversée le jour où trois blindés ont débarqué devant sa tente. «Je faisais du thé quand ces militaires m'ont ordonné de la déplacer», raconte-t-il. Les 800 habitants de son village, Tassak N Talamt, disent n'avoir reçu aucun dédommagement, alors que la base empiète sur leurs pâturages. «Les Américains ont dit qu'ils étaient là pour lutter contre le terrorisme, mais je n'ai jamais vu d'attaques ici», remarque Inditali. En tout cas, j'ai compris que je n'étais pas en mesure de leur tenir tête. Il s'est installé à deux kilomètres du périmètre militaire, mais ses chaumeaux continuent de paître dans la zone interdite. «Je ne suis jamais tranquille, même une chèvre déclenche des alarmes. Et c'est toute une histoire pour aller la récupérer.» Dans le vent de sable, on discerne à peine les balises «Zone militaire» plantées tous les dix mètres. «La nuit, des migrants ou de simples chameliers passent par ici et se font mettre en joue par les militaires, déplore Mustafa Mohamed, l'un des sept interprètes tamacheq-

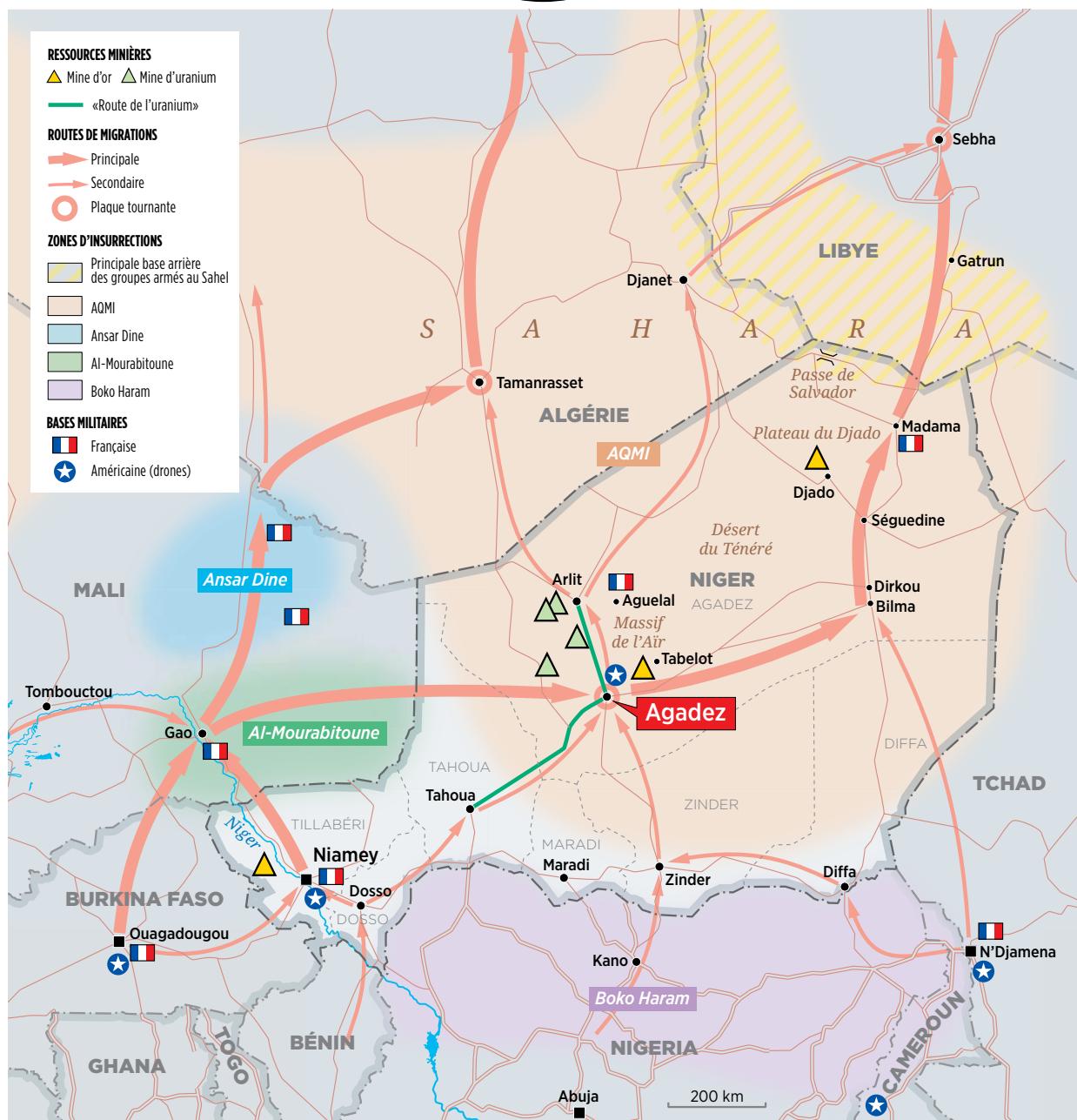
anglais recrutés par les Américains. Ils ne connaissent rien de l'existence de cette base et ne savent même pas lire les panneaux de signalisation.»

Dans les rues d'Agadez, la présence américaine fait aussi grincer des dents. «C'est vrai que la base nous fournit du travail, mais parfois je ne peux m'empêcher de les remettre à leur place, s'agace Titi Amani, rencontrée au Pilier, le plus vieux restaurant italien de la ville. Après tout, nous sommes chez nous ici.» Robe moulante et vernis rouge, cette Touarègue qui a vécu à Londres est responsable de la logistique de la base. «J'organise des pique-niques de bienvenue et d'adieu au gré des rotations des recrues. Les soldats ne restent que quatre à six mois. Ils n'ont pas le temps de connaître notre culture.» Autrefois rempli d'aventuriers de retour du Ténéré, le Pilier est redevenu un lieu à la mode où les expatriés discutent devant une bière et une pizza.

On loin du restaurant, le quartier historique aligne ses superbes bâties en banco, certaines délabrées. Surmontées de terrasses débordant de bougainvillées, ces maisons appartenaient souvent à des Européens, dont la plupart sont partis dans les années 2010, au fil des vagues d'attentats. Céline Joulia, elle, habite toujours sa belle demeure, l'auberge d'Azel, avec son mari, Akly, premier pilote nigérien du Paris-Dakar. Le couple franco-touareg organisait des expéditions dans le désert jusqu'en 2007 ; ils ont arrêté à cause de l'insécurité. Depuis 2012, leur hôtel est loué par la mission civile de gestion de crise de l'Union européenne, Eucap Sahel Niger, qui forme les forces de sécurité nigériennes aux outils de communication et de surveillance. «Mais nous n'avons pas le droit de sortir d'Agadez ni de circuler dans la zone rouge, déplore la diplomate finlandaise Kirsi Henriksson, qui dirige Eucap. Notre principal désavantage est de ne pas connaître la région où nous travaillons.» Un handicap, d'autant plus qu'Eucap doit aussi former les Nigériens à la gestion des migrations aux frontières.

Car, à Agadez, les migrants sont partout. Chaque jour, des camions débarquent leur flot de désespérés, partis du Niger et d'ailleurs dans l'espérance de gagner l'Europe ou de travailler en Libye, mais qui ont dû rentrer. Poussiéreux, exténués, ceux-là reviennent de Libye via le Ténéré. Sous la capuche de sa djellaba, Issaka Salay, la quarantaine, cache un visage marqué. Il y a cinq ans, il a quitté Zinder, à 450 kilomètres au sud d'Agadez, pour tenter sa chance en Libye : «Tout a changé après •••

DANS LE VENT DE SABLE, ON DISCERNE À PEINE LES BALISES «ZONE MILITAIRE»



MIGRATIONS, TRAFICS, TERRORISME... UNE VILLE AU CŒUR DE LA POUDRIÈRE SAHÉLIENNE

Malgré son isolement, lié à l'insécurité régionale, Agadez n'a pas perdu sa position de carrefour au Sahel. Située à 1 000 kilomètres au nord-est de la capitale du Niger, Niamey, elle est le centre géographique du pays. Depuis les années 2000, elle est aussi le point de passage obligé des migrants qui

convergent d'Afrique de l'Ouest vers la Libye, porte de l'Union européenne. Agadez a vu sa population exploser : de 124 000 habitants en 2012 (chiffres du recensement), elle serait passée à plus de 500 000, selon les estimations officielles. Le business des clandestins fait tourner l'économie, mais génère son

lot de trafics et de tragédies : le Ténéré est devenu un cimetière de migrants, souvent abandonnés en pleine fournaise par leurs passeurs. Ce désert immense est aussi la base arrière de groupes islamistes armés, eux-mêmes acteurs du trafic de drogue, d'armes et d'êtres humains. Le Niger est pris en tenaille entre ces

mouvements actifs à ses frontières. Les troupes françaises déployées dans le pays épaulent l'armée pour tenter de reprendre le contrôle des zones grises, tandis que les Etats-Unis, depuis leur base d'Agadez, entendent faire du Niger le deuxième pays phare de la lutte contre le terrorisme en Afrique, après Djibouti.



LE SULTAN, UNE AUTORITÉ MORALE

Oumarou Ibrahim Oumarou siège ici dans le salon de son palais du XV^e siècle, le visage entouré d'un turban de dix mètres de long, teint du célèbre indigo que l'on produit à Kano, ville du Nigeria voisin. Un attribut typiquement touareg, qui a valu à ces nomades du désert leur surnom d'«hommes bleus». Le sultan de l'Air (du nom du massif qui culmine près de la ville) a été intronisé à Agadez le 15 décembre 2016, à l'âge de 50 ans. La cérémonie entérinait son élection par des chefs tribaux, en 2012, après la mort de son père, le sultan Ibrahim Oumarou. Elle a réuni 10 000 personnes. Le nouveau monarque est le cinquante-deuxième représentant d'une dynastie fondée au XV^e siècle dans le but de fédérer les clans rivaux de la région. Accrochés au mur au-dessus de lui, un portrait du président nigérien, Mahamadou Issoufou, et un autre du président turc, Recep Tayyip Erdogan. La tradition orale dit que le premier sultan, Younous, fut choisi parce qu'il était prince d'Istanbul, façon de garantir sa neutralité. Les manuscrits du sultanat affirment, eux, qu'il était issu d'une noble tribu touarègue. Autorité coutumière respectée des habitants, le sultan a le titre d'*amenokal* – «chef suprême» – mais ne détient aucun pouvoir politique officiel.



●●● la mort de Kadhafi [en 2011], raconte-t-il. Avant on te payait pour un travail mais, à présent, on te tire dessus au moment de la paie. Même les enfants sont armés là-bas !» Sans moyen de subsistance, il n'a eu d'autre choix que de rebrousser chemin.

En 2016, l'Union européenne a signé des partenariats avec cinq pays d'Afrique (Niger, Mali, Sénégal, Ethiopie, Nigeria) dans le but de limiter les traversées tragiques en Méditerranée. Et le Niger, «hub» par où transittent 90 % des migrants subsahariens, fait figure de bon élève. Arrestation des passeurs, saisies de véhicules, fermeture de centres d'hébergement clandestins... Le nombre de migrants traversant le Sahara via le Niger serait passé de 70 000 à 1 500 entre mai et novembre 2016, affirme la Commission européenne. Des statistiques biaisées selon certains experts : «Ces données indiquent le nombre de passages enregistrés au point de passage connu par l'Organisation internationale pour les migrations (OIM), mais la réalité est que les migrants empruntent d'autres voies, plus dangereuses», explique Julien Brachet, de l'Institut de recherche pour le développement. Beaucoup font encore la traversée du «couloir de la mort», 1 200 kilomètres de fournaise entre Agadez et Gatrún, la première ville libyenne. Contrairement à la Méditerranée, il n'existe pas de statistiques sur ces disparus du désert...

Dans le quartier de Katanga, un centre d'hébergement clandestin, que les Agadéziens appellent le ghetto, accueille sept Gambiens d'une vingtaine d'années, l'air désorienté, qui attendent de partir pour la Libye. Une étape, espèrent-ils, sur le chemin de l'Allemagne. Pour l'heure, ils sont bloqués ici. Le prix du transport jusqu'en Libye, plus de 300 000 francs CFA, soit 450 euros, a explosé depuis septembre 2016. «Maintenant, c'est trois fois plus cher, les politiques européennes sur l'immigration n'ont fait qu'encourager le racket», s'emporte Ibrahim Manzo Diallo, rédacteur en chef du quotidien *Aïr-Info* et de Radio Sahara, qui suit le sujet de près.

En périphérie, le centre de transit de l'OIM accueille des centaines de migrants d'Afrique de l'Ouest qui ont fait une demande d'aide au retour. «Mais la plupart ont des passeports de la Cédéao [Communauté économique des Etats de l'Afrique de l'Ouest, l'espace Schengen africain] donc, légalement, on ne peut pas les empêcher de rester à Agadez», précise Monica Chiriac, chargée de communication à l'OIM. A l'infirmerie, un jeune Ivoirien est soigné pour une blessure par balle, reçue lorsqu'il était séquestré par un réseau de racketteurs

à Sebha, dans le sud libyen. Un autre a été ligoté dans le désert : «Ils m'ont battu pendant qu'ils appelaient ma famille. J'ai dû les supplier d'envoyer de l'argent. Le pire, c'est que beaucoup d'entre eux sont nos frères.» C'est-à-dire des migrants, comme lui. «Les clandestins refoulés à Agadez n'ont plus d'argent pour repartir, alors ils deviennent à leur tour racketteurs», explique Ahmadou Adamou, un Touareg qui sert de coeur, un intermédiaire entre les migrants et les passeurs. Lui rêve de devenir jardinier, usé par ce gagne-pain illicite.

Chèches autour de la tête, lunettes noires sur le nez, 300 de ces passeurs sont rassemblés à la Bourse du travail d'Agadez. Encadrés par des policiers et des douaniers, ils assistent à une réunion dans le cadre du «plan d'action à impact économique rapide à Agadez», lancé fin janvier par l'Union européenne. Objectif ce jour-là : proposer une reconversion à ces hommes impliqués dans les migrations illégales. Touaregs pour la plupart, rodés à la vie dans le désert, ils conduisent les pick-up qui transportent les migrants. Une économie informelle qui fait vivre plus de 100 000 personnes dans une région de 527 000 habitants, estime le conseil régional d'Agadez. A la tribune, le sultan et le gouverneur, en habits d'apparat, se tiennent à côté du «président des passeurs», un titre destiné à donner un vernis officiel à une profession désormais hors la loi. «Nous, passeurs, avons pris acte de l'illégalité de notre activité et acceptons le projet de réinsertion», déclare le «président». La télévision filme

puis, sans transition, la séance est levée. «Masquage !» entend-on au dehors. «On en a assez de leurs promesses, s'exclame un coeur. Ça fait trois mois qu'on ne bosse plus, qui va nourrir nos familles ?»

L'Union européenne a promis 108 millions d'euros à la région pour financer cette opération de reconversion. Agadez n'en a toujours pas vu la couleur. «La justice ferme les yeux sur les bus publics qu'empruntent les migrants depuis les postes frontaliers du Niger jusqu'à Agadez, mais elle sanctionne les Touaregs qui font le même travail avec leurs pick-up», proteste Mohamed Anacko, le président du conseil régional d'Agadez. Chef du Front populaire de libération du Sahara dans les années 1990, haut-commissaire à la restauration de la paix, l'homme met en place des projets de développement dans les quinze communes de la région pour inciter les jeunes à se prendre en main. Collecte de déchets, recyclage, agriculture bio, installation de toilettes mobiles et de stations photovoltaïques... Des

LES MARCHANDS D'OR ONT PIGNON SUR RUE À CÔTÉ DES ÉTALS DE BOUBOUS



La grande mosquée d'Agadez, construite en 1515 et restaurée en 1844, est le joyau de la cité. Son minaret culminant à vingt-sept mètres, le plus haut jamais édifié en banco, serait l'œuvre de bâtisseurs songhaïs, peuple qui dominait alors la vallée du fleuve Niger.



centaines de candidats ambitionnent ainsi de trouver un emploi à plein temps. D'autres puisent ailleurs leurs rêves d'avenir. Sur la place Fili-Sarki, près du grand marché au bétail, des camionnettes chargées de bidons s'apprêtent à partir pour Tabelot, à 150 kilomètres à l'est d'Agadez. «Là-bas, c'est la ruée vers l'or !» explique Ahmed Mohamed, un ancien passeur devenu orpailleur.

En 2014, d'importants gisements d'or ont été découverts dans le massif de l'Aïr, sur le plateau du Djado et le long de la frontière algérienne. A ce jour, ni l'Etat ni aucune entreprise n'exploitent ces filons, laissant se développer un orpaillage illégal mais toléré, qui permet d'arrondir les fins de mois. «Tu apportes deux kilos de riz, de l'huile, une pelle, une pioche, un marteau et un burin, et tu peux commencer le travail», résume Ahmed Mohamed, qui embauche

une vingtaine d'ouvriers. Dans son bureau de la coopérative de l'Aïr, Saley Tanko, lui, consulte chaque jour le cours mondial de l'or. «Les gens viennent nous voir pour vendre de l'or ou investir dans un puits, explique ce Touareg. Nous faisons crédit sans intérêts. L'an dernier, nous avons reçu beaucoup d'agriculteurs et d'éleveurs, car les pluies étaient mauvaises. L'or aide à compléter ses revenus.» Ce business reste illégal et, pourtant, les boutiques où s'échange le précieux métal ont pignon sur rue, à côté des étals de boubous. Un Touareg sort ses pépites. Pour dix-neuf grammes, il gagnera 360 000 francs CFA (550 euros). Une petite fortune dans ce pays qui reste l'un des plus pauvres du monde. Et une promesse d'avenir pour Agadez, qui rêve de revenir dans la lumière. ■

Alissa Descotes-Toyosaki

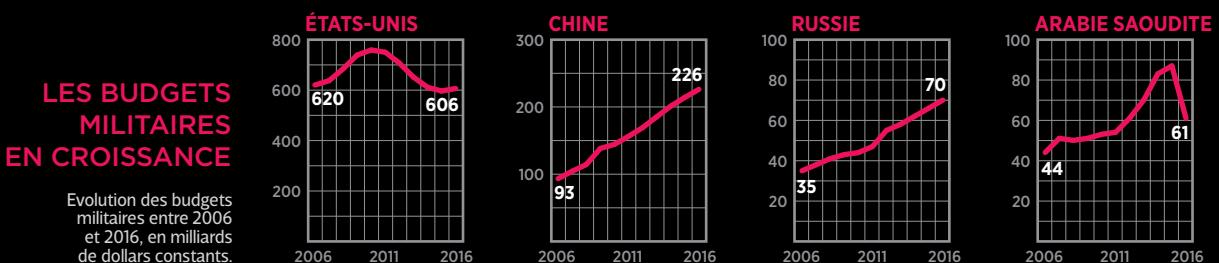


RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-agadez



DÉCOUVREZ LES COULISSES DU REPORTAGE
EN VIDÉO SUR bit.ly/geo-video-agadez

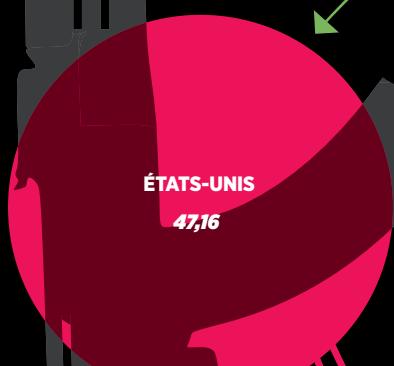
LE MONDE EN CARTES



LE TOP 10 DES MARCHANDS

DES VENTES RECORD DEPUIS LA GUERRE FROIDE

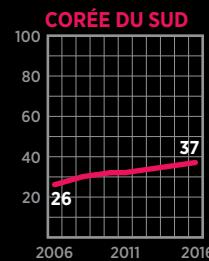
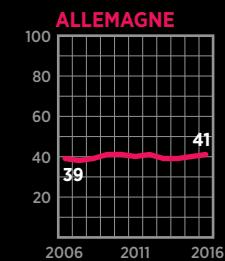
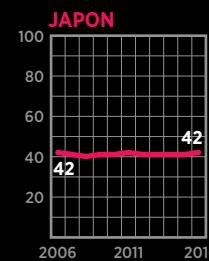
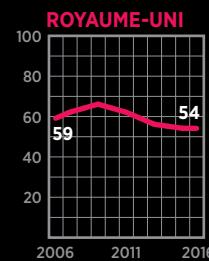
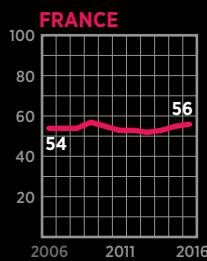
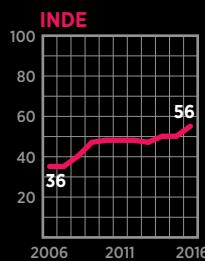
Top 10 des pays exportateurs d'armements (en milliards de dollars) et leurs principaux clients entre 2012 et 2016.



Qui veut la paix prépare la guerre, dit l'adage. En 2016, les ventes d'armes dans le monde ont dépassé 31 milliards de dollars et retrouvent des niveaux comparables à ceux de la fin de la guerre froide (30 milliards en 1990). Entre 2007 et 2016, elles ont augmenté (en valeur) de 16,3 %, alors qu'elles affichaient -13,9 % entre 1997 et 2006, selon l'étude de février dernier de l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm (Sipri). Cette hausse s'explique par «la multiplication des tensions politiques, notamment en Asie-Pacifique, la volonté de renouveler des arsenaux ou de se doter d'une capacité de production», explique Aude Fleurant, qui dirige le programme Armes et Dépenses militaires du Sipri. En tête des pays exportateurs, les États-Unis, la Russie, la Chine, la France et l'Allemagne, qui fournissent 74 % de l'arsenal mondial échangé en un an. Leurs clients ? Le Moyen-Orient et l'Asie. L'Inde devance l'Arabie saoudite et les Emirats arabes unis sur le podium des importateurs. Par ailleurs, les budgets de la défense grimpent aussi. Les États-Unis y consacrent 3,3 % de leur PIB, se taillant la part du lion. «Ils représentent 36 % des dépenses militaires globales et influencent la tendance mondiale», souligne Aude Fleurant. En février, Donald Trump proposait de booster le budget militaire américain de 9 % en 2018. La Chine, dont le budget militaire atteint 1,9 % du PIB, annonçait +7 % pour 2017. ■

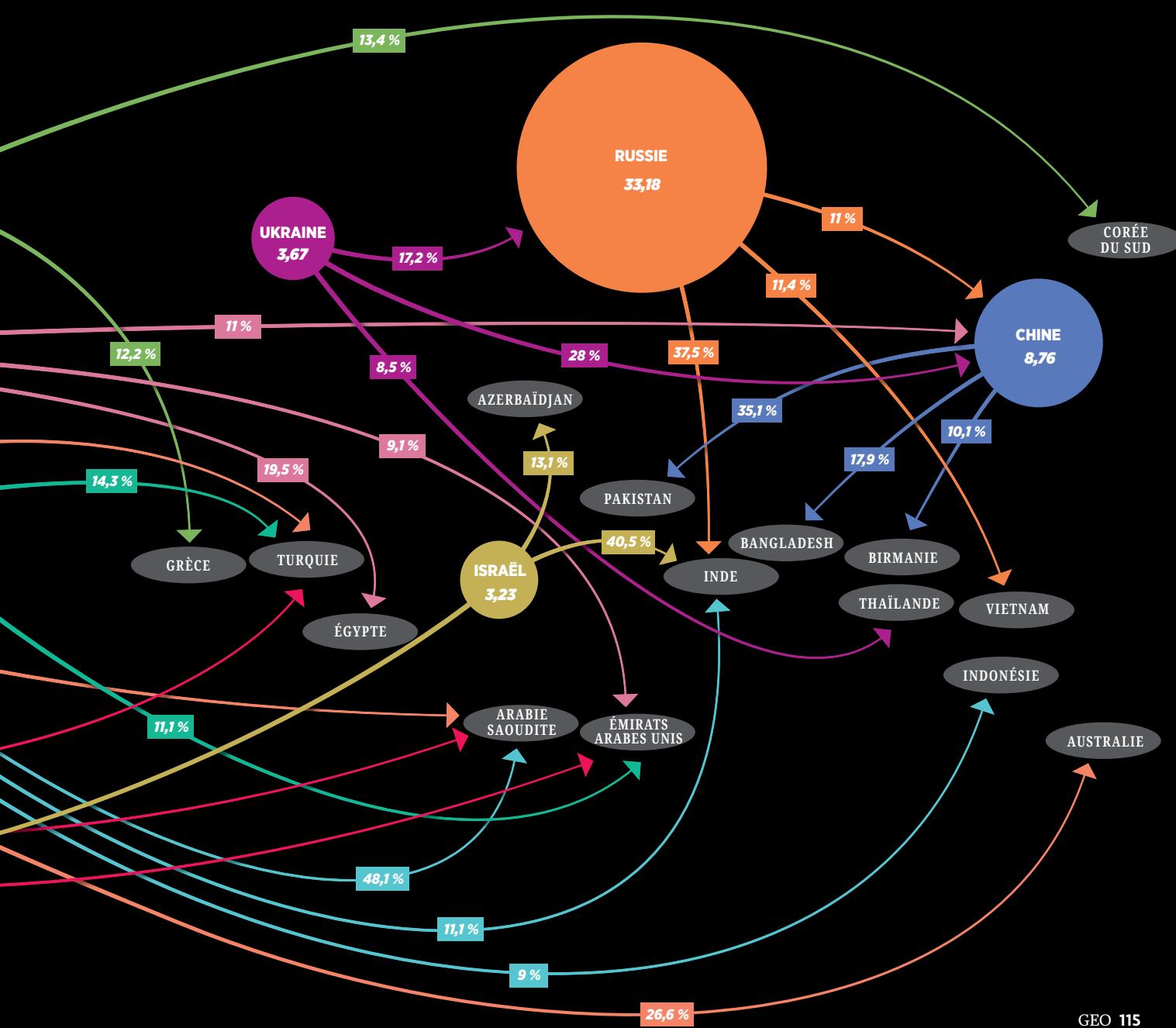
ESPAGNE 3,95 → Pays exportateur. **12,4 %** Part du total des exportations d'armes du pays.

TURQUIE → Pays importateur.



DE CANONS

**PAR DÉBORAH BERTHIER (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)**



GRANDE SÉRIE 2017



LA FRANCE DES MYSTÈRES ET DES CROYANCES

Faits divers curieux, phénomènes inexpliqués...

Dans tous les «pays» de France, des récits subsistent, voire renaissent, en partie imaginaires, en partie basés sur des faits.

Ils sont le reflet d'une géographie ou le miroir de nos rêves et de nos peurs. Toute l'année, les reporters de GEO enquêtent sur ces énigmes qui contribuent toujours activement aux traditions et à l'imaginaire de nos régions.

PAR HUGUES DEROUARD (TEXTE) ET ANTONIN BORGEAUD (PHOTOS)



CE MOIS-CI : LA CORSE



Archipel rocheux proche de Bonifacio, les îles Lavezzi gardent la mémoire d'un terrible naufrage qui eut lieu ici, en 1855.





LES ÎLES LAVEZZI UN PARADIS HANTÉ PAR UN FAMEUX TROIS-MÂTS



Discret alignement de stèles et de croix anonymes : cette nécropole édifiée sur l'archipel accueille une partie des dépouilles des quelque 700 naufragés, marins ou soldats, de la frégate *La Sémillante*.

«Les Lavezzi, c'est le paradis... et l'enfer à la fois», résume François Canonici, l'historien de Bonifacio. Baigné de soleil, parsemé de criques turquoise, cet archipel entre Corse et Sardaigne enchanter les touristes qui adorent venir s'y prélasser la journée. Mais, au coucher du soleil, l'endroit prend une tout autre tournure. Les milliers de blocs granitiques, polis par le vent, le sel, la mer, le soleil, semblent soudainement s'animer, lumière et ombre entre chien et loup leur conférant des formes fantasmagoriques.

Les cris stridents des goélands tournoyant dans le ciel se mêlent aux lamentations de la mer, aux hurlements de nourrissons qu'on égorgue des puffins cendrés, au mistral qui siffle sinistrement... «Avec cette ambiance-là, il ne faut pas s'étonner que certains imaginent entendre encore les cris des naufragés de *La Sémilante*...», s'amuse à observer François Canonici.

Le naufrage de ce navire, le 15 février 1855, personne ne l'a oublié à Bonifacio. Chaque année, un hommage est rendu par les autorités à cette frégate, fleuron de la Marine française, qui s'élança du port de Toulon, direction la mer Noire et la guerre de Crimée, avec à son bord quelque 300 marins et 400 soldats. Renonçant à doubler la Sardaigne par le sud pour cause de mauvais temps, le capitaine s'engouffra dans les bouches de Bonifacio.



Idyllique aux beaux jours, cette plage de sable fin prend, par gros temps, un

Une erreur fatale. La tempête y était homérique et, vers midi, le trois-mâts se fracassa sur les récifs de l'archipel des Lavezzi dans «un grondement large et sourd, pareil à celui d'un tonnerre venant de sous terre», selon le récit d'un berger qui vivait là. Aucun survivant. Des corps mutilés furent repêchés des jours durant sur le rivage. Au total, 560 cadavres sans visage et sans nom, à l'exception du capitaine et de l'aumônier, identifiés grâce à leur uniforme. Une centaine d'autres marins furent, eux, à jamais engloutis par les flots.

Ce matin d'avril, alors qu'il ratisse l'île principale avec ses équipiers pour recenser les goélands, Jean-Michel Culioli, directeur scientifique de la réserve naturelle des bouches de Bonifacio, stoppe net ses opérations devant des dizaines de petites pierres tombales et de croix anonymes encerclées par une muraille : «Je ne peux pas entrer, l'émotion me submerge à chaque fois», dit-il. La nécropole abrite une partie des dépourvus de *La Sémilante* et, gravée dans le bronze, on peut y lire une lettre déchirante, celle d'une mère à son fils : «Depuis trente années que tu sillonnais les mers, j'étais en proie aux plus vives inquiétudes. Tes lettres, tes retours étaient le bonheur de ma vie. (...) Tout a péri dans ce funeste naufrage.»



aspect funèbre, avec, au loin, une pyramide en hommage aux marins perdus.

Dans l'est de l'île, un second cimetière, doté d'une chapelle funéraire, conserve d'autres corps, enterrés là où ils furent trouvés. Plus loin, sur la pointe de l'Achiarino, une pyramide a été élevée à l'endroit même où *La Sémillante* acheva, déchiquetée, son tragique périple.

La catastrophe, rendue célèbre par un récit qu'en tira Alphonse Daudet (*L'Agonie de La Sémillante*, 1866), a donné aux bouches de Bonifacio la réputation d'être un passage infernal. Qu'en est-il en réalité ? «Des courants imprévisibles, des vagues cassantes, des vents plus ou moins violents 300 jours par an, des écueils et des récifs, c'est l'endroit le plus dangereux des côtes corses», confirme Marc-Dominique Tramoni, de la Société nationale des sauveteurs en mer. Son équipe de bénévoles intervient ici une soixantaine de fois par an, appelée pour des pannes techniques ou de malencontreux échouages sur les rochers. «Ce qui est sûr, c'est que, ce 15 février 1855, ce fut un ouragan : des toits emportés, les embruns submergeant les rues, rapporte François Canonici. Le prêtre avait béni la mer, comme toujours lors de gros temps. Une tempête unique

dans l'histoire de Bonifacio.» Le retentissement du drame fut tel, au niveau national, qu'il donna naissance, à la fin du XIX^e siècle, aux premières sociétés de sauveteurs en mer et contribua au développement de la météorologie. Un premier phare fut planté, en 1874, sur les îles Lavezzi, bien ancré sur les rochers de la pointe Beccu. Depuis 1993, un accord signé entre Italiens et Français interdit le passage dans le détroit aux bateaux transportant des matières chimiques ou polluantes, afin d'éviter toute catastrophe écologique. Mais une erreur de pilotage, et l'endroit se transforme en traquenard : le 25 septembre 1996, le spectaculaire naufrage du *Fenes*, un céréalier panaméen, réveilla une fois de plus des souvenirs douloureux.

Bien sûr, l'épave de *La Sémillante* attire aussi les chasseurs de trésors... «Une frégate devait avoir une importante somme d'argent pour acheter ce qu'exigeait la poursuite de la guerre, les vivres, et régler la solde des soldats», rappelle François Canonici. Quarante tonnes de napoléons et de pièces d'argent, disent les archives. Une entreprise génoise fut mandatée, en juin 1855, pour récupérer canons et matériel militaire, mais personne n'a jamais vu le magot... Jacques-Yves Cousteau s'y rendit en 1942, puis en 1947, plus par appât du gain que pour la beauté des fonds marins. Pas de trouvaille pour l'homme au bonnet rouge, mais une belle fraye pour l'une de ses coéquipières. Réveillée en pleine nuit alors qu'elle dormait dans sa tente plantée près du cimetière, elle vit, explique Cousteau dans le livre *Par dix-huit mètres de fond* (éd. Durel, 1948), un «fantôme passer à quelques centimètres d'elle».

Les mains rongées de morsures de mérous, Gérard Arend, 73 ans, Parisien aux accents de titi devenu Bonifacien par amour de la mer, a exploré pendant quarante ans les fonds marins des îles Lavezzi. «Pas la peine de chercher, il n'y a plus d'épave, elle a été disloquée, lâche cet ancien patron d'un club de plongée. Et les plus belles

pièces connues – l'encrier du capitaine, la figure de proue – sont dans des musées, ou ont été vendues aux enchères.» Même si la zone est aujourd'hui strictement protégée, le gaillard ne s'est pas privé de réunir, à la barbe des autorités, un petit butin : une burette de messe de l'aumônier, des fusils, des épées siglées d'un aigle impérial, quelques piécettes... «Il reste encore beaucoup à découvrir, enfoui tout au fond», assure Gérard Arend. Il marque une pause, le visage grave, cherchant les mots pour évoquer les sorties en mer qu'on n'oublie pas. «On aperçoit parfois les mâchoires, les tibias.» Les marins perdus de *La Sémillante* hantent toujours les Lavezzi. Le soir, dans les bars de Bonifacio, il n'est pas rare que les musiciens entonnent des *lamenti*, des complaintes, telle *L'Agunia di a Sémillante*. Comme pour exorciser les démons. Ou peut-être rappeler que la grande bleue, cette *mare nostrum* qui entoure, berce et nourrit les Bonifaciens, marque la fin du voyage pour beaucoup d'hommes, encore aujourd'hui. ■

15 FÉVRIER 1855

Naufrage de *La Sémillante*, en route vers la mer Noire.

1874

Construction du premier phare de l'archipel.

1982

Classement de la zone en réserve naturelle.

FILITOSA

UNE ÉNIGME MINÉRALE FIGÉE DANS LE GRANITE



Un vallon verdoyant, planté d'oliviers et de chênes, où paissent les vaches, au bord du ruisseau de Sardelle. Douceur champêtre. Quiconque pénètre ici ne peut qu'être troublé par la sérénité des lieux. Et puis, soudain, au détour du sentier, une apparition étrange : treize statues de granite aux formes humaines... Il y a d'abord, semblant monter la garde, l'imposante «Filitosa V», massive, carrée, à la colonne vertébrale bien dessinée, portant sans équivoque une épée et un poignard. Puis, au sommet d'une butte, une série de sept monolithes alignés telle une armée, dont «Filitosa VI», l'air sévère, coiffé d'un casque hémisphérique, et «Filitosa IX», au visage sculpté, d'un réalisme troublant. Plus loin, en contrebas, disposées en arc de cercle, cinq statues raides comme des lances, terriblement expressives.

Nous sommes ici sur le site de Filitosa, chez Charles-Antoine Cesari, 32 ans, en Corse-du-Sud. Au printemps 1946, son grand-père et homonyme Charles-Antoine Cesari, agriculteur, découvrit sur son terrain de la basse vallée du Taravo des vestiges d'occupation préhistorique et, surtout, d'énigmatiques pierres couchées, aux formes humaines, face contre terre, enfouies dans le maquis. Son ouvrier proposa illico de les relever pour les utiliser comme poteaux pour les clôtures. «Je n'ai jamais •••



Telles des vigies, ces deux statues-menhirs de Filitosa, sculptées à l'âge du bronze, montent la garde sur le monument central.



Cet éperon rocheux domine le vallon de Filitosa. Les statues-menhirs ont été taillées, sur place, dans le granite.

tradition disait qu'il s'agissait de personnes punies pour avoir transgressé le code moral de la société : une bonne soeur aux mœurs particulières, par exemple, poursuit l'expert. Parfois, déterrés par hasard, ils avaient été volontairement réenfouis, par crainte ou par respect.» Quoiqu'il en soit, c'est avec les fouilles de Filitosa que débute l'exploration de la préhistoire corse et la mise au jour de merveilles, comme le site mégalithique de Cauria, dans la région de Sartène, ou les alignements de menhirs d'Apazzu dans la vallée de l'Avena...

Il fallut toutefois attendre la nomination, en 1954, sur l'île, de Roger Grosjean, chercheur au CNRS, pour que Filitosa soit étudié en profondeur. Durant vingt ans, l'archéologue découvrit des vestiges d'abris, des céramiques, des menhirs... Puis il conclut que ce lieu fut occupé du VI^e millénaire avant notre ère jusqu'à l'époque romaine. Quant au rôle des fameuses statues-menhirs, qu'il put dater de l'âge du bronze (vers 1200 avant notre ère), sommet de l'art mégalithique méditerranéen, mystère... Que pouvaient signifier ces pierres anthropomorphes, dont on sait désormais qu'elles étaient à l'origine peintes à l'ocre rouge ? Par qui furent-elles vandalisées ? D'aspect phallique vues de dos ou de profil, étaient-elles censées fertiliser la terre ? Ou sont-elles des représentations de *paladini*, ces chevaliers, qui, dans la tradition orale, protégeaient le peuple des pillards ?

Roger Grosjean avança, le premier, une hypothèse romanesque : ces statues représenteraient les

••• mis de chaîne au cou d'un homme, je ne vais pas commencer à le faire avec un homme de pierre», aurait rétorqué, selon la légende familiale, Charles-Antoine Cesari. D'un tempérament obstiné, le Corse, persuadé d'avoir fait une grande trouvaille, n'eut dès lors qu'une obsession : mettre au jour son «trésor» et, surtout, le protéger contre les bergers qui espéraient trouver de l'or dans ces guerriers de pierre.

Mais Charles-Antoine Cesari avait-il vraiment «redécouvert» ces pierres ? En réalité, «nombre des menhirs de Corse étaient déjà connus des habitants, et leur emplacement avait souvent gardé une dimension sacrée et mystérieuse», signale Franck Leandri, le conservateur régional de l'archéologie à la Direction régionale des affaires culturelles. Les bergers corses les appellent des *stantari*, des «pétrifiés». «La



Ces statues-menhirs, découvertes enfouies sous le maquis de Filitosa, se

Shardanes, «peuples de la mer», dont on retrouva des traces jusqu'en Egypte et qui conquirent, un temps, la Corse. «Une façon de figer dans la pierre la force de ces ennemis pour qu'elle ne puisse plus se manifester, un peu comme avec une poupée vaudou, raconte Charles-Antoine Cesari, petit-fils du découvreur de Filitosa. Et la rage des Shardanes lorsqu'ils s'emparèrent du site

fut telle qu'ils détruisirent ces menhirs façonnés à leur image.»

A moins que ces représentations païennes n'aient été vandalisées lors de la christianisation, comme le suggère aujourd'hui Franck Leandri. Charles-Antoine Cesari, qui a appris à marcher au pied des statues, les regarde pour sa part avec ses yeux d'enfant. «Je les vois comme des protectrices, des gardiennes, dit-il. C'est ici un monastère à ciel ouvert, un sanctuaire hors du temps, où se ressourcer.» Son père, Daniel Cesari, explique aller au coucher du soleil se promener sous les oliviers millénaires, quand les jeux d'ombre et de lumière font s'animer les menhirs. Et plus encore les nuits de pleine lune, «lorsque les statues, illuminées, vous fixent droit dans les yeux».

6000 AV. J.-C.

Premières traces d'occupation du site.

VERS 1200 AV. J.-C.

Apparition des premières statues-menhirs.

1946

Charles-Antoine Cesari découvre les mégalithes.



dressent sur une butte à l'ombre d'oliviers centenaires.

Le lieu dégage une énergie positive phénoménale, assure l'homme, sans qu'on sache s'il fait la promotion du site ou s'il y croit dur comme fer : « Si vous êtes au plus bas, vous approchez, et vous repartez requinqué », promet-il. Plus de deux mille ans après leur abandon, les fantômes de pierre revivent. Les propriétaires de Filitosa livrent quantité d'anecdotes. « Une femme est ressortie le visage ruisselant de larmes... de joie : son mal de dos qui la faisait souffrir depuis des années avait subitement pris fin », affirme Daniel. Il marque un silence : « D'autres, qui viennent avec un pendule, sont bouleversés, car ils sentent qu'il s'est passé des choses terribles ici, que le sang a coulé. » Nombre de visiteurs, sur le site, baissent naturellement la voix, caressent le dos des menhirs ou les enlacent...

La plus grande des énigmes corses sera-t-elle un jour résolue ? « L'étude du graphisme des statues, de l'environnement, de la végétation et des tempêtes de la vallée du Taravo permettront d'en savoir plus sur la chronologie et l'occupation du site », assure Franck Leandri. La famille Cesari se dit prête à laisser les experts mener de nouvelles fouilles. Mais la magie de Filitosa ne tient-elle pas justement à son mystère ? ■

Collection
Découverte des Chemins

À LA CONQUÊTE DES CHEMINS DE LÉGENDE



© IGN / DIRCOM /  2017 / ref. 36



ign.fr

l'information grandeur nature

IGN
INSTITUT NATIONAL
DE L'INFORMATION
GÉOGRAPHIQUE
ET FORESTIÈRE

Troublante apparition
sur la route en
cul-de-sac entre
le village de Zicavo
et le plateau du
Coscione... Ce cheval
semble hanter le
paysage de la haute
vallée du Taravo,
en Corse-du-Sud.
Un coin qui ne manque
pas d'esprits...



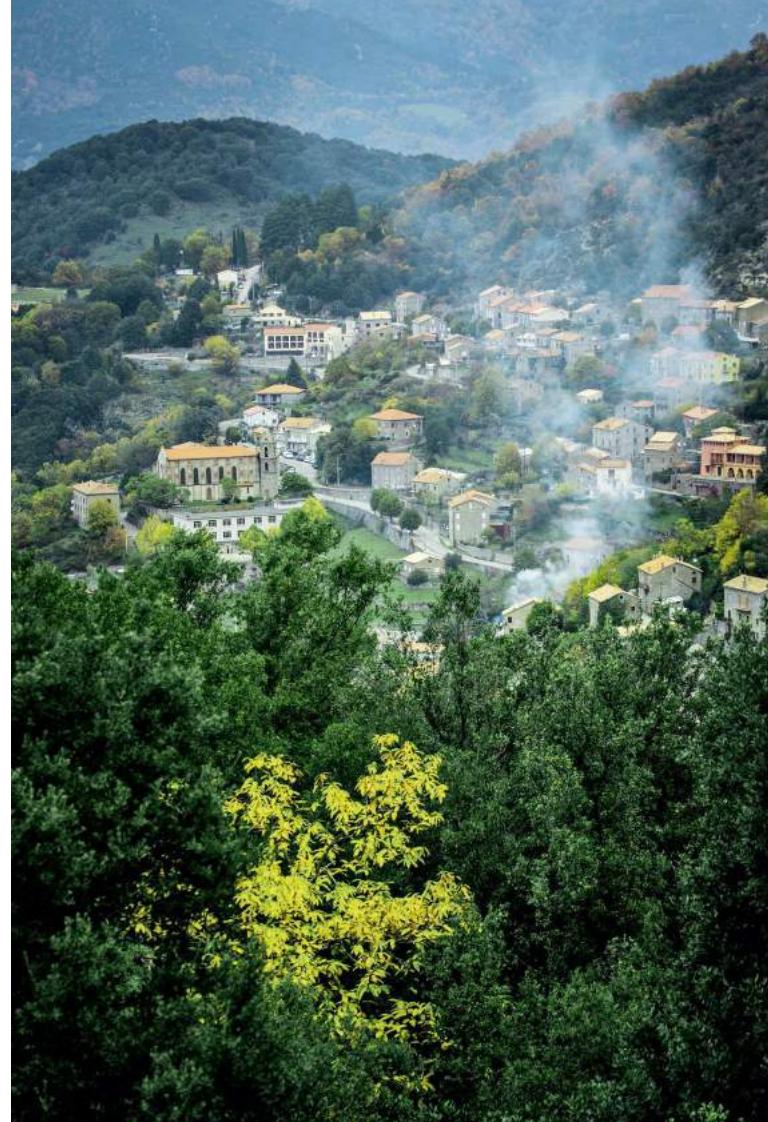
ZICAVO

UN VILLAGE SANS REPROCHE MAIS PAS SANS PEUR





Lorsque son fils François a égaré son troupeau durant quinze jours, Julia Pasqualaggi, pétillante septuagénaire de Zicavo (Corse-du-Sud) et les pieds bien sur terre, est allée voir une «dame qui connaît la prière pour les chèvres» : le berger a aussitôt retrouvé, soulagé, ses bêtes. Bâti comme un roc, le genre à qui on ne la fait pas, le patron du bistrot A Funtana, dans la même commune, craignait, lui, la disparition de sa jument atteinte, selon le vétérinaire, d'un «cancer incurable». Il est allé voir, «sans trop y croire», un homme bien connu pour ses dons, qui «consulte» bénévolement dans un café d'Aléria chaque fin d'après-midi et qui a fait, dit-on, «naître 104 enfants» – peut-être plus à l'heure où l'on écrit ces lignes ! Quelques jours plus tard, sa jument avait perdu la protubérance qui déformait son museau et galope désormais comme si de rien n'était. Nanette, sa femme, restauratrice, a, elle, appris la prière contre les brûlures et peut sortir les plats du four sans jamais ressentir de douleurs... Des histoires comme celles-



Noyées dans la verdure, les solides maisons de Zicavo, aux jolis toits de tuiles, forment un tableau parfait.

là, chacun peut en raconter dans la haute vallée du Taravo. Accéder à la vallée par le col de la Vaccia (1 198 mètres), c'est s'immerger dans une Corse rurale, avec ses hordes de cochons peu farouches qui fouillent les bordures des routes. Un paysage préservé de hêtres et de châtaigniers, dans lequel l'eau cristalline dévale en cascades de la montagne, et où les visiteurs, loin de la foule du littoral, viennent en quête de fraîcheur... et aussi de charcuterie locale, réputée être la plus fameuse de Corse !

Au détour d'un virage, Zicavo forme un tableau parfait : autour d'une belle église néoclassique, de solides maisons de granite coiffées de tuiles s'étagent en amphithéâtre, à flanc de montagne, 750 mètres au-dessus de la rivière. Un village de 300 habitants à peine, qui aime à rappeler son passé rebelle : il fut au cœur de la révolte contre les Génois, et l'un des derniers bastions à résister aux troupes françaises après l'annexion de l'île, en 1769. En revanche, ce «village des irréductibles Corses», comme certains l'appellent, a du mal à résister... au surnaturel. François-Marie Dominici, le maire de Zicavo, se souvient d'une dame assez âgée, dont le médecin avait annoncé

la mort imminente. Une cérémonie eut alors lieu en présence de sept *signadoras*, des femmes réputées capables d'enlever l'*occhju*, le «mauvais œil» : l'ex-future morte vécut vingt années de plus, fraîche comme un gardon, se rappelle encore l'édile... «La croyance dans le mauvais œil, présente depuis très longtemps dans toute la Méditerranée, est toujours très vivante ici, précise Ghjasippina Giannesini, anthropologue qui effectue un travail de collecte sur le patrimoine immatériel insulaire. On attribue à l'œil le pouvoir de nuire : le regard véhicule les énergies négatives dégagées par l'envie. L'*occhju* est comme un poids qui pèse sur la personne, lui apportant malchance et ennuis. Il peut générer ou aggraver des maladies, des accidents, des blessures. Le mauvais œil le plus terrible, c'est l'*imbuscata* [jalouse ou vengeance] donné par les morts.» Bien des rites permettent d'«enlever l'*occhju*». «Chacun, en Corse, connaît des prières secrètes, qu'il faut apprendre et réciter à Noël, cette nuit particulière qui correspond, en réalité, au solstice d'hiver, poursuit Ghjasippina Giannesini. Souvent, on utilise une assiette remplie d'eau dans laquelle on jette trois gouttes d'huile. Selon l'aspect pris par ces gouttes, la *signorada* est fixée. Si la personne a l'*occhju*, la *signorada* va réciter trois fois, en traçant trois signes de croix, une prière secrète. Lorsque l'huile s'assemblera en une belle goutte brillante, lorsqu'on verra luire cet œil d'or, rond comme un soleil, à la surface de l'eau, cela signifiera que le mauvais œil est parti...» Le village a vu passer les premiers voyageurs en quête d'exotisme qui s'aventurèrent, à la fin du XIX^e siècle, au-delà des cols, attirés par le romantisme exprimé par Mérimée dans ses récits corses (*Colomba*, *Mateo Falcone*). Plus gros bourg de Corse-du-Sud, il accueillait aussi sur le plateau du Coscione la plus grande estive de la région. Dans leurs récits, des témoins évoquèrent avec effroi les *streghe*, sorcières qui sucent le sang des nourrissons, et les *mazzeri*, ces chamans, qui, en rêve, voient la mort de l'un des leurs. Le dessinateur Gaston Vuillier dressa, en 1893, dans *Les îles oubliées* un portrait pour le moins lugubre des bergers «l'esprit hanté par des superstitions sans nombre» : «Lorsqu'une épidémie sévit, ils courrent à Zicavo chercher la clé de l'oratoire Saint-Roch et la jettent au milieu du troupeau», écrit-il. La maladie, selon leurs dires, disparaît, comme par enchantement.»

Les habitants actuels ont aussi des histoires terrifiantes à raconter. Julia Pasqualaggi, qui vécut sur le plateau durant l'estive jusque dans les années 1970, se souvient : «On descendait les morts vers le village, debout sur le cheval, le corps retenu droit par une fourche...» Des récits qui peuvent prêter à sourire. Mais aussi faire frissonner le plus cartésien des voyageurs qui emprunte, au sud de Zicavo, la départementale 428. Grimant raide à travers la forêt, la route se termine en cul-de-sac devant la cha-



Sur le Coscione, un plateau parsemé de hêtres tordus par le vent et de blocs granitiques, au pied de l'imposant mont Incudine (2 134 mètres), on se sent un peu en Ecosse.

pelle Saint-Pierre, bâtie en 1871. Au-delà de la chapelle, des hêtres tordus par la foudre, des fougères qui bruissent de mouvements de cochons invisibles...

XIII^E SIÈCLE
Première mention écrite de l'existence de Zicavo.

1840
Mérimée publie *Colomba* : le public s'entiche de la région.

1972
Création du parc naturel régional de Corse.

Sur le plateau de Coscione, qui s'étire sur 7 000 hectares jusqu'à Quenza, c'est le royaume de la solitude, avec son décor de chaos granitique, parcouru de ruisseaux, parsemé de prés à l'herbe douce comme du velours, de tourbières spongieuses, les *pozzine*, et de lande tachetée, en été, du violet de l'aconit, jolie fleur endémique mais mortelle. «Le Coscione, à 1 500 mètres d'altitude, est une anomalie corse, qui rappelle l'Islande ou le nord de l'Ecosse», assure, éternel foulard noué sur le crâne, le guide de montagne Jean-Paul Quilici, qui arpente les lieux depuis quarante ans. Ce milieu fragile, bien protégé par les agents du parc naturel régional, est plus isolé encore qu'il ne l'était au XIX^e siècle, lorsque des centaines de bergers le peuplaient. On n'y trouve plus que quelques bergeries-refuges aux solides murs de pierre sèche. Des chevaux, sur le plateau, sont retournés à l'état sauvage, tout comme les vaches, qui n'hésitent pas à charger qui-conque s'approche de leur petit. Brouillard qui enveloppe soudainement la lande, nuits glaciales même en plein été, orages fulgurants... La rubrique Faits divers de *Corse-Matin* regorge d'histoires de randonneurs égarés loin des sentiers balisés, frigorifiés, réveillant chez les anciens le souvenir des *lacramanti*, ces esprits qui voyagent dans la brume et enlèvent les visiteurs... ■

ROCCAPINA : LA FABLE GÉOLOGIQUE DES TAFFONI

Lion, éléphant ou encore tortue... Du col de Roccapina, sur la route nationale 196 qui longe le littoral entre Bonifacio et Sartène (Corse-du Sud), impossible de ne pas être aimanté par l'étrange fable minérale qui se dessine entre mer et maquis. Sur un promontoire rocheux se détache en particulier la saisissante silhouette d'un immense lion couché et couronné, qui semble surveiller la Méditerranée. La légende raconte qu'il s'agissait d'un puissant seigneur si craint de ses ennemis sarrasins qu'ils le surnommèrent le «lion», et qui, repoussé par une bergère dont il était épris, invoqua la Mort, qui le pétrifia... Pour les esprits plus cartésiens, le rocher du Lion, comme on l'appelle, est surtout une superbe sculpture naturelle : un bloc de granite rose. «Il s'agit de *taffoni* – «trou» en corse –, un terme géologique désignant ces roches qui se creusent peu à peu «par en dessous», sous l'effet des embruns projetés par le vent sur la roche, de la pluie qui fait ruisseler cette eau salée dans les failles ou du soleil qui cristallise le sel et qui fait éclater le granite», explique Michel Delaugerre, du Conservatoire du littoral. Quant à la crinière du lion, elle semble être le vestige d'une enceinte fortifiée médiévale... Sur 500 hectares, les visiteurs-poètes distinguent aussi, parmi les massifs d'arbousiers, la bruyère arborescente et les genévrier de Phénicie, un éléphant et sa trompe ou les cornes d'un rhinocéros. Un univers minéral et végétal où, à l'âge du fer, les hommes trouvèrent refuge et firent de ces cavités des lieux de sépulture ou des greniers à blé. Le site abritait encore au XIX^e siècle bandits et bergers, qui y aménagèrent des *oriu*, ingénieux habitats troglodytiques qui servent parfois encore de refuge aux randonneurs. ■

SARTÈNE : LE CALVAIRE DE L'HOMME ENCHAÎNÉ

Lusage dissimulé par une cagoule, pieds nus enchaînés et lourde croix de trente-sept kilos sur les épaules, un grand pénitent vêtu de rouge sort de l'église Santa-Maria, à Sartène (Corse-du-Sud). A 22 heures, le silence se fait sur la place Porta. Chaque Vendredi saint, depuis environ cinq siècles, la «plus corse des villes corses» perpétue la procession du *catinacciu*, tradition importée sur l'île par les Franciscains, au XIII^e siècle, puis renforcée par la naissance des confréries de pénitents, au XV^e siècle. Le *catinacciu*, c'est le «porteur de chaînes» qui revit sur quelque deux kilomètres le calvaire du Christ, interprétant la montée au Golgotha et chutant trois fois à travers les rues pentues de la cité médiévale. Il est accompagné par un pénitent blanc qui représente Simon de Cyrène, un groupe de pénitents noirs portant le Christ dans son linceul et une foule de pèlerins, dans une ambiance mêlant ferveur et

recueillement. Mais qui est l'homme enchaîné qui se prête ainsi au jeu, marchant en transe dans la douleur ? «Personne ne connaît son identité, à l'exception du curé de la paroisse, précise Christophe Mondoloni, de la confrérie Santissimo Sacramento, qui prend part au cortège. Et rares sont les pénitents, une fois le rituel fini, qui osent sortir de l'anonymat... Deux jours avant la procession, le *catinacciu* se prépare secrètement, dans la solitude d'une cellule du couvent Saint-Damien, à Sartène, sans voir quiconque, à méditer, à prier, à préparer mentalement son chemin de croix». Il faut attendre plusieurs années pour pouvoir «être» à son tour le pénitent rouge ! Les motivations sont variées : réalisation d'un voeu, d'un acte de foi... ou expiation de fautes majeures. Mines graves des pèlerins, chants lacinants psalmodiés par la confrérie («*Perdono, mio Dio*»), bruit glaçant des chaînes battant le pavé... Cette cérémonie nocturne exerce une fascination autant pour les croyants que pour les non-croyants. Après deux heures de calvaire, le curé bénit la foule pascale. Le pénitent, lui, les pieds en sang, s'agenouille devant l'autel de l'église, tandis que les pèlerins viennent un par un saluer ou embrasser le Christ dans son linceul. La soirée se termine très tard dans les bars de Sartène, autour d'un autre rite : deviner qui pouvait bien se cacher sous la cagoule du *catinacciu*. ■

OCCI : UN VILLAGE FANTÔME D'UNE ENVOÛTANTE POÉSIE

Hameau de Balagne (Haute-Corse) en ruine, dépourvu de routes, Occi a des allures de dentelle de granite, suspendue, fragile, au-dessus de la baie de Calvi. C'est l'un des villages les plus habités qui soit, et pourtant personne n'y vit. Pour admirer ses maisons éventrées aux toits effondrés et aux fenêtres ouvrant sur le vide, il faut emprunter un sentier durant une trentaine de minutes – sous une chaleur souvent accablante, en été. Puis il est recommandé d'attendre le soir, lorsque les derniers curieux sont partis et qu'une brume fantomatique vient envelopper les lambeaux de pierre sèche. Ambiance garantie. L'origine d'Occi remonterait au XV^e siècle, lorsque les habitants de la pointe de Spano, pour se protéger des attaques de pirates barbaresques venus d'Afrique du Nord, quittèrent le littoral et se réfugièrent ici, à 337 mètres d'altitude. Un poste d'observation incomparable sur la Méditerranée. A la fin du XVI^e siècle, ce bourg de paysans comptait 150 âmes. Un chiffre divisé par deux dans les années 1850. Son dernier occupant, un certain Fra Felice, mort entre les deux guerres mondiales, laissa à tout jamais le village à ses fantômes et à ses légendes. Un mal frappa-t-il peu à peu les habitants ? «L'abandon d'Occi est dû à son isolement, affirme plus prosaïquement Maxime Vuilleminier, du Cercle d'études et de recherches historiques de Lumio. Ses enfants partirent peu à peu faire leur vie dans les villages alentour.» Après des décennies d'abandon, le hameau a été pillé, ses linteaux sculptés, dérobés, et des



RETRouvez d'autres images
sur bit.ly/geo-corse-mysteres



Ce beau spécimen de diorite orbiculaire, une pierre désormais rarissime, vénérée par les Corse pour ses motifs en forme d'œil, est exposé au café Ortoli, à Sainte-Lucie-de-Tallano.

blocs de granite, subtilisés, dit-on... par hélicoptère ! Des chasseurs de trésors, armés de pioches et de détecteurs de métaux, ont aussi fouillé le site. «Des rumeurs ont forcément couru, soupire Maxime Vuillemin. On a raconté que Fra Felice était le dernier «comte d'Occi», membre de la société secrète des carbonari, qui participa à l'unification de l'Italie, ou encore qu'il connaissait personnellement Napoléon III et, bien sûr, qu'il aurait enterré un trésor...» Il fallut attendre les années 1990 pour qu'une association sauve les vestiges, précieux témoignage de l'architecture balanine du XIX^e siècle. Avec le soutien financier de Laetitia Casta, l'enfant du pays, l'association a restauré, en 2002, la chapelle de l'Annunziata, où une messe est depuis célébrée chaque année. La poésie envoûtante de ces ruines, qui renvoient à la fragilité de la condition humaine, attire aussi des milliers de touristes : Occi, qui pourrait être classé un jour au titre de la loi pour la reconquête de la biodiversité, de la nature et des paysages, n'a peut-être jamais été aussi vivant. ■

SAINTE-LUCIE-DE-TALLANO : SOUS L'ŒIL DE LA CORSITE

C'est une vraie pierre corse car, dit-on, elle regarde droit dans les yeux. Rarissime et recherchée, la diorite orbiculaire – appelée couramment corsite – a permis aux minéralogistes du monde entier de mettre sur la carte le petit village de Sainte-Lucie-de-Tallano, perché à 600 mètres au-dessus de la vallée du Rizzanese, en Corse-du-Sud. C'est en 1785 qu'un ingénieur des Ponts

et Chaussées découvrit, ici, un gisement de cette roche magmatique cristallisée en figures concentriques aux couleurs gris clair et vert... qui rappellent étrangement des yeux. «Il existe d'autres pierres orbiculaires, mais aucune n'a la netteté et la beauté de celle de Sainte-Lucie», vante l'unique commerçant qui, sur la place du village, en propose quelques échantillons bruts, à cent euros environ le kilo. Les motifs si particuliers de la diorite l'ont rendue sacrée en Corse, où le «mauvais œil» est une croyance très répandue. Les habitants la surnomment *petra ucchiata* («pierre qui a des yeux») et voient en elle un gri-gri. Napoléon n'en fit-il pas tailler de nombreux blocs pour le mobilier de ses palais ? Le filon, privé et protégé, enfoui dans le maquis à deux kilomètres au sud du village, est aujourd'hui épuisé, du moins en surface. «Cette pierre étrange a été massivement pillée ; l'armée impériale dut même, un temps, surveiller le site», explique Jean-Paul Castelli, qui confectionne, à Ajaccio, bijoux et accessoires à partir de cette pierre. Pour s'en procurer, il faut bien souvent en commander sur Internet, en Allemagne, car c'est une entreprise germanique qui exploite, dans les années 1980, les derniers gros blocs. A Sainte-Lucie-de-Tallano, un échantillon poli sert de socle à la statue du monument aux morts. Et, posés sur les étagères, entre les bouteilles de myrte et de pastis corses, quelques superbes spécimens décorent le café Ortoli. «Les habitants en conservent précieusement soit un bloc encastré dans le mur de leur maison, soit un échantillon recyclé en bijou, qu'ils gardent sur eux !», explique la patronne, Anna Ortoli. Et ils y tiennent... comme à la prunelle de leurs yeux. ■

DANS LE NUMÉRO D'AOÛT : LE SUD-OUEST (EN KIOSQUE LE 26 JUILLET)

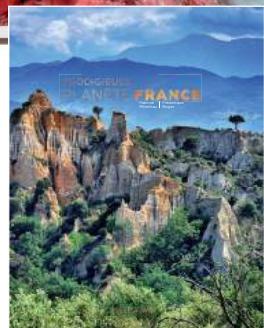
EN LIBRAIRIE

UN GRAND TOUR DU MONDE SANS QUITTER LA FRANCE

Le massif du Mont-Blanc, qui rappelle l'Himalaya. L'archipel des Glénan, dans le Finistère, au parfum des Seychelles. Les carrières d'ocres de Rustrel, dans le Vaucluse, qui ressemblent au Colorado. La tourbière du Carro, en Savoie, qui se prend pour la toundra arctique. Ou encore la forêt de Saoû, dans la Drôme, aux faux airs de jungle malaise... On peut faire le tour du monde en voyageant en France, et cet ouvrage, coup de cœur de GEO, rassemble 113 sites uniques, classés par genre : canyons et grottes, baies et caps, grottes et falaises, montagnes, landes et marécages, déserts, forêts et jungles, cascades et lacs. Ensemble, ils font la beauté de ce pays. Les photos de Fabrice Milochau restituent avec précision la beauté souvent surnaturelle de certains lieux (la dune du Pilat, le cirque de Gavarnie, le Laouchet de Pormenaz...), tandis que, sous la plume de la scientifique Frédérique Roger, se dessine l'étonnante histoire géologique de ces sites naturels qui, au cours du temps, ont fait de la France un concentré de la planète... Leur travail est réuni dans ce beau livre grand format, enrichi d'une carte du monde et de six dépliants panoramiques. Un hymne à la diversité de nos paysages, et aussi un plaidoyer pour le respect de la nature.



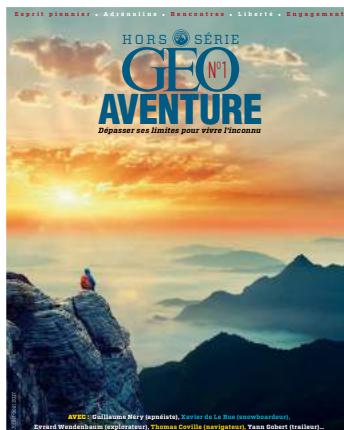
Prodigieuse
Planète France,
éd. Heredium,
320 pages,
69 €, disponible
en librairie.



EN KIOSQUE

LE NOUVEAU-NÉ DE LA FAMILLE GEO

Oui, on peut vivre le moment le plus zen de son existence aux Galapagos, au milieu d'un banc de requins-marteaux. Ou être vacher en Ariège et traiteur de haut niveau. On peut traverser l'un des déserts les plus chauds du monde à pied en carburant au chocolat. Ou se faire emporter sur deux kilomètres par une avalanche sans être dégoûté à jamais de la poudreuse. Désir d'inconnu, de sensations fortes ou de défendre une cause : les aventuriers qui figurent dans ce nouveau venu dans la famille GEO ont des motivations différentes. Et un point commun : un amour inconditionnel de la nature. Découvrez ces champions d'apnée ou de snowboard, explorateurs professionnels et simples anonymes, qui ont tenté avec nous l'aventure de ce numéro un.



GEO Hors-Série Aventure, 6,80 €, chez le marchand de journaux.

AU SOMMAIRE DE GEO ADO

Sur des sentiers battus ou au cœur de la jungle, chacun choisit sa manière de voyager. Internet a-t-il bouleversé les pratiques ? Les voyageurs connectés préparent leur séjour, visitent en 3D, contactent des habitants pour habiter chez eux et prolonger l'expérience avec eux, et partagent en direct leur expérience. L'enquête de juillet explore ces routes ! Autre reportage, dans les forêts d'Afrique centrale, où les Pygmées bayakas tentent de maintenir un mode de vie millénaire. Enfin, un sujet sur Pierre-Christophe Gam, designer et photographe, qui propose un regard sur l'Afrique loin des clichés habituels.

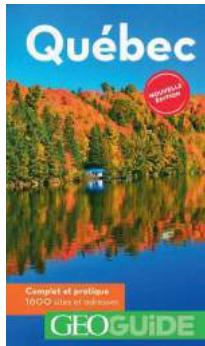
GEO Ado, juillet 2017, 5,50 €,
chez le marchand de journaux.



PARCOURIR LA BELLE PROVINCE EN TOUTE LIBERTÉ

Le fjord du Saguenay, Montréal, les îles de la Madeleine, les villages du golfe du Saint-Laurent, la Gaspésie... Pour vous accompagner au Québec, nos auteurs voyageurs ont rassemblé des centaines d'adresses et des itinéraires pour vous aider à découvrir le patrimoine naturel de cette superbe région, entre lacs et forêts, fleuves et îles, ainsi que le patrimoine culturel des grandes villes de la Belle Province. Ce GEOGuide propose des activités pour profiter, été comme hiver, de cet immense territoire du Canada, qui nous est si proche : assister à un match de hockey, boire une bière dans une «boîte à chansons», faire bombance dans une «cabane à sucre», skier dans les Laurentides, saluer les baleines du Saint-Laurent à Tadoussac. Comme on dit là-bas : «Bon trip !»

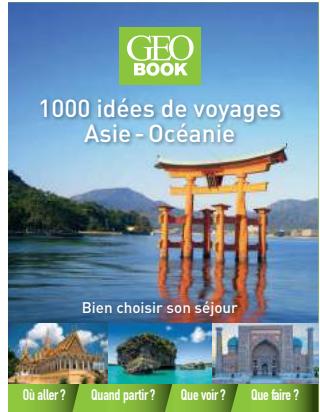
GEOGuide Québec, 616 pages, éd. Gallimard/GEO, 16,90 €, disponible en librairie.



UNE PLONGÉE DÉPAYSANTE ENTRE L'ASIE ET LES ANTIPODES

Envie de partir à l'autre bout du monde ? GEO vous donne 1 000 idées d'escapades en Asie et en Océanie. Entre grandes métropoles et destinations sauvages et insolites, ce guide pratique illustré permet à chacun de faire son choix en fonction de ses goûts, de ses activités préférées ou du temps disponible. Explorer les étendues sauvages de Mongolie, aller à la rencontre des ethnies des villages flottants au Cambodge ou se prélasser sur les plages des îles paradisiaques d'Indonésie... C'est à la découverte de mondes aux multiples visages mais toujours au charme dépayasant que vous invite cet ouvrage. Une nouvelle édition, conseillée par notre parrain et expert du voyage, Raphaël de Casabianca, présentateur de l'émission Echappées belles sur France 5.

GEOBook 1000 Idées de voyages Asie-Océanie, éd. Prisma/GEO, 22,95 €, disponible en librairie.



À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le dimanche à 20 h 05



2 juillet Inde, la médecine ayurvédique (43'). Rediffusion.

En Inde, la cure ayurvédique, qui vise à l'élimination des toxines dans l'organisme, est désormais reconnue par la médecine classique pour combattre les maladies chroniques, comme l'arthrite ou le diabète.

9 juillet Marseille, plongeon de haut vol dans les calanques (43').

Rediffusion. Le saut de l'ange dans la Méditerranée, depuis des falaises hautes de trente mètres, c'est la passion de jeunes Marseillais qui ont grandi avec la mer comme espace vital.

16 juillet La Compagnie des guides du Mont-Blanc (43'). Rediffusion.

Chaque année, ils sont un millier à tenter l'ascension du plus haut sommet d'Europe, aidés par la Compagnie des guides du Mont-Blanc.

23 juillet Brice, un vacher à l'assaut des Pyrénées (43'). Rediffusion.

Depuis quatorze ans, Brice garde les troupeaux dans les Pyrénées. Dans les pâturages d'altitude, il savoure sa liberté sur ces terres rudes.

30 juillet Yoga, médecine traditionnelle de l'Inde (43'). Rediffusion.

Pratiquée en Inde depuis cinq mille ans, le yoga procure du bien-être, mais c'est aussi une technique de thérapie respectée dans tout le pays.

arte

SUR INTERNET

TESTEZ VOS CONNAISSANCES

Où vit le manchot empereur ? Qu'a-t-on découvert dans la vallée des Rois, en 1922 ? Géographie, traditions, histoire... Répondez à la question du jour, du lundi au vendredi, à 10 heures sur Facebook !

facebook.com/GEOmagazineFrance

À LA RADIO

franceinfo: Retrouvez la chronique **Planète GEO** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Le Québec, de rives en îles ■ Agadez, le phénix du désert ■ En Mongolie, les sentinelles de la steppe ■ Profession cow-boy

Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

Plus de
37€
d'économies*

ABONNEZ-VOUS À GEO ET



1 an - 12 numéros

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

DÉCOUVREZ LES AVANTAGES DE L'OFFRE LIBERTÉ

GRATUIT Vous bénéficiez d'un paiement fractionné sans frais supplémentaires

SIMPLE ET RAPIDE Il vous suffit, simplement, de renvoyer le mandat SEPA qui vous sera adressé par courrier

SOUPLE Vous n'avancez pas d'argent et vous réglez votre abonnement tout en douceur

SANS ENGAGEMENT Vous êtes libre d'interrompre ou de résilier votre abonnement à tout moment par simple lettre ou appel

AVANTAGEUX Plus économique que si vous réglez au comptant.

SES HORS-SÉRIES !



1 an - 6 numéros

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. De la découverte des balades en France, aux médecines ancestrales, en passant par l'exploration de l'univers Tintin, **GEO Hors-Série** satisfera votre curiosité !



L'abonnement,
c'est aussi sur
www.prismashop.geo.fr

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

J'opte pour l'Offre Liberté :

GEO + GEO HORS-SÉRIES

(1 an - 18 n°s) pour **6€25/mois** au lieu de **9€55***

MEILLEURE OFFRE

Je bénéficie ainsi d'un tarif plus avantageux, et je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique.

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre.

Je m'abonne à **GEO & SES HORS-SÉRIES**

GEO + GEO HORS-SÉRIES

(1 an - 18 n°s) pour **79€90** au lieu de **112€20***.

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1 an - 12 n°s)

pour **55€** au lieu de **70€00***.

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

Mme M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal :

Ville : _____

**MERCII DE
M'INFORMER
DE LA DATE DE
DÉBUT ET DE
FIN MON
ABONNEMENT**

Tél.

E-mail _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Chèque bancaire à l'ordre de GEO

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° :

Date d'expiration : /

Signature :

Cryptogramme :

*Prix de vente au numéro. Pour l'option liberté, pour une durée minimum de 12 prélèvements. **À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courriel à clic@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

GEOHS67D



LE MOIS PROCHAIN

Robert Harding / Andia



NORVÈGE AU PAYS DU BONHEUR

Environnement, économie, éducation... Dans tous les domaines, ce petit royaume de pêcheurs et de bûcherons fait figure de modèle. De Bergen, porte d'entrée des fjords, jusqu'à Tromsø, au-delà du cercle polaire, nos reporters ont percé le secret des gens les plus heureux de la planète : les Norvégiens.

Et aussi...

- **Découverte.** Dans les rues colorées de Pondichéry, la plus française des villes indiennes.
- **Regard.** Au Kirghizistan, les meilleurs cavaliers se retrouvent aux Jeux mondiaux nomades.
- **Grand reportage.** D'Assouan au Caire, retour dans la vallée du Nil, oubliée des touristes.
- **Grande série 2017. La France des mystères et des croyances.** En août : le Sud-Ouest.

En vente le 26 juillet 2017

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

Abonnements : prismashop.geo.fr

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05

+ les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Corinne Barouger (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancelin (6065),

geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Salfougui, chef de service (6089),

Léia Santacrocce, rédactrice (4738), Elodie Montréal, cadreuse-monteurse (6536), Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataley Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bludot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084),

Béatrice Gauthier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarede (6083),

Laurence Maunoury (5776)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340),

Anne-Kathrin Fischer (6286), Gauthier Coursier (4784)

Ont collaboré à ce numéro : Emmanuelle Beaucaillou, Alice Checcaglini, Valérie Doux, Hugues Piolet, Léa Prévost, Evelyne Pujol, Manon Quérouti.

PM PRISMA MEDIA

Magazine mensuel édité par 13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS Premium : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Daure (6449)

Directrice déléguée (opérations spéciales) : Viviane Recurt (5110)

Directeur de publicité : Arnaud Maillard (4981)

Directrice de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Amélie Lemaignan (5694), Sabine Zimmermann (6469)

Directrice de publicité (secteur automobile et luxe) :

Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Katell Bideau (6562)

Responsable exécution : Rachel Eyang'o (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %,

Eutrophisation : Prot 0,005 Kg/Tg de papier.

© Prisma Média 2017. Dépôt légal juillet 2017,

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ACPM

OJD

Notre publication adhère à
l'association
régulation professionnelle
et s'engage
à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



CET ÉTÉ, CRAQUEZ POUR VICO NATUR' & BON !

Arrivée de l'été signe le retour des apéros improvisés, des pique-niques ensoleillés et des moments en terrasse bien accompagnés. Vico innove et sort sa toute nouvelle gamme Natur' & Bon. Amandes, noix de cajou, pistaches, noix nobles et mélanges de superfruits sont les stars incontestées de cette toute nouvelle gamme. Des recettes savoureuses qui mélangent avec audace et fraîcheur des noix naturelles croquantes et non salées (amandes, noix de cajou, pistaches) et des fruits sans colorants, sans conservateurs ni arômes artificiels. Composée de minéraux essentiels à notre organisme, cette gamme riche en bienfaits nutritionnels offre au quotidien des moments sains et délicieux. À cela s'ajoutent un packaging transparent qui laisse entrevoir les produits et un code couleur vitaminé pour distinguer les 5 références : Amandes naturelles, Noix de Cajou naturelles, Mélange Superfruits, Mélange de Noix Nobles, Pistaches.

A partir de 3,99 € le paquet de 200g.

LOWE ALPINE

En 1967 Lowe Alpine a fabriqué un sac à dos qui, en un instant, a changé le voyage en montagne pour toujours : l'Expédition Pack, le premier sac à dos avec armature interne. En 2017, à l'occasion des cinquante ans de la marque, Lowe Alpine a créé l'Ascent Superlight : un sac conçu pour un alpinisme rapide et léger. C'est le sommet de cette expérience et un témoignage des moments passés dans les mondes verticaux de rochers et de glace.

lowealpine.com/uk/explore/50-years/



BERNARD CASSIÈRE - SENSATION THAÏLANDE

Pour sa nouvelle gamme corps, c'est cette fois au cœur de la mystérieuse Thaïlande que nous embarque Bernard Cassière, la plus surprenante des marques d'instituts. Un voyage initiatique placé sous le signe de la relaxation, qui prend vie au cœur d'une nouvelle ligne de soins du corps nous enivrant de notes de thé vert, seules à savoir à la fois nous procurer une sérénité à toute épreuve ainsi qu'une énergie bienvenue. On craque pour son gommage aux grains de sucre qui nous fait la peau douce, mais également pour sa mousse hyper-hydratante enrichie en Coton ou bien encore son huile relaxante idéale pour dénouer les tensions.



Collection Sensation Thaïlande
Bernard Cassière, à partir de 15 € en instituts de beauté.



NOUVEAU ŠKODA KODIAQ

À ceux qui pensent qu'une voiture ne peut pas être en même temps design, techno et fonctionnelle, nous répondons avec un SUV jusqu'à 7 places, à l'habitacle immense et aux lignes élégantes. Son style unique, combiné à des technologies innovantes, ne laisse rien au hasard et risque bien de vous surprendre. Avec Skoda Kodiaq, un vent d'air frais souffle sur les SUV.

Découvrez-le sur skoda.fr

Credit photo : © Evrard Wendenbaum



Expédition dans le massif de Matarombeo
Indonésie

KRONENBOURG TIGRE BOCK BRUNE*

Forte du succès de Kronenbourg Tigre Bock Blonde, la marque élargit son offre existante, et propose aux amateurs de bières au goût franc une nouvelle bière de caractère : Kronenbourg Tigre Bock Brune. Titrant à 6,3 %, elle offre aux consommateurs toute l'intensité d'une bière brune, bien équilibrée, douce et riche en arômes de caramel et de réglisse.

Disponible en GMS. Prix de vente indicatif du Pack bouteilles 6 x 25 cl : 4,10 €



L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

INDONÉSIE : SULAWESI SAUVAGE AVEC NOMADE AVENTURE

Après «Makay : l'expé !», Evrard Wendenbaum (voir son témoignage dans le hors série Geo Aventure et son interview sur le site Geo.fr) nous emmène dans une contrée mystérieuse qu'il est quasiment seul à connaître, une zone reculée de la grande île de Sulawesi, pour explorer le massif d'apparence imprenable de Matarombeo et les îlots de l'archipel de Labengki. Muni chacun de notre «packraft» (un raft individuel), de notre lampe torche et de notre matériel de survie, nous progressons, tantôt à pied, tantôt sur l'eau, à travers grottes et forêts impénétrables, dans cet univers où faune et flore endémiques paraissent tout droit sorties du Jurassique. Nous finirons cette aventure en beauté, le long des côtes de la baie de Matarape et de l'île de Labengki, où nous nous déplaçons d'îlot en îlot.

Départ en octobre. Renseignements 01.46.33.33.73 ou www.nomade-aventure.com/prod/sul10



Cédric Villani, directeur de l'Institut Henri-Poincaré (rattaché au CNRS et à l'université Pierre-et-Marie-Curie), a reçu la prestigieuse médaille Fields en 2010. Le mathématicien voyage régulièrement en Afrique, notamment au Sénégal, au Bénin et surtout au Cameroun, pays où il s'est rendu quatre fois ces trois dernières années, pour donner des conférences publiques et des cours à des étudiants en master.

GEO Quels souvenirs gardez-vous de votre premier contact avec le Cameroun ?

Cédric Villani Celui, à Yaoundé, de voitures cabossées dans un vaste embouteillage de week-end, celui aussi d'une musique omniprésente et d'un mélange de rouge (la terre), de vert (la végétation) et de jaune (les taxis) ; les couleurs du drapeau camerounais. J'ai aimé me promener dans la ville, où l'on croise des femmes élégantes, des bâtiments à moitié défoncés, des chantiers sans barrières... Et à l'aube ou en fin d'après-midi, des chauves-souris qui envahissent le ciel.

Pourquoi ce pays vous a-t-il davantage charmé que ses voisins ?

La première chose que vous disent les gens quand vous arrivez au Cameroun, c'est que vous avez ici l'Afrique en miniature : des zones désertiques, la savane, la forêt tropicale, l'océan. On retrouve

aussi, à l'échelle de cette nation, la distinction entre francophones et anglophones, qui caractérise le continent. C'est l'un des rares pays d'Afrique officiellement bilingue, où existent, par ailleurs, des dizaines de langues. A chaque fois, je suis également frappé par sa tradition de mixité. De nombreuses religions cohabitent, et dans certaines régions on organise régulièrement des mariages mixtes. Le pays compte la diversité parmi ses valeurs. Diversité dans les paysages, dans la cuisine, les cultures, les religions... Le visiteur s'en rend bien compte. On sait l'accueillir et on respecte ses idées.

Vous allez souvent au Cameroun dans un cadre professionnel.

Vous aimez travailler là-bas ?

L'ambiance me semble plus pragmatique que dans d'autres pays africains, avec une certaine fierté placée dans l'efficacité. Même si la notion du temps y est très élastique ! J'ai souvenir d'une journée entière passée dans le hall d'un hôtel à attendre une entrevue avec le président, qui ne s'est jamais concrétisée. Dans le centre où j'enseigne, l'Institut africain des sciences mathématiques (AIMS-Cameroun), je suis impressionné par l'ambiance de discipline enjouée qui s'est installée. C'est parfois un joyeux chaos, mais les choses se font, et toujours dans une vraie bonne humeur.

Le Cameroun, c'est toute l'Afrique en miniature



Cette tête d'éléphant a été offerte à Cédric Villani par le Premier ministre camerounais.

Il la garde dans son bureau de l'Institut Henri-Poincaré, à l'université Pierre-et-Marie-Curie.

Prenez-vous le temps de découvrir le pays ?

Oui. La dernière fois que j'y suis allé, en décembre, j'ai marché toute une journée sur le mont Cameroun, où j'ai croisé un homme qui s'entraînait pour une course qui y est organisée chaque année. J'en suis revenu avec les pieds en sang, car on m'avait donné des chaussures trop petites, qui n'ont tenu que le temps de la randonnée. Mais ça valait le coup ! Je ne suis pas allé jusqu'au sommet – cela nécessite bien deux journées –, mais jusqu'au niveau où la végétation tropicale se transforme en savane, et là on a vraiment l'impression de changer brutalement de pays. On est dans Tarzan ! J'aurais pu rester là à contempler le paysage des heures durant, les reflets roux dans les herbes hautes, la petite brise, le soleil rasant les nuages... J'ai rapporté du thé de cette balade, et j'ai goûté un fruit délicieux, un peu aigre et sucré, qui se suce et dont on avale les graines, l'*aframomum*.

Un souvenir marquant que vous voudriez partager ?

Toujours en décembre dernier, j'ai passé quelques jours au bord de la mer, à Limbé, à l'ouest de Douala. A mon arrivée, en pleine nuit, comme pour m'accueillir, un orage électrique éclairait toute la plage par soubresauts. Je suis resté un long moment sur mon balcon à observer et à tenter de photographier ce phénomène ! ■

ET SI L'ÉVASION SE TROUVAIT
SUR LE PAS DE LA PORTE ?
ET POUR PAS CHER ?

NEONMAG.FR

NEON

IL FAUT TOUT ESSAYER!

L'AMOUR EN BD COMMENT
ON DEVIENT ACCRO
À TINDER p. 42

JE ME SUIS
AUTO.
TATOUÉ p. 12

ON A ÉCHANGÉ
DES TEXTOS AVEC
NICOLE
FERRONI p. 102

LE BULLSHIT DE
LA DROGUE
«ÉQUITABLE» p. 52

PARTIR!



46 PLANS COOL
EN FRANCE
À MOINS DE 20 € p. 64

+ LES VOYAGES
INSOLITES DE
NATIONAL GEOGRAPHIC
TRAVELER p. 79

ET TOUJOURS LES SAVOIRS INUTILES, *Klaire fait grr*, LES NEONOGISMES, LES PETITES ANNONCES SINCÈRES

CECI N'EST PAS
UN MAGAZINE
C'EST UNE
EXPÉRIENCE

NEON IL FAUT TOUT ESSAYER!

NEONMAG.FR



ICONIC TONIC

What did you expect ?*

Tonic iconique. Vous vous attendiez à quoi ?

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. WWW.MANGERBOUGER.FR